LA TABLE RONDE

MAI 1951

SOMMAIRE

CAHIERS
de G. BRAQUE

Je ne cherche pas la définition. Je tends vers l'infinition.

★

C'est l'imprévisible qui crée l'événement.

★

Une chose ne peut être à deux places à la fois. On ne peut pas l'avoir en tête et sous les yeux.

★

Le militant est un homme masqué.

★

Chez moi, la mise en œuvre a toujours le pas sur les résultats escomptés.

★

La culture engendre la monstruosité.

★

L'homme marche devant lui comme l'eau coule.

★

Dans le présent, rien ne s'oppose, tout se conjugue. Force et Résistance ne font qu'un.

★

Je fuis mon semblable. Dans tout semblable, il y a un sosie.

★

Dans toute réaction, il y a une part de repentir.

★

Il n'y a que celui qui sait ce qu'il veut qui se trompe.

★

Je ne protège pas mes idées. Je les expose.

★

Je suis soumis à des sentiments, qui dépassent la prédilection.

★

L'art abstrait se lit, mais ne se voit pas.

★

Il y a des œuvres qui font penser à l'artiste, d'autres à l'homme. J'ai souvent entendu parler du talent de Manet, jamais de celui de Cézanne.

★

La griffe du râteau.

★

Avant, l'outil était le prolongement du bras. Avec le machinisme, le bras est devenu le prolongement de l'outil.

★

La nuit, la poussière, le sommeil.

★

Méfions-nous. Le talent est prestigieux.

★

Avec la Renaissance il y a tendance (en peinture) à confondre la mise en scène et la composition.

★

Pour nous l'intelligence n'est pas une plate-forme mais un échelon.

★

La connaissance du passé et la révélation du présent.

★

Le Ien est celui qui est influencé par l'esprit. Le Iste est celui qui pratique un système.

★

On était cartésien, on est marxiste.

GEORGES BRAQUE.

LES BAUDRUCHES CREVÉES

Constater l'échec dans toutes les directions où l'espérance entraîne les hommes, ce n'est pas être pessimiste. Les vues de l'homme s'avèrent toujours fausses et le réel ne coïncide jamais avec ce qu'il recherchait : cette évidence ne prouve rien contre l'hypothèse d'une logique à l'échelle d'une compréhension infinie.

Le fait qu'après dix-neuf siècles, ce qui n'est qu'un bref intervalle de temps, le christianisme limite son action à une part si restreinte de la planète, que le gros de la masse humaine lui échappe et demeure irréductiblement fermé à son message, que l'Église catholique en tant que société humaine, se soit révélée, ayons le courage d'en convenir, si timide, si inefficace au milieu des récentes convulsions de l'Occident (je me souviendrai toujours de cette visite au cardinal Suhard, durant l'occupation, et de ma brusque demande : « Éminence, ordonnez-nous de prier pour les Juifs... » et de son exclamation : « Ah ! monsieur, que me dites-vous là ! ») cet échec apparent n'enlève pas un iota au message du Christ, ne diminue en rien sa portée : il est là, il retentit comme au premier jour — mais nous sommes encore au premier jour — rien ne s'est produit encore, rien n'est arrivé de ce qui avait été prédit, hors l'essentiel : ce sourd travail, cette lente germination qui avorte ou qui aboutit à des fruits blets, — mais la sainteté est dans le monde dont aucune puissance ne saurait l'extirper, et qui dit sainteté dit d'abord : foi, cette pauvre foi qui subsiste en chacun de nous, si misérables que nous soyons, lépreux rongés de tous les ulcères : mais nous qui n'avons pas vu, nous croyons, et à cause de cela nous sommes heureux dès ici-bas, selon la promesse qui nous a été faite, et à jamais.

Et de même, c'est sans aucune joie, c'est au contraire avec une tristesse qui nous étonne nous-même, que nous aurons été les témoins de cette dérision, de cette terrifiante escroquerie : la poussée révolutionnaire du XIXe siècle, l'espérance de Michelet et de Lamennais aboutissant à l'établissement d'un état policier et concentrationnaire, à la confiscation du socialisme international au profit d'un Empire avide, en proie à un instinct plus forcené de puissance, et plus enclin à toutes les compromissions et à tous les crimes que ne le fut jamais celui de la France, sous Louis XIV et sous Napoléon, celui de l'Angleterre victorienne et de l'Allemagne des Hohenzollern. Et pourtant, cette dérision ne diminue en rien la portée du témoignage que suffit à rendre, dans les siècles et dans les cieux, cette soif de justice : elle existe, elle dévore des millions d'êtres humains, elle oriente des millions de vies, elles suscite des millions de martyrs. A la limite, nous restons libres d'imaginer que les deux courants, le chrétien et le révolutionnaire, jaillis l'un et l'autre du même cœur percé par la lance, comme cette eau et ce sang que le centurion vit couler, qui se sont séparés (et c'est peut-être la raison de leur double échec) se rejoindront un jour et de nouveau se confondront. L'échec dans le temps, l'échec « à vue humaine » ne saurait plus nous surprendre. Nous devons l'admettre une fois pour toutes et même n'attacher aucune importance à nos réussites passagères, aussi dérisoires que les autres aboutissements de l'effort humain dans tous les ordres.

Cette idée enfantine que le cours des choses pourrait s'infléchir exactement selon nos vues, je m'étonne d'en avoir été possédé, étant déjà au déclin de l'âge, à la veille de la Libération et durant les quelques semaines qui l'ont suivie. J'organisais en pensée le destin français. Rien ne me gênait, les circonstances ayant fait table rase. La démocratie chrétienne émergeait miraculeusement de l'ombre. Nous avions un homme tout à coup, qui avait fait réellement quelque chose, qui incarnait la liberté et l'honneur pour une moitié de la France et une promesse d'ordre pour l'autre. Je ne doutais pas que cet homme n'entreprît de faire précisément ce que j'eusse fait à sa place. Je ne tenais aucun compte des espaces interstellaires qui séparent le cerveau d'un général

français de celui d'un bourgeois libéral, poète et inventeur de fictions.

Je ne doutais pas que le général pût hésiter à jouer à fond malgré les communistes et la Résistance en général, la carte de la réconciliation des Français ; malgré les communistes encore et avec les radicaux, la carte du retour à la Constitution de 75 ; avec le parti socialiste grossi de la gauche du M. R. P., je décidais qu'il irait très constitutionnellement à Versailles pour réformer la Constitution, et qu'il userait de ses pouvoirs accrus, contre le grand patronat cette fois, pour imposer à la bourgeoisie française les réformes de structure essentielles. Comme j'étais en ce temps-là fort aigri contre nos Alliés anglo-saxons qui traitaient la France en parente pauvre et surtout contre l'Angleterre qui, en Syrie, la poignardait, je rêvais d'un rapprochement avec Moscou qui nous eût permis de jouer à la fois contre Londres à l'extérieur et d'avoir barre sur nos communistes à l'intérieur. Je m'offrais même le luxe, dans mes rêves candides, de faire entrer d'un seul coup à l'Académie française tous les écrivains authentiques, sans même imaginer que la vieille personne eût crevé de cette bolée d'oxygène qu'on lui aurait ingurgitée d'un coup.

Et il est advenu ce qui devait advenir : le général a fait au mieux son métier de général qui était de pousser sur le Rhin ce qui subsistait d'armée française, et d'assurer la présence de la France du côté des vainqueurs au moment du règlement de comptes ; et en même temps de rétablir la légalité dans un pays à demi livré au banditisme de la fausse résistance. Que le reste lui ait échappé, qu'il n'ait pas su ou pas pu ou pas voulu accomplir ce qui me paraissait d'une exécution si simple dans mes songeries de ce moment-là, compte pour peu : sa volonté eût été inefficace contre l'inextricable réseau de conjonctures imprévisibles où viennent s'anéantir immanquablement les rêves des hommes.

Cependant l'Histoire, absurde du point de vue étroit et limité de l'insecte humain éphémère, ne l'est nullement pour l'hégélien ni pour le chrétien ; elle ne déconcerte pas plus l'esprit de saint Thomas que celui de Karl Marx. Elle ne paraît absurde qu'aux absurdes qui ne guérissent pas de leurs

crises d'espérance et qui exigent des réalisations à court terme de leur rêve. Si c'est le signe d'un noble cœur que de subir ces crises, c'est un signe d'intelligence que de résister à la désillusion qu'elles engendrent. Osons regarder sans trop en rougir les baudruches crevées de nos espoirs politiques. N'est-il pas incroyable qu'en France, dans la France de la Troisième République, au sein d'une Europe grosse des plus décisives révolutions de l'Histoire, la part la plus raisonneuse de la droite française spéculait sur le rétablissement du système monarchique, et que c'était ce qui passionnait la jeunesse bourgeoise, dans ce Paris où un nommé Lénine descendait chaque matin au bistrot boire son café-crème ! Mais à y regarder de près, toutes nos baudruches se valent et elles crèvent toutes avec plus ou moins de dégât, selon qu'elles furent plus ou moins gonflées (celles de Hitler et de Mussolini, que n'ont-elles éclaté avant d'avoir atteint leurs proportions effroyables !) « Nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons... » dit sainte Thérèse. Oui, mais nous n'avançons pas moins dans une certaine direction et vers un but qui pour le chrétien a un nom et qui se manifeste dès ici-bas par un signe — et qui sera, nous en gardons l'assurance, un jour entre les jours, le point de ralliement de tous les troupeaux humains revenus de tous leurs faux espoirs, vraiment désespérés enfin : désespérés, sauvés.

François Mauriac.

ON LIT AU LIVRE DE LA GENÈSE

I

Non seulement les preux et les forts, mais les lâches, les incertains et les faibles
Car ce n'est pas l'homme qui me rend témoignage, mais moi qui suis son témoin malgré lui.

★

J'ai fait l'homme d'une boue qui ne tient pas, d'une terre qui éclate au four
Ni mon sang ne parvient à la lier, ni mon soleil à la cuire.
Une gageure contre moi-même — un défi qui fait battre enfin
Je ne sais quoi d'inachevé dans mon éternité trop parfaite.
Ce monde une fois pour toutes créé, il se répète à jamais sans moi
Et reprend sempiternellement le cours de la première semaine.
Mais cette chose vivante qui devient, qui n'est jamais la même, qui tient
L'éternité sous le coup de la mort et la mort constamment en haleine,
C'est en elle que j'ai mis mon cœur, elle que je veux et qui me manque
Et trompant toujours mon désir me rend le goût de l'éternité.

★

J'ai cherché le limon le plus grossier, la terre nourricière d'épines
Épuisée par les racines des âges, impuissante à digérer l'eau ciel.

Cette argile qui se défait aussitôt que je l'ai modelée
Je la mets au four par surprise avant qu'elle soit affaissée tout à fait.
Mais je ne défourne que des tessons bons à servir aux chiens d'écuelle
Ou parfois un vase gauchi dont je ne tire qu'un mince honneur.
Cependant, faute de mieux, c'est à lui que je confie l'eau vive
Qu'il retient mal et qu'il rancit, mais qui du moins ne se perd pas en entier.

Les débris qui jonchent le four, le vase informe qui s'écaille
Je ne les jette pas au fossé, car la terre dont ils sont faits
S'est affinée en mangeant le feu, et de nouveau réduite en poussière
Je la sens plus docile à mes doigts, moins prompte à déjouer mes desseins.
Je la remettrai sur la roue du potier jusqu'à ce qu'elle ait forme d'homme
A force de la broyer du talon je la rendrai plus impalpable que l'air.

II

Autant d'argile qu'il en faudra gâcher! Autant de sang qu'il sera nécessaire
Pour lier cet effritement continuel!
De toute l'éternité s'il le faut, je ne quitterai pas le tour.
Voici enfin ce que j'ai désiré, cette obstination à ne pas être
Cette chose qui se hait si fort que je ne tire jamais de mon cœur
Assez d'amour pour trouver grâce devant elle
Pour qu'elle accepte de s'aimer et non d'être aimée seulement...



Cinq jours j'ai travaillé le limon, c'était facile.
La matière devinait ma pensée, devançait l'intention de mes doigts.
Chaque soir, je regardais mes mains : elles étaient souples et lisses

Et chaque matin j'espérais qu'elles seraient calleuses le soir.
Car j'ai cet orgueil ouvrier qui veut que l'œuvre marque sa peine
Que les phalanges deviennent rugueuses et que les veines saillent des bras.

Au matin du sixième jour, tout était fait : je n'avais rien fait encore.
La terre verte et vernissée, parfaitement saisie au four
Le ciel d'un bleu de Chine ancienne, strié de vents et de voies lactées
Et l'alcarazas de la nuit embué d'une rosée d'étoiles
Tout cela ne m'avait coûté que l'ébauche d'un mouvement,
Comme un rêveur qui tourné sur le flanc amuse ses doigts d'un peu de terre
Ou laisse aller sa main dans le courant, ou suit des yeux un nuage lointain.

Tant de perfection n'était qu'un rêve : que m'importe mon pouvoir
De faire que mes rêves soient?
Comme, dans la rumeur de louange que son œuvre fait autour de lui
Le poète ne reconnaît pas son langage et s'irrite de sa complaisance en des mots

— Il voudrait que son esprit fût un désert, et qu'à grand-peine y poussât un chiendent
Une herbe revêche et têtue, nourrie non d'humus mais de pierre
Toute nouée dans l'effort de vaincre son hostilité envers soi
Toute crispée du repentir d'en avoir trop dit d'elle-même —

Comme un peintre dans la fanfare écarlate, les bassons de verdure et l'aigu
De mille vitres crevées de soleil, de mille fifres crevant la toile
Piétine furieux sa palette et se met à broyer le noir de la nuit
Pour en tirer il ne sait quoi, l'essence de l'invisible peut-être
La clarté la plus aveuglante, le frémissement de la ténèbre absolue,

Moi de même je veux l'impossible, je veux que le néant soit!

Je ne puis être le Tout-Puissant si je ne suis libre de susciter mon contraire

Non point en le créant comme une chose, mais en l'éveillant comme un autre moi

Qui érige son éternité contre la mienne, qui me refuse le droit d'être Un.

Je ne puis être le Tout-Puissant si je ne donne

Au néant une chance égale à l'infini de mes volontés.

★

Au matin du sixième jour rien ne subsistait du chaos

Que l'Idée, non dans l'univers, mais en moi comme le regret du possible.

Je suis allé au bord de la mer. J'ai tendu l'oreille à son bruit.

J'ai vu combien vains ses efforts pour échapper au filet de sa forme

Les mailles de la nasse invisible, les pires trombes ne les font point craquer.

Mais la mer est un fauve dompté, un lion dont j'ai peigné la crinière

Et qui gronde comme un chien jappe en voyant son maître approcher.

Qu'elle étire immensément son échine ou se ramasse pour bondir

Ce n'est jamais qu'une force matée qui suit l'ordre du fouet quand il claque.

Ne blasphémez point le chaos en disant que la mer en est l'image!

La mer est serve autant qu'un brin d'herbe; et plus servile avec tout son orgueil.

Le chaos, lui, ce n'est même pas une pointe d'herbe, une piqûre d'épingle

Dans le bleu monotone et parfait qui accable mon œil de repos.

Pourtant il gronde plus fort que la mer; il est seul imprévisible, seul libre

Dans l'exacte nécessité qui m'ennuie, dans l'ordre procédant de ma loi.

Moi-même en ordonnant l'univers n'en suis-je pas devenu l'esclave?
Le chaos a sur moi l'avantage de tenir mes lois pour néant.

Comme un pois chiche dans un grelot, un grain de sable dans une tête vide
Il n'est rien, mais il emplit tout. Il n'est nulle part, il est partout.
Ce qui est, il le provoque à n'être pas. Ce qui ne peut être, il lui donne l'être.
Il est ce qui manque à toute chose et qui est de trop dans le Tout
Il est ma liberté éternelle, en révolte contre ma loi.
Sans lui ma puissance est ma prison mon éternité mon sépulcre.
Sans lui je me répète à jamais, par lui je suis toujours en question
Ma pensée infatigable, c'est lui : mon inconnaissable image, c'est lui!

★

Puisque l'univers est sans un défaut, sans une éraflure où semer
Cette ubiquité ponctuelle, cet œil infinitésimal et perçant
Dont le regard en tous côtés est comme un tourbillon de racine
Qui ne s'attachent pas mais disjoignent et remettent en friche la vie,
J'ai pris un rebut de matière, ce tas confus qu'a laissé l'ouvrier
Ce sable qu'a retenu le tamis, ce mortier sec, ces scories, ces limailles.

J'en ai fait une espèce de conscience, un nœud féroce de contradictions
Qui tirent à hue et à dia mais le chaos ne craint pas qu'on l'écartèle.
L'homme! Il se croit très délié : certes il l'est plus que l'Enfer.
Le principe du désordre est en lui, l'Autre moi que j'oppose à moi-même.

Étranger à toute mon œuvre, chaque chose ayant sa place excepté lui
Plein de ressentiment d'être étranger, et pourtant il ne voudrait pas ne pas l'être.
Il est l'espion dans la citadelle, l'être venu de nulle part
Qui sonde le point faible des portes, l'endroit où poser l'explosif.
Ce n'est pas le monde qu'il cherche à détruire, mais lui-même et le monde avec lui.
Lui-même parce qu'il est le chaos, la folie mystique de l'ordre,
Le monde car la raison qui l'ordonne fait injure à sa mystérieuse folie.
Il est la seule créature à concevoir la pureté du néant,
La seule qui ne soit pas seulement une créature,
La seule qui ne soit pas encore, et dont le désir qu'elle éveille en moi
Soit l'unique réalité, infinie mais tout illusoire.



Au commencement était le Verbe, au commencement était l'Homme.
Car il est le chaos qui perdure et me reprend tout ce que je crée.
Ce que la Parole ne dit point, ce qu'il reste toujours à dire
La limite de ma toute-puissance, l'Esprit tendu à se rompre en moi
L'éternelle espérance de mon éternel amour
L'homme, Cela,
Dans les mains du potier devenu fou et qui s'entête à faire de rien son chef-d'œuvre.

III

Non seulement les preux et les forts, mais les lâches, les incertains et les faibles.
Ceux-ci plus résistants que ceux-là, plus évasifs et sournois sous le pouce :
Rien n'est plus dur que leur faiblesse, rien ne se laisse moins pénétrer

Que leur indifférence fluide, cette glaise plus fuyante que l'eau.

C'est une force d'inertie contre laquelle tout mon amour n'est pas de trop

Une docilité si abjecte qu'elle est pire que le pire refus.

Et que jamais je ne gifle assez fort comme le potier gifle l'argile.

★

La voilà, mon éternelle espérance! Une masse couarde qui a peur

Du chaos que j'ai mis en elle, de l'insondable liberté

Dont moi-même je suis jaloux, car elle est capable d'un mal sans limite

D'assez de haine pour saturer l'infini de mon amour...

Cette liberté, mon égale

Qu'en ont-ils fait? Il suffirait pour qu'ils soient comme des dieux

Qu'ils la suivent dans ses abîmes, qu'ils en courent le risque absolu.

Et que vois-je? ils se justifient, comme s'ils étaient accusés d'être libres

Coupables et non capables de l'être. Ce crime leur paraît si grand

Qu'ils s'épouvantent d'en avoir eu l'idée, qu'ils brûlent les cendres de ceux

Qui faute d'oser le commettre n'en osèrent que mieux parler.

Pressés de se prouver qu'ils sont esclaves, impatients d'obéir au tyran

Ils ont tellement peur que je sois qu'ils effacent mon nom du langage

Et se font un dieu à leur semblance, un dieu que sa divinité terrifie

Un dieu bavard qui s'épuise à donner les raisons de son arbitraire.

Ils ont gâché la grandeur du chaos, laissé gâter la pomme de science

Seule en eux la vermine est libre. Ils croient que pourrir c'est agir.

Ils ont fait du monde un charnier d'où le peu d'âme qu'ils ont encore
Gicle parfois sur les bottes ferrées : c'est de la vomissure de cadavre
Qui pour vivre mort se soulage d'une indigeste liberté.
La corne de Babel, ils l'ont plantée dans de la chair humaine
Au lieu de fendre le ciel avec, au lieu de fouiller mes profondeurs.
C'est un des leurs qui le dit : leur taureau a la corne molle.
Comme un bœuf ils l'ont courbé sous le joug, ils lui ont baissé le front jusqu'à terre
Ils l'ont entouré de fascines, et lui donnent leurs entrailles pour pâtis.
Certes leur bouvier se croit Dieu, car il tient l'aiguillon d'un poing gourd
Mais il a la démarche du bœuf et rumine vaguement tête basse
Tel un Moloch à demi sommeillant se complaît dans son ventre lourd.

Tout ce qu'ils trouvent à déifier contre moi, c'est une panse et un cul.
L'autorité du tyran se vautre dans l'excrément des esclaves
Sa Majesté a l'odeur de litière, il la sent
Et tire gloire de sa puanteur. Il prétend qu'elle offusque le ciel
Alors qu'elle traîne dans les lieux bas, à peine plus haut que ses narines.

Son fumet ne va pas plus haut que ses narines, pas plus haut que sa mangeoire son orgueil.
Il a soin qu'elle soit toujours pleine : il enfourche cent mille hommes comme une botte de foin.
Comme un bœuf une touffe d'herbe, il râpe cent mille hommes d'un coup
Et broute un peuple en un seul jour, puis il frotte son ventre aux montagnes.
Il finit par s'enliser dans ses tripes : de trop penser à leur contenu

Il se croit digéré du dedans par les peuples que pesamment il digère.
Le hoquet des prisons le secoue, le remugle des camps lui tourne l'âme
Ses ordres ont l'haleine fétide, ses commandements sont des haut-le-cœur.
Il n'en broutera pas moins toute la terre, et non seulement l'herbe humaine à ses pieds
Cette herbe qui se tend vers sa langue et ne désire que d'être happée
Mais l'écorce des hommes droits, le feuillage audacieux des hommes libres
Il ne laissera que leur carcasse, de loin en loin des croix désaffectées.

★

Que toute chair retourne ainsi au cloaque, et cette panse distendue
Comme le ventre de la mère qui dévore à peine née sa portée,
Qu'elle sécrète un acide brûlant qui attaque ce qui n'est que cadavre
Le tissu flasque de la tyrannie, les os gélatineux de la peur.
Ce magma de servilité, cette chair où se greffent les chaînes
(Briser leurs fers c'est leur rompre les veines, c'est faire jaillir le sang de leurs liens)
Je ne sais quoi d'indestructible y sommeille que l'acide va mettre à vif
La force même qui fait éclater le vase au four, le volcan d'imprévisible honneur, la Parole
Qui tourne l'homme contre moi mais aussi bien contre ses idoles
Cette liberté de se détruire et de passer outre son néant
Oui, ce Verbe qui s'acharne à sa ruine
Et dont la ruine est résurrection, dont la fin est un commencement.

Le cloaque n'aura pas raison d'eux, quand bien même toutes leurs fibres
S'y putréfieraient une à une avec une horrible émulation.

Mais que la pourriture aille son train! Que tant de suint et de sanie
En colère enfin le chaos contre son usurpatrice la Mort!
Car le chaos est le contraire de la Mort
Il refuse de ne pas être, et tout ensemble il refuse d'être
Il refuse de devenir cadavre aussi bien que mouvement d'horlogerie
Ce qui est la même chose assurément, le tyran le sait, lui qui fonde
Babel sur la fosse commune, et nourrit celle-ci de Babel.

IV

Je ne permettrai pas que l'homme ne soutienne plus le chaos
Ni qu'il cède à la mort ou à la vie toute faite.
Le tyran dit : L'homme est trop faible pour assumer sa liberté.
Je dis, moi, que cette faiblesse est d'une liberté qui s'ignore
D'une force qui n'a point d'objet, car rien au monde n'est à son empan
Il n'est rien qu'elle puisse aimer dès ici et dès maintenant
Cet ici et ce maintenant qui prétendent la tenir prisonnière.

Il ne sait qu'inventer pour en sortir, et sa dernière invention est l'Histoire
Une manière d'être ici et ailleurs, la pierre et ses cercles dans l'eau.
Un Janus à la double grimace, l'une pétrifiant les hommes réels
L'autre souriant à l'Homme abstrait par-dessus les générations abolies.

★

Le culte de cette idole est cruel, car elle n'est pas de ces dieux illogiques
Dont l'homme avait su se jouer en flattant leurs caprices d'enfant.
C'est un Baal entouré de docteurs, comme lui l'œil terne et sévère

Et dont tout ordre est une sentence de mort au nom de ce qui doit venir.

Et les hommes ont fini par croire que cet avenir infiniment différé
S'ouvrirait à leurs petits-enfants comme une terre de Chanaan éternelle
Où les visages marqueraient midi au soleil fixe de la raison.
Ils ont fini par se persuader que l'Histoire sait où elle va
Et la louer jusque sous ses roues qui broient leur face et leur défoncent le souffle.

Dix générations pourriront l'une sur l'autre et leur Histoire ne sortira pas de l'ornière
Leurs migrations la creuseront davantage, ils auront beau tirer sur leur licol
Tous les chemins de l'univers ne sont qu'une ornière d'hommes
Les invasions qui se préparent piétinent déjà dans leur propre boue
Et la glaise a bon appétit quand il s'agit de digérer la ferraille
Des chars d'assaut et des trains d'équipages qui patinent déjà dans le sang.

★

Ils ne le savent pas encore, mais voici
Que je leur ôte le lendemain, et dans leur dos le passé n'est qu'un abîme.
J'empêche le temps de durer : je l'enchevêtre comme un dédale.
Le futur est d'ancienne mémoire : le passé n'est pas encore né
Seul le présent n'est jamais. Le présent c'est le chaos lui-même
Ni ce lieu ni ce moment-ci, mais tout autre moment ou lieu.

Le chaos c'est le désir qui ronge l'homme d'être présent où il n'est pas
L'éternité moins cette minute, l'infini moins l'espace où je me tiens
Toute conscience hormis la mienne, tout amour excepté le mien

Cette Présence dont je m'exclus et que mon absence me rend ennemie
Voilà, dit l'homme, ce que je veux. Être tout, mais ne pas être moi-même.

Chacun se dit la même chose, et leur innombrable ubiquité
Comme un jeu désespérant de miroirs multiplie les images sans substance
Chaque miroir parallèle à tous les autres et le monde pris entre eux
Leur demeure indifférent, ce qu'ils désirent c'est l'image dernière
Le foyer imaginaire où se rejoignent les parallèles gauchies.

★

Et peut-être y parviendraient-ils, si justement ils ne gauchissaient
La flèche de leur regard vers la terre.
Si leur ligne de fuite était l'infini, et ne se brisait contre l'horizon
Leur perspective l'éternité et non point la durée récurrente.

Ils ont des prophètes qui vont les yeux au ciel et nivellent hardiment les montagnes,
Entrent jusqu'au genou dans les charniers, se taillent des marches dans les masses humaines
Leurs grandes Idées gesticulantes fauchent sur pied d'entières nations.
Mais leurs suiveurs sont jugulés par leur ombre, et tantôt regardent où poser les pieds
Tantôt leurs compagnons anxieux s'interrogeant comme eux sur le gîte.

Ceux qui prophétisent l'histoire n'ont cure qu'elle ait une fin
Ils mettent une fois pour toutes l'espèce en marche vers le Rien
Peu leur importe qu'elle s'exténue : ils sont sûrs de leur propre souffle

Et gonflent leurs poumons à l'extrême non seulement pour respirer
Mais pour dilater l'étendue et rompre le corset de la durée.
Leurs disciples ont la poitrine étroite, et le ciel sur leurs épaules est voûté.
Ils traînent l'Histoire après eux comme on peine sur un chemin de halage
Le long d'un fleuve interminable de sang où ils finissent tous par glisser.

Le berger marche seul en avant et tient horizontal son bâton,
Mais il y a les chiens rabatteurs qui maintiennent le troupeau dans sa poussière.
Qu'un jour le pâtre s'écroule épuisé, qu'on le lapide ou que son chef roule à terre
Et l'autorité revient aux chiens dont le flair a perdu l'Orient
Car ils vivent dans l'odeur du troupeau, guidés par lui plus qu'ils ne le guident.
Ils font tourner le troupeau sur lui-même, c'est cela qu'ils appellent fonder
Une ville sur le tombeau de l'apôtre. Mais cette ville est un lieu de nulle part.
Il n'est pas mort ici plutôt que là, il n'a pas achevé le chemin
Et son regard continue de poindre bien au delà des horizons ultimes.

Mais les chiens ne flairent que son cadavre, et d'être seuls leur donne le tournis.
Ils resserrent toujours plus le troupeau, ils l'enferment comme une roue dans sa jante
Ils en font une meule qui se moud, un pressoir qui exprime son sang
La mouture des hommes s'entasse, les vendangeurs se piétinent eux-mêmes
Chacun d'eux foule un autre visage et le sien est écrasé du talon.
Voilà comment se tasse Babel : une couche d'hommes sur l'autre

Chacun maître du serf qu'il piétine, et serf du maître qui le foule aux pieds.
Mais plus montent les murailles humaines, plus suinte le sang des fondations.
Dans les prisons et les camps, dans les égouts et les caves
Le granit est comme une éponge, et les assises de Babel
Moutonnent ainsi que des vagues au gré des colères du sang.

V

Partout le sang, sauf au cœur de l'homme! Ce cœur n'est jamais assez grand
Pour contenir le sang qui bat en brèche son identité dérisoire.
Et que dis-je le cœur de l'homme? dans les veines de chaque vivant
Il y a plus de sang que n'en saurait sécher le soleil, que le désert n'en saurait boire.
Plus de sang dans un nouveau-né que de lave dans tous les volcans
Plus de tempêtes dans un seul esprit qu'il n'en faudrait à la mer pour submerger les étoiles
Plus de désordre dans une seule conscience qu'il n'en faudrait pour disjoindre l'univers.
Et c'est Babel qui prétend endiguer la sédition de ses propres pierres
Babel qui croit servir de bonde au chaos qu'elle a débondé?

★

Il n'a pas fini de saigner sur le monde, le sang de l'Homme qui est mon Fils.
Pas fini de faire éclater les vases de libations trop avares
Les jarres où il prend goût de terre, les cœurs où il s'encrasse de lie.
Pas fini de naufrager les sépulcres, et Babel saute comme un bouchon

A la crête de la plus petite vague qu'il fait, tout près de la plage où s'amuse un enfant.
Non seulement les généreux et les sanguins, mais les mesquins, les effarouchés, les exsangues
Avec leurs méfiances et leurs prudences, leur façon de courber le dos
Pour se mieux recroqueviller car ils ont froid d'être si petitement égoïstes,
Tout cela dans les hautes mers qu'est-ce donc? Et ce fétu d'homme
Va-t-il rejoindre la rive à la nage, si toutefois la rive existe encor?

Et moi devant tout ce sang qui veut un cœur à sa mesure
Inlassablement je reprends la glaise humaine imprégnée de sang
Je recommence inlassablement un cœur d'homme toujours le même
Capable de calmer le chaos et d'exprimer d'un seul battement
Toute la force d'amour du chaos qui désespère d''être jamais incarnée
Qui refuse de l'être et se hait quand je l'enferme dans un cœur trop étroit
Et désire indiciblement de toute l'ardeur de son refus, de sa haine
De toute la fureur d'un orgueil qui n'est peut-être que mon propre honneur
Un cœur d'homme de tous les jours, le plus humble, d'une argile commune
Le cœur de n'importe qui
Mais aussi grand que celui de Christ et sans blessure.

PIERRE EMMANUEL.

LA GUERRE ET LA VÉRITÉ DES BAS-FONDS

Vers une métaphysique de la guerre. — On ne voit guère de philosophies de la guerre avant le XIXe siècle. Gengis-Khan l'exalte, mais plutôt comme un sport et pour les sensations qu'elle procure. Joseph de Maistre est peut-être le premier qui lui assigne un rôle spirituel : celui de manifestation majeure de la colère divine. De sorte que la guerre demeure une calamité. Avec Hegel, tout change. La guerre devient le moteur principal de l'Histoire, c'est-à-dire de la réalisation de l'Esprit. C'est elle qui forme les États où s'incarne l'Idée. C'est elle qui maintient leur cohésion et qui leur permet enfin de remplir leur destin. A la même époque, Clausewitz conçoit sa *Théorie de la Grande Guerre*. Il en fait encore la servante de la politique. Certes, il constate une tendance naturelle de la guerre à trouver sa forme abstraite, il aperçoit bien qu'au cours de l'histoire, elle se rapproche lentement de sa forme absolue (1). Mais enfin il la donne pour l'instrument d'une autre entreprise, la définissant comme « la politique elle-même qui change la plume contre l'épée, mais ne cesse pas pour autant de raisonner selon ses propres lois ». C'est en ce sens qu'il faut entendre la formule célèbre selon laquelle « la guerre est aussi un élément, une continuation des relations politiques, une poursuite de celles-ci par d'autres moyens ». En conséquence « ce qui demeure particulier à la guerre ne tient qu'au caractère particulier des moyens qu'elle emploie ». De plus récents théoriciens n'ont pas cru devoir laisser la guerre dans cette situation subalterne. Ils en ont fait au contraire la forme totale de l'existence. Devant elle,

(1) C. VON CLAUSEWITZ, *Théorie de la Grande Guerre*, traduction française, Paris, 1886-1887, t. III, pp. 123, 140, 163-165, 173.

tout pâlit et s'efface, par elle seule la vie revêt son véritable aspect de « jeu magnifique et sanglant qui réjouit les dieux » (E. Jünger). La guerre s'élève au-dessus des temps, monument plus haut et jaillissement plus profond que la science et que l'art, à la fois pure et juste, riche et intense (Ewald Banse). Les événements splendides que sont les grandes batailles manifestent une « majesté éternelle qui domine la trame ininterrompue de l'histoire... elles se couvrent instantanément d'un visage impassible, montrant ainsi que l'homme par rapport à elles n'est que l'instrument d'une volonté supérieure » (E. Jünger).

La guerre, dès lors, n'a plus d'autre fin qu'elle-même. Elle est tout ensemble le sacrement et l'extase, le symbole et l'essence. La conquête et jusqu'à la victoire, à cette hauteur, sont comme perdues de vue. On n'attend de la guerre qu'une sorte de révélation que son avènement suffit à provoquer. Son apparition éblouissante comble d'un coup ses fidèles, qui ne lui demandent pas davantage que d'*être*, à la façon d'une « magnifique orchidée », dont la beauté justifie l'existence. Ils demeurent confondus devant le prodige qui témoigne du principe fondamental de l'univers créé : « le perpétuel déferlement des forces vers le combat. » La guerre n'en est que la manifestation grandiose, mais c'est lui qui conduit tout et il existera encore « alors que depuis longtemps il n'y aura plus d'hommes et par là-même plus de guerres » (E. Jünger).

Cette mystique de la guerre, comme il est naturel, apparaît au moment où celle-ci cesse d'être à la mesure de l'individu. Elle s'épanouit quand l'homme isolé, si héroïque qu'on le suppose, ne peut plus que reconnaître sa totale insignifiance, quand la guerre n'est plus une collection de faits d'armes, mais le heurt de deux armées et la longue confrontation des masses des combattants, du nombre et des calibres des artilleries. Alors la seule puissance de feu décide. Et la guerre perd à peu près complètement ses anciens caractères de jeu et de cérémonie réglée, tout ce qui faisait des batailles antiques une somme de combats singuliers où se composaient la bravoure et l'élégance, le défi injurieux et la bonne tenue, l'insolence et la courtoisie. L'industrie et la conscription ont bouleversé les conditions de la guerre. On la décrit maintenant comme la

pesée équilibrée de deux masses gigantesques et presque immobiles, appuyées de tout leur poids l'une contre l'autre et s'efforçant chacune de faire céder celle d'en face, comme deux taureaux qui, crâne contre crâne, cherchent à faire plier leurs genoux. Ce ne sont que « spasmes sur place », « tensions muscles contre muscles (1) », le long d'une ligne interminable où l'énergie d'une nation, transformée en acier et en puissance de mort, vient se briser contre une cuirasse pareillement meurtrière et hérissée, où se pressent les ressources et les vigueurs d'un autre peuple. Aussi a-t-on pu soutenir que l'unité d'un pareil combat n'est qu'autre que le million d'hommes, quelque chose de compact et d'à peine différencié comme le banc de poissons et la nuée de sauterelles. Chacun s'y trouve englouti et indistinct (2).

Le Soldat Inconnu, héros de la guerre moderne. — Le héros, dans ces conditions n'est plus celui qui sortant, de la foule des obscurs, sut se faire un nom, mais le Soldat Inconnu, c'est-à-dire celui qui sut le mieux se défaire du sien et brouiller les traces qui eussent permis de le retrouver. La vénération publique s'adresse désormais au misérable dont le corps perdit le plus sa forme et fut le plus parfaitement broyé ; à celui dont le visage écrasé, n'offrant plus figure humaine, ne pouvait être à la ressemblance d'aucun souvenir, ne pouvait évoquer aucun visage dans aucune mémoire. Personne ne pouvait réclamer sa dépouille, c'était là son unique vertu.

L'anonymat, de la façon la plus significative et la plus conséquente, devint un titre de gloire ; et la vaillance, l'initiative, l'audace, l'abnégation de chacun des plus braves s'inscrivit dans chaque pays au bénéfice d'un malheureux être qui fut peut-être pacifique et peut-être craintif, mais qui avait l'avantage de n'être plus personne, d'avoir été consommé plus complètement qu'un autre et d'avoir donné jusqu'à son identité. Ce cadavre mutilé dont on ignore même s'il ne fut pas reconstitué et formé des débris de plusieurs corps, fut tiré au sort, afin que rien de réfléchi ou de volontaire ne présidât à son

(1) J. ROMAINS, *Prélude à Verdun*, « Les Hommes de bonne volonté », t. XIV, 1938, p. 14.
(2) *Ibid.*, pp. 181-182.

élection. Il devait être clair que la justice ni le mérite n'avaient part à l'apothéose et que le hasard seul qui fit la misère et la mort de l'Inconnu, décidait encore à sa façon inique et superbe de son destin d'outre-tombe.

Aussi n'eut-on pas tort d'élever un peu partout au Soldat Inconnu, ce monument qu'on décrivit naissant « spontanément de l'inconscient de tous les peuples engagés dans la guerre (1) ». Au-dessus des honneurs accordés aux exploits de la bravoure et des plus rares vertus, s'élevait la gloire de ceux que rien n'avait fait remarquer, qui étaient demeurés, vivants, d'indiscernables unités dans l'immense file des combattants et qui furent, morts, d'indiscernables dépouilles dans l'immense charnier. C'est pour n'être pas sorti du rang, pour ne s'être pas distingués, pour avoir perdu au contraire ce nom et cette apparence qui sous l'uniforme empêchaient encore qu'on les confondît totalement avec leur voisin, qu'ils furent les élus parmi lesquels le sort choisit celui dont la face méconnaissable présenterait à tous le masque impersonnel de la souffrance commune.

La guerre absolue. — Une telle métamorphose consacre la fin de la guerre héroïque. Le combat ne tient visiblement plus du tournoi où l'on couronne un héros sans peur et sans reproche. C'est affaire de masse. Et comme on ne désire pas la gloire de bien triompher, mais le triomphe même, on cherche à vaincre au moindre prix. Aussi frappe-t-on le faible. La tactique fuit la rencontre à armes et à chances égales. On s'éloigne du duel pour rejoindre l'assassinat ou la chasse. On tente de surprendre un adversaire inférieur en nombre et en armement, pour l'écraser à coup sûr, en restant soi-même, si l'on peut, invisible et hors de portée. La guerre perd alors jusqu'à l'apparence de noble rivalité qu'on lui reconnut parfois, quand elle était d'abord le fait de champions soucieux de s'affronter suivant un code défini. Si l'enjeu n'est plus partiel, mais total, s'il s'agit de l'existence d'une nation qui lance dans la lutte l'ensemble de sa population valide, on ne peut guère

(1) Keyserling, *Méditations sud-américaines*, traduction française, pp. 67-68.

s'attendre à voir subsister tant de délicatesse. Le combat est sans merci et ne connaît plus de ménagements (1).

Mieux, un étrange renversement se fait jour : au lieu de se défendre d'employer le mensonge et la mauvaise foi vis-à-vis de l'adversaire qu'on estime, on les lui réserve, alors que le mépris qu'on professe à l'égard d'un ennemi conduit à dédaigner de le tromper (2). On ne regarde comme décent que de duper un égal. Les règles qu'on observe envers lui deviennent des licences. Elles recommandent la fraude et, dès qu'il s'agit d'obtenir un avantage, elles permettent tout, au lieu d'interdire un excès de traîtrise. Certes, quand ne se servit-on pas de la ruse dans la guerre? L'artifice ne cessa de seconder la bravoure et l'embuscade exista toujours à côté du franc combat. Achille refusa rarement le secours d'Ulysse. Mais enfin on gardait à la vaillance la place d'honneur. La gloire de la témérité heureuse et jusqu'à celle du courage malheureux, passaient sans trop de peine celle des succès de la perfidie. Du moins fit-on rarement l'éloge des moyens qui ne laissent pas à l'adversaire tous les siens.

Les théoriciens modernes en jugent autrement. L'un d'eux écrit : « A sa manière, l'État saura unir la ruse à la violence des anciennes époques qui connaissaient à peine le droit. La marque particulière du droit nouveau sera la liberté d'action d'une violence qui se transforme selon le besoin en ruse et qui, devenue légale, produira un remarquable mélange d'égoïsme et d'idéalisme, de sincérité et d'hypocrisie, de brutalité et de calcul, sublimation en quelque sorte des qualités qui, de bonne heure, ont fait le marchand. » (Lamprecht.) Il en résulte que

(1) Clausewitz fait la théorie de cette transformation, *op. cit.* : t. I, pp. 21, 38, 39 ; t. II, pp. 281-282 ; t. III, pp. 140 et suiv.

(2) E. VON SALOMON, *les Réprouvés*, traduction française, p. 358 :

« Ah ! s'il s'était agi d'un combat avec un égal, d'un combat fait selon des règles nettement établies, où l'on pût user de finesse, où le cerveau eût une part, s'il s'était agi de tourner autour d'un adversaire, d'échapper à ses attaques, de chercher l'endroit où le frapper, de mesurer vraiment ses forces avec un autre, bref s'il était agi d'un combat, alors pourquoi n'aurais-je pas menti? C'est la coutume des prisonniers de ne dire, jamais et dans aucune circonstance, la vérité, ou du moins de ne pas avouer sans y être forcés par la violence et la brutalité. Moi je me garde de descendre au niveau des prisonniers ; je me garde de reconnaître les gardiens comme des égaux. » C'est à dire que les égaux sont définis comme ceux à qui il est permis de mentir.

la guerre n'est plus que guerre ; on se félicite qu'elle trouve sa forme absolue, qu'on ne faisait naguère que pressentir. La voici maintenant pure de toute scorie esthétique ou morale, exempte des moindres scrupules, soucieuse du seul succès, et exclusivement occupée d'anéantir : le guerrier peut user de tous les recours et doit employer toutes ses forces. Il n'est rien que l'efficacité ne justifie et l'on croit honorer d'autant plus l'adversaire qu'on le ménage moins. Au lieu d'estimer l'ennemi incapable de profiter des avantages qu'on lui abandonne délibérément, on ne lui en laisse aucun, dans la pensée qu'il saura toujours assez s'en assurer de lui-même. D'un mot, on semble persuadé qu'on reconnaît mieux sa valeur en appréhendant ses embûches qu'en faisant crédit à sa loyauté. On estime en tout cas cette conduite la plus sûre. La vertu, se confondant avec l'économie, consiste désormais à obtenir le plus en exposant le moins. Il suffit qu'une manœuvre paraisse susceptible de rapporter le plus gros bénéfice pour qu'on la tienne en même temps pour la meilleure et pour la plus noble.

Aspects de la guerre absolue. — Quand on emploie l'expression *guerre totale*, on semble signifier le recours aux moyens d'extermination les plus puissants, qui sont aussi les plus aveugles. Mais ce n'est là qu'une des données du problème, et, plutôt qu'un facteur déterminant, sans doute une simple conséquence de la situation générale du monde. La guerre, en effet, est d'abord totale dans ses dimensions, elle couvre la surface entière de la planète, elle n'oppose plus seulement des nations, mais des empires qui disposent chacun de l'étendue et des réserves d'un continent, soit directement, soit par l'intermédiaire d'une clientèle d'États satellites plus ou moins asservis suivant les cas, mais tous assez dépendants pour n'avoir plus le choix de leur politique extérieure.

Dans ces conditions, il est clair que la guerre ne peut que présenter une forme massive. Une bataille ne consiste plus en une série de combats singuliers et la guerre, à son tour, consiste de moins en moins en une suite de batailles localisées. Elle apparaît en premier lieu comme un échange de bombardements stratégiques, à longue distance, à forte densité, à larges

effets destructeurs. Il s'agit moins de battre l'armée de l'ennemi que de neutraliser sa capacité de production. A ce point de vue, on peut affirmer sans paradoxe que la bombe atomique est venue à son heure. Seule, elle possède une puissance d'anéantissement proportionnée aux territoires démesurés et aux ressources colossales qu'il importe d'atteindre. Sur la carte d'hémisphères rivaux, seuls ses points de chute risquent de dessiner des taches appréciables ou, au défaut de l'arme nouvelle, l'équivalent de l'énergie qu'elle libère, calculé en tonnes d'explosif et transporté par le nombre nécessaire d'escadrilles.

Certes, l'obligation de dévaster à grande échelle interdit toute discrimination entre les victimes : le civil est frappé, il est même visé autant que le militaire. Il faut reconnaître qu'il n'est pas moins dangereux, qu'il soit chimiste ou mineur, mécanicien ou simple manœuvre. L'ouvrier contribue même à l'œuvre de mort avec plus d'efficacité qu'il ne ferait dans la tranchée, en uniforme, le fusil à la main. Chaque bombe atomique contient ainsi le labeur d'une multitude, un nombre infini d'heures de travail, infiniment réparties entre mille et mille artisans, car il est juste de compter le labeur d'où sont sorties les machines qui ont servi à fabriquer celles dont elle sort à son tour. Il n'existe pas de terme où arrêter valablement cette régression. Dans la société moderne, chacun s'acquitte d'une tâche fractionnelle, microscopique mais indispensable à la bonne marche de l'ensemble. Il faut l'avouer : l'extermination indistincte à laquelle recourt volontiers la stratégie du jour correspond à une solidarité réelle.

De la même façon, les qualités proprement guerrières, la bravoure par exemple, perdent de leur importance. La patience vaut mieux, et cette sorte passive de courage qui fait qu'on ne quitte pas son poste. Car il ne s'agit pour chacun que de tenir exactement sa place de rouage anonyme et perdu dans un mécanisme immensément complexe. La guerre n'est plus un tournoi où s'affrontent cérémoniellement de glorieux champions aux parures somptueuses ; c'est une entreprise industrielle, précise, tatillonne, où personne ne se doit singulariser. Contrairement aux apparences, c'est en ce sens surtout que la guerre se présente comme une totalité.

Ne laissant plus de territoire à la paix, elle est totale par son

volume. Elle l'est ensuite parce qu'elle mobilise et menace indistinctement l'ensemble de la population et des biens du pays. Elle l'est encore par l'intensité et le caractère radical des destructions qu'elle exige. Elle l'est enfin parce que ses structures décalquent rigoureusement les structures inextricables qui permettent l'organisation et le fonctionnement des collectivités actuelles. Au vrai, elle fait plus que les employer, elle les raidit davantage, les rendant plus pesantes et plus étroites, en sorte qu'elles semblent seulement destinées à la préparer. Elle figure comme leur ambition et comme leur raison d'être. Aujourd'hui, la formule de Clausewitz est dépassée : la guerre n'est plus l'instrument de la politique. Si l'on prend ce dernier mot dans son sens large, d'ensemble des techniques d'administration et de gouvernement, la guerre constitue à la fois la rançon écrasante de la politique, et sa ruineuse, son inexcusable fatalité.

Retour au chaos. — Violence avouée, violence prescrite, violence honorée, la guerre continue cependant de donner satisfaction et libre cours aux instincts primaires de l'être humain, que la civilisation s'applique à discipliner, non sans peine et d'une façon combien précaire. Destruction organisée, les problèmes posés par l'excédent de la productivité sociale trouvent en elle pour un temps une solution radicale et simple. Elle constitue une explosion périodique au cours de laquelle l'individu et la société ont l'impression de s'accomplir, c'est-à-dire à la fois de parvenir à la vérité et d'accéder à un paroxysme d'existence. C'est pourquoi elle remplit dans la société mécanisée la même fonction que la fête dans la société primitive ; elle exerce la même fascination, et apparaît à la fin comme la seule manifestation du sacré que le monde contemporain ait su produire à la mesure des moyens et des ressources gigantesques dont il dispose.

Aujourd'hui, le poids de la guerre l'emporte absolument sur toutes les autres pesanteurs conjuguées. Ce n'est plus la guerre qui s'adapte aux lois générales de la civilisation, c'est à l'inverse la civilisation dans son ensemble qui doit par avance s'adapter aux conditions des combats futurs. La guerre commande au lieu d'obéir. Loin de se plier à un état de choses

où elle apparaîtrait seulement comme un accident subalterne, sans portée décisive, ce sont désormais les besoins qu'on lui prévoit, la hantise dont elle obsède les esprits, qui orientent l'activité principale des sociétés.

Aussi voit-on estimer dans la guerre la pierre de touche qui révèle toute puissance factice. On la tient pour le critère irrécusable devant lequel s'effondre toute imposture. Elle rend aux valeurs véritables la première place. Selon Aniante, elle constitue la seule chance de salut des peuples hésitants et instables : miroir véridique de leur âme, elle joue le rôle d'élections sanglantes, infaillibles, dont « les urnes désigneraient les vrais et les faux chefs, les vrais et les faux partisans, les vrais et les faux héros »... Les guerres sont l'occasion et le ressort d'un reclassement périodique des êtres et des forces. La candeur d'Aniante, le lyrisme de ses formules font sourire (1). Cependant un esprit aussi froid et mesuré que Paul Valéry ne reconnaît pas à la guerre un moindre pouvoir de discrimination. Impitoyablement, elle manifeste le mensonge et la fragilité des apparences qui perpétuent la paix : « C'est que la paix n'est qu'un système de conventions, un équilibre de symboles, un édifice essentiellement fiduciaire. La menace y tient lieu de l'acte ; le papier y tient lieu de l'or ; l'or y tient lieu de tout. Le crédit, les probabilités, les habitudes, les souvenirs et les paroles, sont alors des éléments immédiats du jeu politique, — car toute politique est spéculation, opération plus ou moins réelle sur des valeurs fictives. *Toute politique se réduit à faire de l'escompte ou du report de puissance.* La guerre liquide enfin ces positions, exige la présence et le versement des forces vraies, éprouve les cœurs, ouvre les coffres, oppose le fait à l'idée, les résultats aux renommées, l'accident aux prévisions, la mort aux phrases. Elle tend à faire dépendre le sort ultérieur des choses de la réalité toute brute de l'instant (2). »

Le verdict de la guerre dissipe les simulacres, élimine ce qui a fait son temps, rend au monde jeunesse, vigueur et vérité, ouvre un nouveau cycle économique et politique. A ce juge-

(1) Antonio ANIANTE, *la Poésie, l'action et la guerre*, Paris, 1935, p. 219

(2) Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, Paris, 1931, pp. 165-166.

ment, nulle nation ne peut échapper. De cette rénovation, nulle ne peut se dispenser. Pareille épreuve est le gage même de leur durée, de leur gloire, de leur prospérité.

On compare avec insistance la guerre aux accouchements, non seulement parce qu'elle est à la fois sanglante, douloureuse et féconde, mais aussi parce qu'elle exprime sans intermédiaire les bas-fonds des sociétés, les poussées viscérales nécessairement horribles que l'intelligence ne saurait comprendre ni contrôler. Keyserling tient ainsi la guerre pour le prix de tout devenir historique. Il est vain, selon lui, d'essayer de mettre de l'ordre ou de la logique dans les digestions ou dans les spasmes à quoi se réduisent la politique et l'économie. L'effort des hommes d'État ne peut changer le caractère inaccessible et fatal de leurs mouvements. Ils ont lieu en des profondeurs où n'atteignent ni la volonté ni la réflexion. Vouloir les gouverner, c'est méconnaître leur nature. C'est comme si le cerveau entendait soudain diriger le travail intestinal (1).

La guerre est une ébullition, une éruption de cet univers souterrain où fermente sans cesse la vie inférieure des sociétés, celle qui relèverait plutôt des sciences naturelles ou de la chimie organique que de la morale. Aussi les normes de la guerre n'ont-elles rien à voir avec celles de la paix, avec la raison, avec la justice, avec l'honneur. En conséquence, il n'existe aucune commune mesure entre le but politique d'une guerre et les sacrifices consentis pour y parvenir. Elle est « pur viol et pur crime », pure absurdité aussi. Elle n'obéit qu'aux lois élémentaires des bas-fonds et ne favorise qu'eux : car la présence continue de la mort affranchit l'individu des craintes et des contraintes que font peser sur lui l'esprit et la civilisation. Jusqu'à la discipline militaire agit dans le sens de la libération des instincts ; car elle décharge chacun de tout effort de prévoyance ou d'initiative. Elle le débarrasse de sa part de responsabilité.

C'est par là que la puissance sacrée de la guerre se montre dans son plein éclat. Une expérience intime vient ici soutenir le mythe. La croyance qui distingue dans la guerre le critère

(1) H. de Keyserling, *la Révolution mondiale*, p. 69.

de la vérité et la source des renouvellemenrs, la grande pierre de touche et la grande accoucheuse, resterait une vue gratuite de l'esprit, n'engageant à rien, si elle ne semblait pas garantie par des émotions irrécusables, bouleversantes et d'une telle acuité enfin que le reste de l'existence s'en trouve comme disqualifié. Ces émotions ne se présentent avec une souveraine évidence que pour nier de façon brutale et sacrilège les valeurs sur lesquelles repose la civilisation et qu'on révérait la veille comme les plus hautes. Le prestige sacré de la guerre n'a pas de meilleur gage que le fait qu'elle bafoue victorieusement ce que la paix tient nécessairement, peut-être hypocritement, pour sacré : la mesure, la vérité, la justice et la vie. Elle manifeste le triomphe des bas-fonds. Elle dispense implicitement des respects et lève les interdits qui sont les conditions de la vie en société. Tout guerrier le sent bien qui, spontanément, s'adonne à la violence et à la cruauté. Il s'imagine soudain dans son droit s'il boit et s'il joue, s'il vole ou s'il viole, s'il frappe, s'il humilie et s'il tue. En même temps, le dédain ou du moins la familiarité du péril le délivre de l'avarice et de l'obsession d'une sécurité où il doit renoncer à prétendre. Il méprise tranquillité et travail, commerce et épargne. Il exige d'être honoré par ceux dont il protège la vie en risquant la sienne. Il regarde comme naturel de profiter à discrétion des biens qu'il conserve à leurs propriétaires. Il n'est pas jusqu'aux femmes dont il n'estime pouvoir disposer à sa guise et la fréquentation de la mort semble le persuader de ne pas souffrir qu'elles fassent trop attendre son désir. Ainsi la guerre perpétue la figure du soudard, du lansquenet mercenaire, querelleur, maraudeur et trousseur de filles.

Guerriers consacrés. — Il subsiste chez le militaire d'aujourd'hui, sous l'uniforme, et malgré la discipline, quelque chose des guerriers consacrés dont les confréries plus ou moins secrètes terrifient volontiers les non-initiés chez les peuples primitifs. La guerre, aussi mécanique et scientifique qu'on la suppose, fait néanmoins participer l'homme moderne à l'ivresse des hommes-fauves des anciennes tribus germaniques, des *berserker*, qui, acquittant le prix de leur naissance par

le meurtre d'un premier ennemi, ne se laissaient auparavant apercevoir que portant un anneau de fer, signe de la servitude. Ils étaient craints et aimaient faire peur. Vêtus de peaux de bêtes, mordant la chair crue, hurlant, se nommant eux-mêmes bêtes et agissant en bêtes, ils sortaient par les nuits épaisses, le corps barbouillé de noir et Tacite rapporte qu'ils présentaient un spectacle étrange et comme infernal, qu'ils paraissaient une armée de fantômes.

On nourrissait leur paresse et peut-être payait-on leur bravoure avec la primeur des vierges. On les peint avides du bien d'autrui et prodigues du leur. Pour eux, la vie humaine n'avait pas d'importance et ils se moquaient de ceux qui lui en accordaient.

Certes, la civilisation tolère malaisément ces professionnels de la sauvagerie. Elle s'efforce d'en éliminer l'espèce. Pourtant, la guerre la fait ressurgir immanquablement. Elle rend d'un coup l'homme à la barbarie. Le soldat retrouve sans peine les vieilles habitudes de larcin et de déprédation : vol des poules dans les fermes ou du vin dans les caves, joie de casser la vaisselle ou d'enfoncer les portes. Ce ne sont pas d'ailleurs que des vexations anodines. Il y a comme une surenchère dans le déchaînement qui franchit vite toutes les bornes.

Pareille négation de l'ordre et de la morale n'entraîne ni blâme ni sanction. Au contraire, elle est source de gloire et confère une sorte d'auréole. La guerre fournit à l'homme civilisé la principale et peut-être l'unique occasion où il peut à la fois devenir un héros et donner libre cours à ses instincts. D'un côté, il acquiert de la valeur à ses propres yeux et gagne du prestige aux yeux des autres, de l'autre il accède à une vie où il lui est d'abord demandé de détruire et de saccager. Il est tiré d'une existence sordide et monotone, que dominaient la recherche du profit et la soumission aux lois et à l'opinion. La perspective de la mort, d'une blessure, d'une amputation sanctifie ses épreuves ; en outre, on lui confie des engins d'une extraordinaire puissance, on l'extrait du bureau ou de l'atelier pour lui apprendre à les manier. On fait de lui un demi-dieu qui a mission et pouvoir de massacrer. Une ivresse le saisit, qui vient de cette soudaine et souveraine licence qui lui est accordée. Le droit de tuer, qui s'ajoute au risque de

l'être, transporte le guerrier dans un univers d'une effrayante intensité.

Rigueur et fureur. — Des témoignages concordants (1) indiquent qu'en fait, la fascination de la guerre progresse d'une façon continue. Son ampleur croissante lui subordonne les fins dernières de la politique et de l'économie ; elle contraint à sacrifier en pure perte, mais comme inéluctablement, travail, ressources et multitudes. Elle ne modifie plus sensiblement les tracés de frontières. En un certain sens, elle tend vers l'opération nulle, cependant que le prix qu'elle coûte n'a pas d'équivalent : il est même sans proportion avec toute dépense utile de biens, d'énergie et d'intelligence. La guerre, entreprise de destruction stérile, engloutit infiniment plus de richesse et d'industrie que les hommes n'en consacrent à leur bien-être et, en général, à toute activité avantageuse, quelque désirable que puisse leur sembler dans l'immédiat ou à la longue échéance le profit qu'ils en attendent.

Cette démesure est un premier motif de vertige. Le volume, la technique et le prix de la guerre, son caractère total et systématique interdisent de la réduire à une simple insurrection de l'instinct contre la civilisation. Elle mobilise au contraire toutes les ressources de celle-ci, mais pour s'appliquer à l'anéantir. La machine commande le développement de la société contemporaine. Elle en détermine les aspects essentiels, elle permet la complexité, la régularité et l'uniformité de la vie sociale. Elle en devient le symbole. On lui attribue les maux, les restrictions et les oppressions dont on souffre. On en fait l'antithèse détestée de la fantaisie, de la variété, de la souplesse même de la vie. Cependant, on reconnaît, on respecte et on admire sa puissance. Aussi les instincts que le machinisme vexe durant le temps de la production trouvent-ils avec la guerre une revanche d'autant plus éclatante qu'elle a justement la machine pour instrument. Les rapports sont inversés. Rigueur et fureur désormais se conjuguent au lieu de se contredire. Lewis Mumford a nettement souligné cette

(1) Voir mon ouvrage à paraître, *le Vertige de la guerre*. (O. Perrin, éditeur).

étonnante complicité : « Ainsi la guerre rompt la monotonie d'une société mécanisée et la délivre de la mesquinerie et de la prudence de ses efforts quotidiens, en concentrant à l'extrême à la fois la mécanisation des moyens de production et la vigueur contraire des explosions vitales désespérées. La guerre autorise le plein épanouissement des tendances les plus primitives ; et en même temps, elle déifie la machine. Dans la guerre moderne, la brutalité primitive et la précision du mécanisme d'horlogerie ne font plus qu'un. (1) »

Le retour au chaos apparaît comme une épreuve qui fortifie et qui exalte. Il restitue l'homme, les forces et les choses à la vérité et à la jeunesse. Pour y parvenir, il lui suffit d'abolir temporairement les contraintes de la vie sociale, à la faveur d'une grande effervescence qui les rejette brusquement au second plan. Les inventions des sciences et de la technique, les machines les plus puissantes et les plus perfectionnées sont mises à la disposition du premier venu et on le dresse à s'en servir de la façon la plus appropriée à leur destination meurtrière. Tout est calculé avec soin par les experts les plus qualifiés pour qu'elles provoquent le plus de morts et de dégats. « Tant que la machine restera un absolu, la guerre représentera pour la société correspondante la somme de ses valeurs et de ses compensations (2). »

La destruction des biens et des vies devient le but avoué de l'effort collectif. Lewis Mumford estime une telle situation éminemment propice à la naissance et au progrès d'une « religion de la mort », susceptible de combler les vœux secrets du nombre toujours grandissant « des paranoïaques et des sadiques que produit nécessairement une société en désagrégation ».

Sans doute ne convient-il pas de négliger cet aspect morbide du vertige de la guerre : il est à l'origine d'une partie des crimes et des atrocités dont la violence guerrière est depuis toujours l'occasion et dont la proportion semble en effet augmenter avec le caractère strict et mécanique de l'exis-

(1) Cf. Lewis MUMFORD, *Technique et Civilisation*, traduction française, Paris, 1951, p. 267.

(2) Lewis MUMFORD, *op. cit.*, p. 268.

tence collective. Cependant, si de tels accidents peuvent entretenir les perversions individuelles et, à l'extrême, favoriser la création de sectes clandestines vouées à quelque culte sauvage, il est clair qu'ils demeurent loin de susciter la moindre religion explicite. La guerre ne donne lieu à aucun culte spécifique. Elle manifeste un sacré diffus et, pour cette raison, ressenti sur une échelle infiniment plus étendue, à vrai dire, unanimement, de façon positive ou négative, suscitant ou l'horreur ou l'extase et toujours quelque respectueux effroi : sacré à l'état pur, qui ne dispose ni de dogmes, ni de temples, ni de prêtres.

★

Il est temps de prendre garde à ces prestiges religieux de la guerre, qui naissent de son inhumanité même. L'homme est ainsi fait qu'il estime volontiers divin tout ce qui l'écrase. Joseph de Maistre avait raison. Ce n'est pas la possibilité, mais la facilité de la guerre qu'il s'agit d'abord d'expliquer. La fascination du sacré en rend compte.

ROGER CAILLOIS.

LE BOUC ÉMISSAIRE

PREMIÈRE PARTIE

INITIATION

CHAPITRE PREMIER

C'était un après-midi de la fin de décembre. Dans une petite gare du sud-est de l'Angleterre, un train s'arrêta. Un seul voyageur, un soldat avec tout son fourniment, attendait sur le quai. Dès que le train stoppa, il grimpa dans le wagon le plus proche, tirant avec lui sac et ballots. Ce n'est que lorsque le train se fut remis en marche qu'il s'aperçut qu'il était entré dans un compartiment de première classe, où il n'avait pas le droit de voyager. Il découvrit en même temps la présence d'un autre occupant : un garçon de treize ans environ, aux cheveux roux, était tapi dans un des coins les plus éloignés du quai, la figure humide de larmes.

La lumière grise du jour d'hiver se mêlait confusément aux rayons blafards d'une ampoule électrique et dans cet éclairage indéterminé, la figure de son compagnon de voyage produisit sur le soldat une singulière impression d'irréalité. Durant quelques moments, l'homme s'affaira, desserra son harnachement et le plaça dans le filet par-dessus son sac et ses paquets. Puis, avec un soupir de soulagement, il s'assit dans le coin en face de son compagnon.

Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à ce demi-jour déconcertant, il pouvait mieux voir la chair lisse, blanche et rose, barbouillée de larmes, le pâle visage rond, couronné de cheveux roux. Ce garçon produisait une impression étrange, on le sentait désespéré, possédé par une tristesse qu'on devinait motivée et inconsolable.

— Qu'est-ce qu'il y a, petit? finit par dire le soldat, se penchant en avant. Des ennuis?

— N... Non, répondit le garçon, sans conviction.

— Ça va bien, alors, n'est-ce pas? continua l'homme : indécis, il parlait avec un fort accent du Nord.

— Ou... oui, répondit le garçon, qu'on entendait à peine, à cause du fracas du train.

— Vous habitez par ici, je suppose, hein?

— Non, j'habite à ... dans le Devon ... du moins, j'habitais.

— Vous allez à votre école, alors, peut-être? Tout en parlant, le soldat se rendit compte que l'enfant pouvait difficilement se rendre en classe juste à ce moment, quelques jours avant Noël. Vous allez en visite chez quelqu'un, on dirait? Il essayait de l'encourager, de trouver l'hypothèse qui tomberait juste.

— Non, répondit le garçon à peine plus haut. Je vais chez mon oncle. Je vais habiter chez lui.

— Vous allez habiter chez lui? répéta le soldat.

— Ou... oui. Il habite un endroit qui s'appelle Priorsholt, près de Glamber.

— Ah, je vais à Glamber, moi aussi. J'ai été convoqué là-bas. Un voyage de tous les diables, tout ce chemin depuis South Shields. J'ai eu un changement d'affectation, voilà.

— Vous allez habiter Glamber? demanda le garçon timidement. C'était la première fois qu'il ne parlait pas seulement pour répondre au soldat.

— J'aurai un poste là-bas. La voix du soldat se fit un tantinet officielle, une voix sans compromission.

— Mon oncle habite la campagne, par là-bas. La voix du garçon prenait de l'assurance.

— Eh bien, ça vous plaira, il me semble. N'importe comment ; ça sera agréable l'été. Vous n'avez plus votre père et votre mère?

La figure du garçon se contracta d'un coup, et il recommença à pleurer.

— Ma mère est morte, dit-il d'un trait, misérablement.

— T... t... t, fit le soldat en manière d'excuse, regrettant son manque de tact. Je suis bien désolé, petit, je ne savais pas. Ça vient d'arriver, alors?

— Il y a un mois, murmura le garçon.

— Et vous avez perdu votre papa aussi, hein?

— Il est mort il y a des siècles. Je me le rappelle à peine.

— Ça, c'est mauvais. Mais ça vous plaira d'habiter avec votre oncle à la campagne... ça sera très bien, non? Il parlait avec une grosse jovialité assez vaine.

— Je, je suppose, murmura le garçon sans conviction.

Le soldat alluma une cigarette. A la lueur de l'allumette, son visage apparut soudain : rude et marqué par les intempé-

ries, avec des cheveux noirs, épais comme du chaume, parsemés de gris. C'était un homme d'une trentaine d'années grand, lourdement charpenté, avec un torse de boxeur.

Après un moment, il se pencha de nouveau, animé par un sentiment de compassion, mais aussi par un mobile moins clair : le désir aigu, à demi conscient, de pénétrer plus avant dans l'intimité du garçon.

— Comment est-ce qu'on vous appelle, alors? demanda-t-il.

Le garçon le regarda, étonné.

— Quel est votre matricule, votre nom, je veux dire?

— Duncan. La réponse arriva machinalement. Duncan Cameron.

— Moi, je m'appelle Tylor. Jim Tylor. Il farfouilla dans sa poche et à la fin présenta un bâton de chocolat passablement ramolli. Tenez, prenez ça.

Duncan mangea le chocolat en silence ; la lumière de l'après-midi s'obscurcissait, et le compartiment était empli de la lueur jaune de l'ampoule électrique. A ce moment, éprouvant le besoin de passer aux w.-c., il sortit dans le couloir. Après s'être soulagé, il revint en trébuchant le long du wagon, et chercha parmi les secousses la silhouette kaki de son compagnon. Mais au lieu d'entrer dans le compartiment, il resta dans le couloir, regardant vaguement par la fenêtre cette campagne inconnue. Il sentait une étrange répugnance à retourner à sa place en face du soldat. L'homme le troublait par ses manières rudes, auxquelles il n'était pas habitué (jamais, aussi loin qu'il pouvait se rappeler, il n'avait parlé à un soldat) et sa seule présence l'intimidait. En même temps, il trouvait cette nouvelle connaissance curieusement fascinante ; et plus d'une fois, étant debout à la fenêtre, il se surprit à regarder autour de lui plus ou moins furtivement, pour voir une fois encore la grande silhouette musclée dans le coin du compartiment.

Pendant quelque temps, ç'avait été un paysage de collines, le train parcourait des hauteurs crayeuses, tantôt nues, tantôt couronnées d'arbres sombres, tantôt entièrement couvertes de bois de hêtres mouvants. A présent le train traversait une région de plaine ; les bois avaient reculé jusqu'à l'horizon, et des champs s'étendaient de chaque côté au niveau du train, avec des rivières et des fossés qui s'entrecroisaient. Il y avait des files de saules têtards qui ressemblaient à de malpropres balais qu'on aurait mis la tête en bas ; les chemins d'eau réfléchissaient la lumière déclinante et brillaient d'un froid éclat d'acier.

Sans se soucier de la suie qui se déposait sur ses joues

humides de larmes, le garçon se pencha par la fenêtre et respira l'air frais, salé, qui déjà avait l'odeur de la mer. Comme il venait de l'Ouest, plus tendre, plus féminin, le pays de l'Est lui semblait sombre et hostile, avec une sorte de rudesse masculine. Néanmoins, de même que l'air froid et salubre faisait oublier la désagréable sensation d'inertie physique, de même la pensée de vivre là, avec son oncle qu'il connaissait à peine, le stimula, le disposa aux acceptations difficiles, lui fit désirer ardemment de s'adapter à son nouveau genre d'existence. Un nouveau regard sur la silhouette, dans le coin du compartiment, lui fit voir dans le soldat un symbole vivant de cette nouvelle vie si excitante, qui, à chaque minute, par le mouvement du train, se rapprochait de lui.

Un mois avait suffi pour que toute sa vie passée parût à Duncan tout à fait irréelle. Sa mère était morte subitement, pendant son premier trimestre à une *public-school* ; il était arrivé à la maison le jour de l'enterrement, pour voir son oncle Gérald se charger de toutes les mesures à prendre, et apprendre que sa mère lui avait donné pour tuteur ce seul frère (et seul parent en vie) jusqu'à sa majorité.

Il était retourné à l'école après l'enterrement, sachant bien que la maison allait être vendue, et que sans doute il ne la reverrait plus jamais ; à l'avenir, il passerait ses vacances avec son oncle, qui pour lui était presque un inconnu. La routine de l'école engourdissait sa tristesse, ou plus exactement la tenait en suspens : cette vie lui était encore si étrangère que ses énergies étaient concentrées sur une seule tâche, s'adapter. Ce n'est qu'à présent, au moment de venir pour les vacances, qu'il éprouvait à nouveau sa peine, qui réaparaissait par intermittences, en brusques accès de douleur, comme ceux que donnent une dent malade. Autant valait, peut-être, qu'il ne revînt pas à la maison comme avant : la perspective d'une nouvelle vie, parmi des éléments peut-être inamicaux, si désolée qu'elle fût, lui épargnait du moins le contact douloureux des choses familières, qui aurait intolérablement. nourri sa peine Au lieu de cela, comme à l'école, immédiatement après la mort de sa mère, sa douleur demeurait, dans une certaine mesure, contenue, repoussée jusqu'aux marges de sa conscience, par l'imminence d'une nouvelle vie à laquelle il lui faudrait très prochainement, une fois encore, s'adapter.

Quand il pensait à son oncle, à ce futur foyer, il était envahi par une vague crainte, mêlée à une impression d'aventure assez excitante. Son oncle Gérald, il l'avait vu une demi-douzaine de fois peut-être : il se dégageait de ses souvenirs comme une personnalité en quelque sorte écrasante, c'était un homme énorme, massif, non sans bienveillance, mais indé-

finissablement effrayant. Les rares visites de Gérald chez sa sœur étaient toujours devenues, grâce à elle, une sorte de badinage, comme la réception d'un potentat à demi-sauvage dans une cour de l'Occident. De ces invasions masculines, Duncan se rappelait surtout des détails matériels : les lourdes brosses à cheveux en argent, le cuir à repasser les lames de rasoir, les embauchoirs, l'odeur de tabac, de cuir poli, et d'une luxueuse brillantine.

Cet élément masculin lui était plus étranger qu'il n'aurait été normal ; la maison de sa mère, en effet, était depuis longtemps inviolablement féminine, et jusqu'à son départ pour l'école, il y avait vécu dans une ignorance presque totale de l'atmosphère masculine. Son père, solicitor de campagne d'une certaine classe, était mort avant qu'il pût avoir des souvenirs ; sa mère, bénéficiant d'une certaine aisance, avait mené une vie repliée sur elle-même, solitaire, consacrée à son fils, et pour le reste, satisfaite des petits agréments que pouvait apporter le voisinage.

Quand il pensait à son foyer, Duncan le voyait comme un lointain château enchanté, celui de la Dame de Shalott, par exemple, merveilleusement à l'écart de la vie environnante : illusion souvent entretenue dans les milieux de la classe moyenne anglaise, spécialement quand l'élément masculin en est absent. La mère de Duncan s'était entourée d'une atmosphère de culture confortable, et quelque peu frelatée : de délicieux chintz, des cretonnes, des aquarelles de modique valeur, des romans médiocres, enfin le spiritisme, qui n'était guère beaucoup plus pour elle qu'un acte de piété envers son mari, qui avait lui-même donné une adhésion fervente à cette religion.

Plutôt délicat et nerveux, sans doute à cause d'une fièvre cérébrale qu'il avait eue tout petit, Duncan avait adopté sans discussion l'échelle de valeurs si peu audacieuse de sa mère. Tant qu'il avait été externe dans une école préparatoire, il appartenait encore au foyer, à son atmosphère, et la plongée dans la *public-school* fut pour lui un choc hors de proportion : en fait, cela avait bouleversé ses attaches avec le foyer si irrémédiablement que la mort de sa mère, au moment où elle se produisit, lui parut presque dépourvue de sens, tant il était éloigné, en six semaines, du climat mental où sa présence paraissait indispensable.

La nervosité de Duncan avait fait de lui une proie facile pour une série de « dadas », qui s'étaient emparés de lui entre six et treize ans. Sa mère avait été passablement alarmée par l'intérêt ardent qui le jetait dans la passion du moment — la botanique, les furets apprivoisés, les avions « Frog », les feux d'artifice fabriqués à la maison — mais rien de ce qu'on pou-

vait faire pour le décourager, fût-ce avec la plus grande habileté, n'avait le plus léger effet sur lui. A la longue, le « dada » disparaissait de lui-même, pour laisser place à un autre. A une certaine époque, il avait pris en horreur tout ce qui pouvait ressembler à un gland : les boules de cuivre de son lit en présentaient la forme, et pendant des semaines il lui fut impossible de dormir, jusqu'à ce qu'enfin on échangeât ce lit contre un autre.

C'est à peu près à cette période qu'il avait inventé cette espèce de créatures fantastiques qu'il appelait les « Soldats Sauvages » — sauvages, par opposition à la variété domestique. C'étaient de petites créatures kaki, avec de petites queues blanches de lapin, qui habitaient un certain bosquet de viornes dans le jardin, et pendant cette période Duncan rôdait dans le bosquet, parfois pendant des heures, armé d'un grand filet à papillons. Plus tard, il montra un naïf intérêt pour le spiritisme, bien que sa mère ne l'y encourageât qu'à contre-cœur, et l'étude de ce sujet avait tendu à accentuer chez lui cette difficulté à distinguer la réalité du rêve.

La plongée dans la vie de l'école, puis la mort de sa mère, l'avaient tellement désorienté, avaient à tel point bouleversé ses idées, qu'à présent il saisissait la réalité de manière encore plus incertaine. Il regardait par la fenêtre du train le paysage inaccoutumé et vaguement hostile, et il lui semblait que la part sensible et consciente de lui-même avait été arrachée de son corps, suspendue en l'air, comme le reflet de l'ampoule électrique au-dessus de sa tête, quelque part dehors, dans le crépuscule sombre et gris. La campagne, elle aussi, paraissait bizarre et irréelle : était-ce un tour que jouait la pente ou le trajet suivi par le train, en fait les collines et les bois semblaient avancer, reculer, se fondre, disparaître, resurgir, avec une inconsistance déconcertante.

A la fin, Duncan abandonna la fenêtre et revint dans le compartiment. Il s'assit en face du soldat, qui l'accueillit par un signe de tête et une grimace amicale.

— Assez grand pour griller une sèche? demanda-t-il, tendant un paquet de cigarettes à Duncan.

Duncan, qui n'avait jamais fumé une cigarette de sa vie, en prit une sans presque y penser. La personne du soldat exerçait sur lui une étrange autorité : son offre inattendue sembla à Duncan une sorte d'ordre auquel il ne pouvait désobéir. Une fois encore, il fut pris de peur à l'idée de la nouvelle vie qui l'attendait ; fumer une cigarette semblait une cérémonie d'initiation, un acte solennel accompli sur l'injonction d'un être puissant, par un décret brusque et mystérieux, sans appel.

La cigarette était une Woodbine, et quand le soldat la lui alluma, Duncan se mit à tousser, la tête lui tourna, et après une ou deux bouffées, il eut un peu mal au cœur. Il continua néanmoins à tirer sur sa cigarette avec résolution, regardant hardiment en face son nouvel ami. L'odeur âcre de la cigarette lui paraissait une essence concentrée de celle qui se dégageait, plus faible, et plus diffuse, du soldat lui-même : une senteur étrangère, mystérieuse, de tabac, de chaleur humaine, de sueur et de vieille urine. Pour Duncan, c'était exactement le parfum de l'héroïsme, une émanation de champ de bataille.

— Nous arrivons, dit le soldat, regardant par la fenêtre.

Duncan suivit son regard : les collines semblaient se resserrer de nouveau, et l'air avait une odeur marine de plus en plus sensible. Le train traversa un tunnel en grondant, et quand il émergea, la banlieue de la ville était visible : des pavillons rougeâtres, un gazomètre, une route isolée bordée de clôtures en planches, des postes d'essence, des cafés. Le garçon se pencha encore et aperçut en avant une masse grise de maisons, un clocher d'église, le ciel délavé et clair des bords de mer, avec de petits nuages effilochés, couleur d'encre. Puis le train prit un tournant, et la mer elle-même apparut : une paroi d'acier au-dessous de la lueur pâlissante. Au delà de la ville, un promontoire s'avançait dans la mer, surmonté par la mince colonne d'un phare.

Le train ralentit, pénétra dans la gare, et Duncan ressentit une brusque contraction de terreur, c'était presque le sentiment d'un danger immédiat. Se courbant par la fenêtre, il chercha des yeux son oncle, qui devait l'attendre à la gare ; à la fin, il l'aperçut, debout près du guichet, vêtu d'un imperméable serré à la taille, tête nue, avec une cravache de cheval qu'il serrait fermement dans sa main droite. Il était taillé en colosse et semblait dominer de sa masse la gare pleine de monde ; Duncan eut le sentiment d'une fatalité inéluctable. Il ne se souvenait pas que son oncle fût si grand : sous les lumières de la gare, on croyait voir se dresser un géant, doué d'un pouvoir sombre et menaçant.

CHAPITRE II

Debout sur le quai, dans la pénombre et le vent pénétrant, Gérald March attendait. Sa cravache ne cessait de frapper ses cuisses à coups répétés et violents : il était d'une humeur

exécrable. Le vent était froid, le train avait du retard ; un colis qui devait arriver par chemin de fer une semaine auparavant n'avait pas été envoyé, ou s'était perdu au cours du trajet ; mais tout cela n'était rien, en comparaison du souci qui lui pesait si lourdement.

Il marchait à grands pas, de long en large, faisant régulièrement le même parcours de quelques mètres, comme un agent de police. Sa taille de 1 m. 90 et sa carrure presque anormale lui donnaient un air fort imposant, ou du moins il aimait à le croire, et en effet la plupart des gens qui le connaissaient mal, auraient été de cet avis. A quarante-cinq ans, il gardait l'allure de jeune taureau des anciens joueurs de rugby, ce dont il éprouvait une fierté non dissimulée, tout en manifestant une susceptibilité excessive à toute allusion à son âge. A part lui, il avait conscience d'avoir dépassé la première jeunesse, et il en souffrait. Son corps avait fini par protester contre ces allures d'adolescent prolongé, ses premiers cheveux gris le trahissaient publiquement, et quand il était seul devant la glace, les plis du ventre, les pectoraux détendus, dénoncaient son âge.

Comme il passait devant la consigne, il entendit l'employé qu'il venait de secouer, s'enquérir du paquet pour « le colonel ». Le titre lui fit plaisir : il avait quitté l'armée deux ans auparavant, avec le grade de major. Son père venait de mourir, et il avait hérité de ce qu'on appelle communément « des terres ». Tout comme son grade de colonel, les « terres », elles non plus, n'avaient pas beaucoup de réalité. Son héritage, à part un intérêt minime dans l'affaire de son grand-père, et quelques placements à peine plus sérieux, se composait d'une petite ferme aménagée en maison d'habitation, avec un terrain de huit hectares, que son père avait acheté en prenant sa retraite, et s'était amusé à cultiver, pour le laisser finalement à un fermier, qui bien entendu avait fort mal mené les affaires pendant bon nombre d'années. Mais les gens parlaient encore des « terres du colonel », pour la plus grande satisfaction de Gérald. Il avait été accepté par les quelques familles aristocratiques de l'endroit, mais n'était pas spécialement populaire, aussi était-il heureux de tout ce qui pouvait consolider sa position sociale. Il avait servi dans un bon régiment, sa famille avait envoyé les garçons à la même *public-school* depuis deux ou trois générations ; il n'en restait pas moins que son grand-père avait vendu du bois, ils n'étaient pas des aristocrates, et Gérald, dont tous les camarades officiers semblaient plus ou moins appartenir à l'aristocratie, était très sensible à cette différence.

Il s'était retiré de l'armée avec l'intention de s'installer

gentilhomme campagnard, et peut-être aussi d'administrer la propriété comme avait fait son père. En fait, actuellement, tout ce qu'il pouvait espérer était la condition de propriétaire-cultivateur. Il s'aperçut fort vite que le fermier de son père avait mené la ferme à deux doigts de la ruine. Il était clair que rien ne la sauverait, sinon une immense somme d'argent — ou peut-être un immense acharnement au travail. Comme Gérald n'avait pas l'argent, il se décida au travail acharné. Le fermier, ivrogne et fainéant, fut renvoyé sans difficulté, mais l'opération coûta cher, et au bout de deux années d'efforts incessants, rien ne pouvait faire prévoir à Gérald la réalisation de ses ambitions : vendre la ferme aussi vite que possible, et employer les revenus à jouir d'une aisance modeste, mais digne. Il en était à éprouver les premiers regrets d'avoir quitté l'armée, car la possibilité d'une guerre imminente ouvrait des perspectives d'avancement plus brillantes que les années précédentes.

Et maintenant, pour ajouter à ses ennuis, sa sœur était morte, et l'avait désigné comme tuteur de son fils. Non que cela le désavantageât, pécuniairement parlant : Arabella avait eu largement de quoi vivre et l'avenir de son fils était assuré. Une certaine somme avait été mise de côté pour payer ses études et ses autres dépenses, le reste, actuellement en fidéicommis, lui reviendrait à sa majorité. S'il mourait avant son oncle, chose peu vraisemblable, bien que la santé de l'enfant fût censée délicate, Gérald hériterait. De plus, Arabella avait eu la générosité de faire à son frère un legs de 1 000 livres.

Non, pécuniairement la situation n'avait pas empiré : ce qui lui pesait, c'était la responsabilité de créer un foyer pour l'enfant ; Gérald, à quarante-cinq ans, avait en abomination ce qu'il appelait, à part lui, être prisonnier. Célibataire, il avait, généralement avec succès, évité les complications, sentimentales ou autres. Une chose avait porté atteinte à sa liberté, c'était la ferme ; et maintenant il était encore une fois, et doublement, prisonnier. Il ne pouvait refuser d'être le tuteur du fils d'Arabella, et par cela même il était bien obligé de lui donner une espèce de foyer. Ce n'est pas qu'il eût été particulièrement lié avec sa sœur ; mais il avait très fort le sens de la famille. Il avait désapprouvé le mariage d'Arabella autant que faire se peut, mais encore bien davantage sa façon d'élever Duncan. Elle aurait dû le mettre en pension à l'âge normal, dans une école préparatoire convenable ; mais Arabella ne voulait pas entendre parler de cela. Elle avait consenti, après bien des discussions, à l'envoyer dans une *public-school* (bien qu'elle eût gardé un faible pour

un établissement du nom de Bedales) ; mais Gérald considérait que cette concession était venue trop tard et s'était lavé les mains de toute l'affaire. Il pouvait difficilement prévoir la mort prématurée d'Arabella (il est vrai qu'une telle éventualité était à craindre, avec ces histoires insensées de guérison par la foi) ; ni qu'à sa mort elle lui léguerait tout le poids d'une responsabilité qu'il s'était efforcé d'écarter soigneusement.

Mais enfin, c'en était fait : il était prisonnier, positivement prisonnier. D'une façon ou d'une autre, songeait Gérald, il nous faut essayer d'en faire un homme ; dans la mesure où il s'agissait de l'enfant lui-même, c'était son affaire à lui, Gérald. L'enfant avait eu son compte de stupidités maternelles, et au delà. Peut-être même pourrait-on le faire entrer à Sandhurst.

A la fin le train entra en gare, et, dans l'alignement des fenêtres, Gérald chercha le visage qu'il se rappelait mal. Oui, c'était lui : les cheveux carotte, la figure pâle, il n'avait pas l'air antipathique, mais fragile. Il a l'air d'une fille, pensa Gérald ; et quand il arriva en face du wagon, il vit que sans aucun doute l'enfant avait pleuré. Il avait le cœur plus tendre qu'il n'aimait à l'imaginer, et sentit un brusque élan de sympathie l'emporter vers l'enfant : après tout, il avait perdu sa mère. En même temps une bizarre inquiétude le saisit, c'était presque le pressentiment d'un malheur. Le train s'était arrêté à présent ; la figure de Duncan, dans l'éclairage incertain, avait quelque chose d'immatériel, de fantomal, et Gérald se sentait envahi par le sentiment que la situation était moins simple qu'il ne semblait... Grotesque, pensa-t-il, je suis en train de m'énerver. Cela doit être toutes ces histoires de guerre qu'on entend à présent : la « guerre des nerfs » ; comme on dit.

Quand Duncan descendit sur le quai, Gérald l'accueillit chaudement :

— Bonjour, petit. Bien content de te voir. J'ai ma vieille bagnole là dehors. Nous allons juste ramasser tes bagages, si tu veux ! Il prit l'enfant par le bras et se hâta vers le wagon des bagages ; Duncan, pendant ce temps, tendait le cou pour apercevoir par-dessus son épaule son ami, le soldat, à qui il avait oublié de dire adieu. Mais le soldat, pendant que Duncan saluait son oncle, avait passé le guichet et était déjà hors de vue.

★

Assis à côté de son oncle à l'avant de la vieille Morris cahotante et boueuse, Duncan répondait à peine aux questions et aux remarques bien intentionnées de Gérald. Le sentiment

de danger qui l'avait envahi à l'entrée du train en gare ne se dissipait pas, et à mesure que ses sens enregistraient les impressions nouvelles, il se sentait de plus en plus perdu. Tout contribuait à son dépaysement, jusqu'à l'odeur alcaline de la mer, mêlée à celle de caoutchouc humide et de cuir. La ville, station de bains de mer bourgeois, glissait dans la nuit et semblait hostile ; c'étaient de solides maisons en faux géorgien, derrière une haie de lauriers, avec des portes armées de pointes. Comme ils passaient par le quartier pauvre, un enfant traversa la rue en courant, et au coup de frein de Gérald, une femme les poursuivit de ses cris, et ils entendirent des soldats, au coin de la rue, rire et lancer des grossièretés.

Pendant ce temps, Gérald tentait de couvrir le silence par des propos très décousus. « J'espère que tu vas te plaire ici — ce n'est pas exactement le genre de choses auxquelles tu es habitué, évidemment ; mais si tu aimes la campagne, et les choses de la campagne, cela sera parfait. Je crains que tu ne sois obligé de te distraire tout seul ; en fait, j'ai un travail fou en ce moment, plus que je ne peux arriver à faire. Je ne peux pas entreprendre autre chose... Tu es déjà monté à cheval? Tu devrais t'y mettre. Nous pourrons arranger ça... Allons, nous voilà hors de cette horrible ville. Tu verras la maison dans un instant, dès que nous serons au haut de la colline.

La voiture escalada le flanc d'une colline dénudée qui se découpait sur le ciel en arêtes aiguës. Puis il y eut une descente brutale, qui révéla une campagne moins sauvage, de petites vallées et des hauteurs boisées.

— Regarde, on voit la maison, ces lumières, par là en bas.

Des lumières apparaissaient confusément dans la vallée, à côté d'un mamelon boisé. La silhouette de la maison apparut ; à côté d'elle, à quelques mètres, se dressait un groupe de formes extraordinaires qui ressemblaient, de l'avis de Duncan, à d'énormes femmes encapuchonnées, deux fois hautes comme la maison : figures de cauchemar, gigantesques et menaçantes.

— Qu'est-ce que c'est que ces... ces..., en somme il fallait bien que cela fût un bâtiment quelconque — ces espèces de cheminées? demanda Duncan.

— Ah, les fours à houblon. Je pense bien qu'il n'y en avait pas dans ton pays. Pour sécher le houblon. Moi, je n'en fais pas beaucoup, de houblon, je n'ai pas assez de terres. Les fours datent du temps où c'était une ferme beaucoup plus importante. Non, ce sont les fruits qui sont plus dans mes cordes. Je compte en faire sur une grande échelle.

A la fin l'auto s'arrêta devant la maison. On en distinguait

peu de chose, dans l'obscurité : une série de pignons apparaissaient vaguement dans le ciel, et faisaient penser à une énorme aile de chauve-souris. La porte était ouverte ; Duncan suivit son oncle et entra. Sims, l'ancienne ordonnance de Gérald, portait les bagages. Il avait l'air sympathique mais têtu, et sourit à Duncan d'une manière passablement réservée.

— C'est mon principal soutien, expliqua Gérald. Il tient la maison, cuisine, fait tous les bricolages possibles. Je n'ai pas grand besoin des femmes du voisinage pour moi. Nous sommes obligés de prendre en journée une fille du village, à présent elles ne veulent pas être logées.

La porte donnait dans un hall qui apparemment tenait lieu de salon et de salle à manger. Un feu de bûches de chêne brûlait dans une grille, mais sans gaieté ; la table était mise. Le père de Gérald avait acheté la maison après la mort de sa femme, et depuis lors c'était resté un logis exclusivement masculin. Aucune délicatesse féminine n'atténuait l'austérité de la pièce. Il y avait des sièges de cuir, des râteliers de pipes, des cendriers, des têtes de renards, un assortiment de cors ; les seules photographies étaient des groupes de football et quelques épreuves sportives. A demi consciemment Duncan se prit à chercher des fleurs, une enveloppe oubliée, un coussin, quelque chose enfin qui donnât un peu de douceur à la pièce, et à lui, une impression de foyer. Mais il ne trouva rien. Gérald partageait le goût de son père pour le confort tout uni, sans histoires : il ne lui serait pas venu à l'esprit de mettre des fleurs dans un vase, pas plus que d'employer du parfum, ou de faire manucurer ses ongles.

Duncan rassembla ses bagages et regarda son oncle d'un air d'interrogation. Il était à nouveau impressionné par son énorme carrure : il paraissait difficile que la pièce, pourtant vaste, pût contenir sans difficulté les allées et venues de son propriétaire.

Gérald fit une grimace aimable.

— Je pense que tu es affamé, dit-il. Je vais te montrer ta chambre, puis à table.

Sa voix et son attitude étaient purement amicales, cependant, Duncan, comme à la gare, éprouvait l'inquiétude d'un danger qui le guettait. Du coin de l'œil, tout en se penchant sur sa valise, il étudiait le visage de Gérald. C'était un visage large, bronzé, plein de santé, la peau avait la solidité du cuir ; il n'y avait là rien d'extraordinaire. Quand il souriait, ses lèvres s'ouvraient carrément, comme une trappe, sous la petite moustache hérissée, découvrant des dents saines et régulières. Ses cheveux noirs, un peu clairsemés sur le haut de la tête, commençaient à grisonner et étaient coupés si

courts par derrière et sur les côtés, que sa tête, grande et bien faite, semblait dénudée.

— Tu y es? Viens, alors, nous allons monter. Tu couches dans mon ancien cabinet de toilette. Nous avons pensé que cela serait moins solitaire, pour commencer.

En réalité, c'était la femme de charge d'Arabella qui avait « pensé que cela serait moins solitaire », et non Gérald. Elle l'avait pris à part après l'enterrement et entretenu de Duncan et de ses « nerfs ». « Il n'est pas habitué à dormir tout à fait seul, avait-elle expliqué. Ici, la maison est petite, et il était toujours à portée de la voix. A présent il est mieux qu'autrefois, mais puisqu'il va dans une maison inconnue, si vous pouviez le mettre quelque part pas loin de vous... » Gérald pensait qu'à treize ans un enfant nerveux, c'est un enfant gâté, pourtant il avait obéi et fait préparer un lit dans la petite pièce commandée par sa chambre.

— J'espère que tu seras bien... Ne t'amuse pas à déballer trop longuement ce soir... La salle de bains est juste de l'autre côté du couloir — l'avant-dernière porte. Descends dès que tu seras prêt, je vais dire à Sims de se dépêcher de servir.

La petite chambre était nue comme une cellule de moine : un lit, une chaise, une table de chevet. Duncan déballa une ou deux choses indispensables, et alla se débarbouiller. Ses mouvements étaient pleins de circonspection, il faisait de grands efforts pour se calmer. Il aurait été au milieu d'une foule de gens émettant chacun un avis contraire, que cela aurait été aussi simple : le moindre geste lui donnait à hésiter. Il prit une brosse à dents pour se coiffer, le savon lui glissa des mains et resta introuvable, la serviette tomba dans l'eau.

A la fin, fatigué, il alla à la fenêtre et regarda dehors. Il distinguait la ligne de la colline boisée sous le ciel. La lumière d'une maison brillait faiblement en face. Il lui sembla percevoir un son étrange, comme le bourdonnement qu'on entend au fond des coquillages. Sans doute était-ce un effet du vent, ou simplement de son extrême lassitude... Il quitta la fenêtre, et se disposa sans enthousiasme à rejoindre son oncle. En traversant la grande chambre à coucher, il reconnut les lourds objets de toilette, le cuir à repasser les rasoirs, les embauchoirs, les brosses d'argent. Il y avait une robe de chambre en poil de chameau, posée sur une chaise, et un pyjama à brandebourgs très démodé, préparé pour la nuit. Au mur on apercevait plusieurs groupes de militaires : dans l'un Gérald, en joueur de rugby, regardait fixement d'un air irrité. Duncan se souvint qu'il jouait au rugby à l'armée.

Seul, en pays ennemi, écœuré de fatigue et de mal du pays, complètement déprimé, il descendit lentement.

CHAPITRE III

Le lendemain, Duncan fut éveillé avant l'aube par les bruits de la ferme : meuglements de vaches, cliquetis de seaux, cris et rires des hommes qui s'en allaient travailler. La fenêtre était encore noire comme en pleine nuit ; Duncan se retourna et essaya de fermer son esprit à ces bruits matinaux qui annonçaient, comme les premières notes d'une ouverture, le commencement de sa nouvelle vie.

Néanmoins il ne devait pas être longtemps tranquille. Bientôt il vit sous la porte s'allumer la lumière de Gérald ; un instant après Gérald lui-même poussa la porte et fit irruption. Dans le pyjama à brandebourgs, une vitalité invincible, presque monstrueuse, se dégageait de son énorme corps. Duncan fut effaré, comme si une brusque sonnerie de clairon avait éclaté dans la chambre.

— Je vais aller faire ma toilette, annonça Gérald. Je prends un bain froid, mais évidemment tu dois en prendre un chaud, d'habitude. Je te le ferai couler, si tu veux. Viens dans dix minutes, ça sera prêt. Nous nous levons très tôt ici, hein? Je suis obligé de sortir pour surveiller les hommes.

Duncan se mit sur son séant, complètement éveillé, et il rencontra les yeux sombres, effrayants de son oncle. La veste de pyjama de Gérald n'était pas boutonnée, et au milieu de sa poitrine lisse, on distinguait un losange de poils noirs.

— Bon, tu prendras un bain chaud, hein? répéta-t-il s'arrêtant à la porte. Gérald était souvent de mauvaise humeur avant le petit déjeuner, il avait l'air sombre, la voix impérieuse, presque menaçante, bien que ses paroles fussent amicales.

Duncan baissa les yeux, brusquement embarrassé.

— Je prendrai un bain froid, dit-il.

— Brave garçon, c'est bien meilleur pour la santé, s'écria Gérald plus cordialement. Ne sois pas trop long. Il quitta la chambre aussi brusquement qu'il était entré, en claquant la porte. Duncan eut l'impression délicieuse qu'un sursis lui était accordé, il tira la couverture par-dessus sa tête et ramena ses genoux contre son menton, comme si en se cachant, et en se recroquevillant le plus possible, il pouvait écarter, fût-ce pour quelques minutes, la nouvelle vie, qui, comme une humidité glaciale, l'attendait au dehors du petit royaume de son lit.

A demi endormi, mais avec un effort délibéré pour échapper à l'imminence de ce qui l'attendait, il s'enfonça de plus en plus loin dans les contrées reculées de sa propre imagination, jusqu'à ce qu'enfin, au plus intime de sa fantaisie, il atteignît son sanctuaire secret et inviolable. Cette contrée lointaine, qu'il visitait de temps en temps, avait des paysages aux lignes changeantes, mais généralement c'était une île des mers du Sud, douée d'un ciel toujours serein, avec une grève, un lagon, une cabane de rondins grossièrement équarris — en fait, conforme en tous points aux descriptions de l'*île de Corail*, qui était, avec *Mr. Tod*, le livre favori de Duncan, mais avec cet avantage, que les habitants étaient choisis par lui — ou du moins il l'avait toujours pensé. A sa dernière visite la population se composait du garçon qui était toujours premier à sa petite école, et, immigrant de fraîche date, un des plus jeunes professeurs de la *public-school*. Ce matin-là, ils avaient changé : il reconnut le soldat qu'il avait rencontré dans le train, et à son immense surprise, son oncle Gérald, qui portait, chose fort étrange pour l'endroit, son costume de rugby, et avait le regard sombre de la photographie de la chambre à coucher. Duncan le salua gravement : une fois débarqué, son droit à demeurer là ne pouvait être l'objet d'aucune discussion. Sa présence était en elle-même un passeport ; il resterait là aussi longtemps qu'il voudrait, naturalisé citoyen d'un monde qui existait par delà l'espace et le temps.

En dépit de lui-même, Duncan s'assoupit. Il se réveilla subitement au bout de quelques instants, et sauta hors de son lit, honteux de sa lâcheté. La perspective du bain froid le faisait grelotter : en avait-il seulement pris une fois dans sa vie? Mais maintenant il se sentait plein d'un courage étrange, et absolument décidé à s'accorder le plus immédiatement possible avec cette vie de dépouillement et d'héroïsme qui allait être la sienne.

Traversant la chambre de son oncle, il s'arrêta pour jeter encore un regard à la photographie des joueurs de rugby. Gérald dont les énormes cuisses émergeaient d'un short étriqué, le regardait sous ses sourcils froncés d'un air sévère et impérieux : comme s'il le pressait d'accomplir un devoir inéluctable.

Duncan se hâta de gagner la salle de bains. Sûr d'être en retard, et que déjà son oncle commençait à déjeuner, il ouvrit brusquement la porte. Son saisissement fut grand, à voir Gérald, complètement nu, en train de se sécher devant la fenêtre ouverte.

Une pudeur qui lui était particulière fit baisser la tête à Duncan, et il fit mine de se retirer.

— Oh ! pardon — je croyais...

— Ça va bien, ça va bien, entre, cria Gérald. Je n'ai pas encore fait couler ton bain, mais ça va prendre deux minutes.

Il drapa une serviette autour de sa taille, et, se penchant sur la baignoire, il remit le bouchon et fit couler le robinet d'eau froide.

Duncan s'appuya contre la porte, encore embarrassé par la nudité de son oncle. Excessivement pudique pour lui-même il n'avait pas envie de pénétrer dans l'intimité des autres. Tout nu, Gérald semblait plus que jamais énorme, cela tenait du prodige ; Duncan, agité, examinait le corps blanc, lourdement musclé, et se sentait contraint à une sorte de respect involontaire pour la puissance qui résidait dans ces muscles massifs, mais agiles.

Gérald, qui commençait à se raser, regarda Duncan, d'un air de raillerie amicale.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu admires mon torse viril, ou autre chose ?

Duncan devint écarlate, et se pencha pour arrêter le robinet. Le bain était déjà presque à moitié rempli. Se retournant vers son oncle, il lui dit : « Vous êtes joliment fort. »

Gérald poussa un vague grognement.

— Je ne suis plus jeune comme avant, voilà l'ennui. Il tapota son ventre et se regarda d'un œil critique, mais non sans un certain orgueil. Je vais bientôt me mettre à engraisser.

Il se retourna et continua de se raser. Duncan traînait en pyjama ; il se sentait incapable d'affronter l'épreuve de l'eau glacée, et puis cela l'intimidait de se déshabiller devant son oncle.

— N'attends pas pour moi, dit Gérald par-dessus son épaule. Tu vas prendre froid, à rester sans bouger. Pour lui, il semblait imperméable au froid. Nu, debout devant la fenêtre, il avait l'air aussi à l'aise que dans un bain turc. Tout d'un coup il attaqua une chanson : sa voix était extraordinairement rude et ses notes rauques et dures, qui troublaient le silence du matin, produisirent en Duncan une impression particulièrement désagréable, comme si son oncle avait fait une réflexion indécente.

Incapable d'inventer quelque chose qui lui gagnât du temps, Duncan se mit en devoir d'enlever son pyjama. Comme il faisait glisser son pantalon, son oncle le regarda de nouveau.

— Tu es tout grelottant, observa-t-il. Ce n'est pas le moment d'attraper froid, pourtant... Tu t'endurciras, ici. Cela ne serait pas une mauvaise chose si tu te secouais un peu tous les matins. Comme ça tu vois ? Il posa son rasoir et

fit des flexions des bras. Un, deux, trois, quatre. Ça réchauffe en moins de deux.

A contre-cœur, debout, nu, en face du corps massif de son oncle avec ses muscles saillants, Duncan se força à accorder ses mouvements, le suivant avec une extrême maladresse. Il vit que son oncle s'était coupé en se rasant, et le sang brillant avait coulé en zigzags écarlates sur la peau blanche de sa poitrine.

— C'est ça. — Mais vas-y un peu plus carrément. Gérald s'arrêta, et se retourna brusquement pour éponger le sang sur sa figure. Mets ta culotte, si ça te dit. Quand Duncan eut remis son pantalon de pyjama, il se retourna de nouveau. Bon, allons-y de nouveau. C'est mieux. Un, deux, trois. C'est ça. Tu pourrais avoir un peu plus de muscles, mais tu n'es pas mal bâti. Je pourrais t'apprendre à monter un de ces jours... mais il ne faut pas faire le dos rond comme ça. Il fit un pas, et de ses deux mains ramena les épaules de Duncan en arrière. Tiens-toi droit. Oui, c'est mieux. Maintenant touche tes doigts de pieds sans plier les genoux. Bon, ça suffit pour aujourd'hui. Maintenant dépêche-toi de prendre ton bain.

Avec un immense effort, Duncan se décida, il enleva rapidement son pantalon, retint sa respiration et plongea de toute sa longueur dans le bain. Puis il se savonna avec soin, secoué de frissons qu'il dissimulait à grand-peine. Serrant les dents, il s'étendit de tout son long, et se força à rester immergé une bonne demi-minute.

— Ça suffit, s'écria Gérald à la fin. Il vaut mieux que tu sortes à présent, et que tu te frottes un bon coup.

Plein de reconnaissance pour sa libération, Duncan sortit et se mit à se sécher. Gérald, rasé maintenant, mettait ses vêtements de dessous : un caleçon et un maillot de corps Aertex.

— C'est très bien, petit. Il fit une grimace et se dirigea vers la porte. Si tu continues, tu seras en pleine forme.

Il claqua la porte et fit irruption dans sa chambre, où Duncan l'entendit chanter avec entrain.

Quand il se fut séché, Duncan remarqua que son oncle avait laissé son rasoir sur l'appui de la fenêtre. C'était une lame « coupe-gorge » d'un modèle désuet : pour ses objets de toilette et pour beaucoup de ses vêtements, Gérald s'en tenait, par goût, aux anciennes modes. Duncan, curieux de voir le rasoir, le prit : il glissa sur sa main et Duncan se coupa légèrement. Il fut saisi par la vue du sang brillant qui éclaboussa soudain la cuvette d'émail blanc. Une goutte était tombée sur la lame du rasoir, et il allait l'essuyer, quand tout à

coup il décida de la laisser, il n'aurait su dire pourquoi ; cette idée lui plaisait, voilà tout.

De retour dans sa chambre, il regarda la lumineuse matinée d'hiver. Les bois étaient immobiles et silencieux dans les premiers rayons du soleil. Duncan se prit à chercher vaguement la maison dont il avait aperçu la lumière, la veille au soir ; elle devait être exactement en face de sa fenêtre, sur le flanc le plus abrupt de la colline. Néanmoins aucune maison n'était visible. Pourtant le bois était clairsemé en cet endroit, et le moindre bâtiment n'eût pu passer inaperçu. Surpris, il quitta la fenêtre et commença de s'habiller.

CHAPITRE IV

Au petit déjeuner, Duncan interrogea son oncle sur la lumière qu'il avait vue dans le bois ; l'impossibilité où il était de trouver une explication plausible lui avait laissé dans l'esprit comme une vague anxiété. Gérald, quand il entendit la question, lui décocha un regard bizarre : pendant un instant, il parut presque embarrassé.

— Il n'y a pas de maison là, sur la colline. La plus proche est celle du garde forestier, mais elle se trouve à trois kilomètres d'ici... Personne n'aurait envie de se promener dans le bois en pleine nuit, ou alors ce serait un braconnier — mais les braconniers n'emportent pas de lumière. Non... tu dois l'avoir rêvé. Il rit, et son expression était si franche et si normale que Duncan se rendit compte qu'il avait dû se tromper en lui prêtant cet air embarrassé. Il se sentait constamment déconcerté par Gérald.

Après le petit déjeuner, Gérald lui proposa de faire le tour de la ferme. « Autant que je te montre un peu le pays. » Au fond de lui-même, il avait grande envie de faire visiter la ferme à quelqu'un qui ne serait pas trop critique.

Devant la maison, on voyait les vestiges d'un jardin : un carré de pelouse négligé, avec des plates-bandes pleines de mauvaises herbes, et des rosiers qu'il aurait fallu tailler.

— Je n'ai pas le temps de jardiner, expliqua Gérald. Tu pourras t'en occuper un peu, si tu aimes cela.

Ils s'arrêtèrent pour jeter un coup d'œil sur la maison : avec son revêtement de ciment gris, c'était un édifice de l'époque victorienne, convenable et sympathique, mais dépourvu de charme et de caractère.

— On ne le croirait pas, mais il y a des parties qui sont très anciennes, du XIVe siècle, puis on a bâti tout autour, à différentes époques. On dit que le nom de Priorsholt vient d'une abbaye, ou d'un prieuré, qui était juste à côté. Moi, je ne me suis pas occupé de tout cela, je n'ai pas le temps. Mon paternel avait de drôles de théories. Il s'intéressait à l'histoire et à ce genre de choses. Moi, je n'ai jamais eu de temps pour cela.

Gérald rit, mais Duncan eut l'impression qu'il changeait de sujet très rapidement. Pendant un instant, son expression fut celle que Duncan avait remarquée — ou cru remarquer — quand il avait parlé de la lumière mystérieuse.

La matinée était froide et lumineuse, avec un ciel pâle. Les rameaux et les feuilles avaient un liséré de givre, et une fine couche de glace couvrait les flaques et les ornières. Au delà du jardin, à gauche, s'étendaient des champs en pente rapide, le long du coteau, et à droite un chemin avec une grande haie, qu'interrompaient par endroits des ifs ou des buissons de houx, franchissait la colline où commençait la forêt.

— Voilà les étables des vaches, expliquait Gérald. Elles auraient bien besoin de réparations. Le vacher est très bien, mais tout le temps en train de me raconter les choses que faisait l'autre type. Tous conservateurs, les paysans, par ici. Nous allons faire le tour par les Quarante Acres, je veux jeter un coup d'œil sur ce blé dont parlait Jarvis. Et comme ça tu pourras voir l'emplacement du verger que je veux planter. Ah ! et puis c'est le moment de mettre en pré le champ de Wychwood — ça n'a jamais été fichu de donner rien de bon.

Duncan écoutait, de toute son attention, et marchait au côté de son oncle. Ils firent le tour complet de la propriété, Gérald parlait sans interruption, citant constamment des endroits, des gens et des choses dont il était impossible que Duncan eût jamais entendu parler. Au bout de deux heures, sa propre conversation l'avait rendu tout à fait jovial. Sa bonne humeur gagna Duncan, qui était flatté de s'entendre parler comme à un adulte, et comme à un égal ; de plus, comme depuis la mort de sa mère il s'était toujours attendu au pire de la part de son oncle, il ne pouvait qu'être touché par la moindre marque de gentillesse, qu'il interprétait en témoignage sincère d'amitié ou d'affection. Et maintenant que Gérald avait paru sur l'île, il était à ce titre tout disposé en sa faveur.

Tout en parcourant la propriété, et tout en écoutant le flux continu des propos de son oncle, Duncan se sentit de nouveau déterminé à s'adapter à ce monde étranger, mais

fascinant, dont Gérald, avec sa vigueur d'athlète, était le seigneur unique et despotique.

Il reconnut en lui-même les symptômes ordinaires de ses « dadas », mais dans le cas présent il s'agissait d'une affaire autrement importante. Tout se passait comme si ses anciennes « toquades » comme disait sa mère, avaient été les étapes d'une évolution qui à présent approchait de son dénouement logique. Les furets, les feux d'artifice, les soldats à queue de lapin du bosquet, avaient été comme des répétitions, des tentatives incomplètes ou avortées pour saisir ce qu'il cherchait réellement. Il comprit que cette nouvelle phase avait commencé à son arrivée à l'école, au mois de septembre ; mais c'était la présence de Gérald dans l'île qui avait déterminé le sens de son évolution.

A la lueur de cette certitude nouvelle les détails des travaux de la ferme, tels que les expliquait Gérald, acquéraient une signification magique : toutes les paroles de Gérald, en fait, composaient une incantation sans fin, qui l'attachait de plus en plus sûrement à cette nouvelle captivité, librement consentie, recherchée et désirée ; qui n'allait pas, néanmoins, sans un bizarre effroi, un pressentiment de quelque danger inconnu.

Gérald continuait à bavarder aimablement. En réalité, il avait souffert quelquefois ces derniers temps de manquer d'un bon auditeur. Les hommes de son milieu étaient rares dans la région, et, parmi eux, encore bien plus rares ceux qui l'auraient écouté sans l'interrompre. Gérald s'en allait rarement voir du monde, à la campagne ; une fois par mois environ, il passait un week-end à Londres, mais il avait perdu de vue beaucoup de ses amis. Depuis fort longtemps il n'avait eu personne à qui parler comme il le faisait à Duncan, qui possédait le double avantage de n'être ni fermier, ni domestique, et de ne pas interrompre pour autant.

Ils arrivèrent aux écuries, et examinèrent les deux chevaux de Gérald, Blackshirt, un cheval de chasse, qui prenait de l'âge, et dont on se servait rarement, et un poney que Gérald, en une heure de folie, avait acheté peu de temps auparavant.

— Tu aimerais apprendre à monter? demanda Gérald. Ce poney ferait exactement ton affaire.

De nouveau, comme au moment où son oncle lui avait parlé du bain froid, Duncan se sentit contraint d'accepter, avec l'impression étrange et palpitante de s'abandonner à sa destinée ; bien qu'il fût en réalité épouvanté par les chevaux, et n'eût jamais monté ni voulu monter de sa vie.

Gérald eut l'air satisfait.

— Bon, dit-il. Tu monteras comme Steve Donoghue avant

la fin des vacances. Voyons, j'ai une ou deux petites choses à faire ce matin, mais nous pourrions commencer cet après-midi. Cela t'irait?

Duncan se sentit couler à pic, il n'était pas préparé à affronter l'épreuve à si bref délai.

— Je... je n'ai pas de costume, murmura-t-il.

— Oh, ça n'a aucune importance, s'écria Gérald. Sims a une vieille culotte qui t'ira plus ou moins, c'est tout ce qu'il faut pour commencer. La prochaine fois que nous irons à Glamber, nous en achèterons une. Parfait ; nous commençons après le déjeuner.

Il fit une grimace, et donna une bourrade amicale à Duncan.

— Il faut que j'entre ici voir une ou deux choses à présent, ajouta-t-il. Je suppose que tu trouveras de quoi te distraire jusqu'au déjeuner?

Il se dirigea vers la maison, marchant avec une nuance de suffisance. Il se sentait d'une humeur charmante. Monter à cheval ferait un bien fou à son neveu, pensait-il ; et il était décidé à s'en occuper lui-même. L'enfant avait quelque chose de mou, d'ébauché, comme une sculpture encore inachevée. Oui, c'est cela, il avait besoin d'être formé — au physique et au moral.

— Je vais en faire un homme, se dit Gérald ; et cette décision le remplit de cet émoi profond que suscitent les actes créateurs. Gérald, d'ailleurs, voyait précisément un acte créateur dans le fait de « faire un homme » de Duncan. Peut-être était-ce une sorte de compensation à l'acte de procréation, que maintenant il n'accomplirait probablement jamais. Gérald, en effet, faisait partie de cette catégorie d'hommes qui éprouvent un désir intermittent de paternité, sans souhaiter pour autant les responsabilités du mariage.

★

Resté seul, Duncan se sentit brusquement couler à pic. Un instant plus tôt, tout son être avait été concentré, toutes ses facultés laborieusement mobilisées, pour s'appliquer à faire bonne figure aux yeux de son oncle. Maintenant, après le départ de Gérald, la force qui pendant les deux heures précédentes l'avait maintenu dans un état de vigilance inaccoutumée, se dissipa d'un seul coup. Un flot d'émotion l'envahit et il ne sut plus qu'une chose, c'est qu'il avait perdu sa mère et se trouvait en terre étrangère, sans protection, et qu'il avait peur.

Le ciel s'était couvert, de légers nuages lumineux voilaient le soleil. Duncan fit quelques pas dans le jardin abandonné,

puis il s'appuya sur la porte d'entrée. Il aurait aimé se promener, mais le pays semblait hostile et antipathique. La forêt dominait de sa masse brune et silencieuse la maison qui semblait exposée à une mystérieuse menace. Il se dégageait une impression d'antiquité et de sauvagerie, on pouvait imaginer plus tard, l'avance insensible de la forêt, les champs envahis, les maisons encerclées, anéanties, et le pays entier revenu enfin à la forêt vierge primitive. Les objets les plus innocents, une bêche plantée dans une plate-bande, une urne de pierre renversée, moussue, les graines sèches d'un delphinium, tout, pour Duncan, prenait un sens fatal : leur silence réticent était un avertissement.

Sur la haie, le long du chemin, il y avait encore quelques baies de fusain — l'automne avait été doux — sèches et plissées, les graines orange tenaient pour quelque temps encore à leurs enveloppes couleur de puce. Des larmes brûlèrent les yeux de Duncan, lorsqu'il se souvint que sa mère les avait aimées. Au pied de la haie, tout près, quelques bardanes d'hiver aux têtes roses et laineuses apparaissaient dans le tapis de feuilles mortes. Il se baissa pour en cueillir une et aspira l'odeur d'héliotrope qu'il connaissait bien, et une nouvelle montée de larmes contracta son visage.

Il s'appuya contre la porte, les yeux fixés sur la forêt. Mais bientôt il fut distrait par un bruit sur la route, c'étaient des pas lourds et réguliers, et bientôt une colonne de soldats apparut au tournant. C'était un des bataillons à l'entraînement dans la caserne du voisinage. Alourdis par leur énorme paquetage, suant en dépit du froid, avec leurs figures maussades couleur de bifteck cru sous le casque d'acier, ils s'engagèrent pesamment dans le petit chemin. Ils paraissaient à Duncan faire partie du paysage, comme la faune indigène d'un pays hostile et inexploré. Plus ou moins consciemment, il chercha son ami du train parmi les figures moroses qui se ressemblaient toutes ; il était bien improbable néanmoins qu'il appartînt précisément à ce détachement-là. D'où il se trouvait, il pouvait respirer cette odeur qu'il avait appris à connaître par son compagnon de voyage : une senteur animale, qui évoquait un mode de vie primitif et lointain, des rites cruels, Mithra. Duncan se sentit écœuré par cette odeur, comme il l'était par celle de l'oignon, qu'il haïssait. Pourtant, peut-être à cause de son ami de la veille, ces soldats représentaient pour lui une sorte de défi porté à ses nouvelles résolutions. Il suivit des yeux la colonne jusqu'à ce qu'elle disparût et sentit son dégoût se transformer, au plus profond de son être, en une sensation bizarre et inconcevable de plaisir.

Après cela il rassembla son courage et franchit la porte.

Une fois dehors, il traversa la route sans plus hésiter, et commença de gravir le chemin de la forêt. Un vent léger s'était levé, qui faisait bruire les feuilles des houx noirs, lueurs sombres et étincelantes dans le paysage aux teintes neutres. A part cela, tout était extraordinairement silencieux. Bientôt le chemin s'enfonça dans la forêt, entre des fourrés de fougères brunes et desséchées. Dans les broussailles, un faisan poussa un cri discordant, tout à côté de Duncan, troublant le lourd silence de la forêt, qui après cette alarme se referma plus intense encore qu'avant.

Duncan continua pendant un moment, puis brusquement il lui vint une idée et il bifurqua vers la droite, à travers les taillis de noisetiers. C'était à peu près là, pensait-il, qu'il avait vu la lueur mystérieuse, la veille au soir. Il chercha, durant quelques minutes, dans l'espoir de trouver un tas de cendre, des bouts de bois carbonisés, ou peut-être, en dépit des paroles de son oncle, une petite hutte, une cabane. Il n'y avait néanmoins aucune trace de présence humaine, si ce n'est une cartouche vide, que Duncan prit distraitement et fourra dans sa poche. Un crâne de lapin blanchi attira aussi son attention, et il le ramassa.

Il retourna au chemin qui s'enfonçait dans les bois. C'étaient toujours les mêmes fourrés de noisetiers avec, de temps en temps, des chênes et des châtaigniers. Il ne savait pas combien de temps il avait marché, quand brusquement le chemin tourna et parvint à la lisière de la forêt. Duncan escalada une barrière à claire-voie qui fermait le chemin et se trouva dans un champ en pente, entouré par les bois de trois côtés, et plongeant sur un vallon sinueux, au delà duquel d'autres bois s'étendaient jusqu'à l'horizon.

Comme il restait debout au coin du champ, se demandant quel chemin prendre, il vit une figure humaine émerger de la forêt, tout près. C'était un vieillard, très âgé, avec une barbe de patriarche, et des membres tordus par les rhumatismes : sans doute bûcheron, ou journalier d'une ferme voisine. Il s'approcha de Duncan et toucha son chapeau.

— Bonjour, monsieur, belle matinée.

Il s'arrêta, peu pressé de s'en aller, semblait-il ; il ne regardait pas Duncan, mais le champ dans la direction du vallon.

— Vilain endroit, marmotta-t-il, plus pour lui-même que pour le jeune garçon.

— Pourquoi cela? s'enquit Duncan.

Le vieillard se retourna, un peu surpris d'avoir été entendu.

— Oui, c'est un vilain endroit. Ce champ... rien n'y vient bien. On l'a labouré pendant la guerre, mais la terre, elle ne vaut rien de rien. Je le savais bien qu'ils se donnaient du mal

pour rien. Mon grand-père disait que c'était un vilain endroit : pour rien au monde il n'y aurait mis les pieds. Le vieillard se tut, et hocha la tête.

Duncan regardait le champ ; tout à coup il aperçut, à une quarantaine de mètres, une curieuse construction : deux pierres grossièrement taillées, debout, avec une autre pierre plate, posée horizontalement par-dessus. Le tout pouvait avoir trois mètres de haut. Duncan se rappela des photographies de Stonehenge et pensa qu'il s'agissait d'une tombe préhistorique.

Le vieillard suivit son regard et, comme pour lui-même, il émit un marmonnement indistinct où il était question de « ces pierres ». Il resta là, silencieux, pendant quelques instants. Puis, comme si ces pensées avaient parcouru un cercle complet, il répéta sa remarque originale : « Vilain endroit. » Puis, avec un « bonjour » poli, il se traîna vers le chemin.

Curieux d'examiner les pierres, Duncan traversa le champ. Le terrain était en friche, creusé de terriers de lapins et recouvert d'une herbe épaisse et touffue. Des groupes de jacobées, laides et desséchées, avaient encore des fleurs tardives et formaient des taches jaune pâle. Un buisson d'épine rabougri poussait à côté des pierres, mais le vent du sud-ouest l'avait empêché de dépasser le niveau du sol.

A quelques mètres des pierres, Duncan trébucha sur un terrier et faillit tomber de tout son long. A ses pieds gisaient les restes d'un mouton mort, qui tombait en putréfaction. Une fente béante dans la chair découvrait une masse grouillante de larves grasses et blanchâtres.

Duncan s'écarta précipitamment, saisi d'une nausée insurmontable. Il revint sur ses pas, trébuchant, vers le chemin de la maison. Les paroles du vieil homme lui semblaient chargées d'une signification nouvelle, sinistre. Comme il atteignait la barrière, il prit soudain conscience d'un bruit confus : encore préoccupé par l'affreuse chose dans le champ, son cerveau travaillait lentement, et il eut juste le temps de sauter de côté quand Gérald, qui arrivait au galop, monté sur Blackshirt, franchit la barrière et se trouva dans le champ.

A la vue de son neveu, Gérald parut privé de parole. Son visage devint blême, ses yeux lancèrent des étincelles sombres, l'ahurissement et la fureur se lisaient sur son visage.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ici, nom de nom, cria-t-il.

Duncan se sentait glisser dans un abîme d'épouvante. C'était vrai qu'il avait failli être piétiné, mais la voix, l'expression de Gérald, sa pâleur, son explosion de colère, semblaient dénuées de sens, absolument terrifiantes. Sa violence paraissait sans proportion avec aucune cause perceptible ; et venant

après la rencontre du mouton mort, elle parut à Duncan avoir une relation mystérieuse avec le reste, en sorte que la vision de la charogne, avec l'obscène pullulation des vers, lui revint, devant les yeux, dans toute son horreur, mais cette fois flottant dans une sorte de vapeur embrasée, due à la colère inexplicable de son oncle.

— Mais... c'est que... bégaya Duncan. Je suis bien fâché d'avoir été dans le chemin... je ne...

— Oh, ça va bien, il n'y a pas d'offense, dit Gérald en souriant, retrouvant son calme. Seulement tu m'as fait peur, en apparaissant comme cela. Il se tut. Puis il fit une remarque bizarre. « Je suppose que tu devais venir ici tôt ou tard. » Ces mots furent prononcés si bas que Duncan, pensant avoir mal entendu, demanda : « Qu'est-ce que vous dites? »

— Rien... quoi? Gérald eut soudain l'air étonné, comme s'il s'arrachait à ses réflexions.

— Je croyais que vous disiez quelque chose. Je n'avais pas bien entendu.

— Non, je ne sais pas. Maintenant oublie ce que j'ai bien pu dire. Il fit une grimace, purement amicale. Tu regardais ces vieilles pierres druidiques, hein? Il y a à côté un de ces machins-trucs — des tumulus. Des tombes de Vikings, de Saxons, ou dans ce genre-là. Oui, les voilà... Il montrait de sa cravache une ouverture dans la forêt, où l'on voyait s'élever au-dessus du sol plat couvert de feuilles mortes, trois monticules revêtus de lierre.

Duncan regarda les tumulus sans grand intérêt ; il n'avait qu'un désir, s'éloigner de cet endroit. Le soleil avait à présent entièrement disparu derrière d'épais nuages ; la campagne silencieuse semblait morte, perdue dans un rêve sinistre. Duncan observait son oncle, dans la crainte vague d'une nouvelle explosion, et sentait ses muscles se raidir contre l'assaut de la terreur, comme quand la foudre menace et va tomber. C'était un vilain endroit.

Gérald regardait vaguement les pierres. Soudain son regard se précisa : du haut de la selle, il avait aperçu quelque chose qui, à distance, demeurait invisible pour Duncan.

— Il y a quelque chose de bizarre... je ne vois pas bien... marmonna-t-il, d'une voix préoccupée.

Suivant son regard, Duncan dit avec nervosité : « C'est un mouton mort. »

— Un quoi? dit Gérald rudement. De nouveau, Duncan ne comprit pas pourquoi son oncle le pressait si fort, c'était troublant.

— Un mouton mort, répéta Duncan.

Gérald le regarda avec une intensité apparemment vide

de sens : comme s'il n'avait pas bien entendu ses paroles, ou comme si, à l'insu de Duncan, elles étaient chargées d'un double sens sinistre. Brusquement, Gérald se retourna, l'air bizarre, embarrassé.

— Oh, bien, tant pis, dit-il en riant, jovial de nouveau. Il serait temps de rentrer déjeuner. Voudrais-tu ouvrir la barrière? Je ne vais pas la sauter cette fois-ci.

Quand le cheval eut passé, Duncan s'arrêta un instant pour uriner au bord du chemin. Il était gêné par la présence de son oncle, et laissa passer quelques minutes avant de le rejoindre. Sur son cheval, Gérald semblait plus que jamais monumental : il montait superbement, et tel un centaure, il paraissait ne faire qu'un avec sa monture. Avec son air alerte, ses muscles souples, il donnait l'impression bizarre d'être trop grand pour ses vêtements, comme si son énorme corps était gêné par son étui de cuir et de laine.

Partagé entre la crainte et l'admiration, Duncan trottait à côté de lui. Au bout d'un moment, Gérald arrêta brusquement son cheval.

— Regarde ! Il montrait les branches d'un arbre, au-dessus de leur tête. Duncan aperçut des rameaux verts qui formaient une masse arrondie — peut-être un nid de corneilles? Il regarda encore.

— Tiens, c'est du gui, dit-il. Je ne l'avais pas remarqué.

— Nous devrions en prendre pour Noël, proposa Gérald. Tu vas tenir Blackshirt, il est très doux, il ne te mordra pas. Avec l'agilité d'un écuyer de cirque, il se mit debout sur la selle, fit un rétablissement et s'assit à califourchon sur la branche. Pour un homme de quarante-cinq ans, ce n'était pas mal. Duncan le regardait avec admiration, tandis qu'il coupait le gui avec son canif, le lançait sur le chemin, puis redescendait tranquillement sur sa selle.

Duncan lui tendit le gui ; il le prit, le regarda avec satisfaction, puis le rendit à Duncan, le lui présentant d'un air solennel et pressant à la fois.

— Merci beaucoup, murmura l'enfant, poliment.

Il y avait quelque chose qui ressemblait étrangement à une cérémonie dans l'incident tout entier : comme s'il avait eu une signification rituelle. Duncan se sentait dérouté : Gérald, lorsqu'il lui avait tendu le gui, avait presque eu l'air de s'excuser, l'air de quelqu'un qui offre une réparation sans proportion avec l'offense qu'il a commise. L'instant passa ; Gérald rit, comme on rit pour se tirer d'une situation désagréable ou gênante.

— Je ne sais pas qui tu pourras trouver à embrasser là-

dessous, dit-il. Nous n'avons pas grand-chose en fait de jolies filles, ici.

Duncan rit poliment ; mais une idée troublante était en train de se former au fond de lui-même. Il lui semblait connaître deux oncles Gérald : celui de tous les jours, l'oncle normal, agréable, et l'autre, l'être secret, menaçant, qui était sujet à d'étranges crises d'embarras ou à des accès de colère.

Le Gérald « normal » régnait pour le moment. Il bavarda et plaisanta tout le long du chemin, de sa manière facile et cordiale. Comme auparavant, Duncan trouva cette attitude flatteuse, et il n'eut aucune peine à oublier, tant que dura cette bonne humeur, l'autre aspect de son oncle, qui paraissait se dissimuler derrière la façade bourrue et bienveillante.

CHAPITRE V

La première leçon d'équitation de Duncan fut sans doute la chose la plus terrible qu'il eût jamais connue. Tout lui était sujet d'angoisse : il avait vaguement conscience qu'au delà du simple effort physique, il y avait une épreuve d'un autre ordre, et décisive. Il n'était pas simplement question de tenir en selle ou même, en fin de compte, de savoir monter ; son existence entière, il le sentait, était mise en jeu, c'était le point culminant de cette initiation qui, lentement et sûrement, subordonnait sa personnalité à celle de son oncle, et à tout ce qu'il représentait. La leçon d'équitation était une sorte d'examen ; s'il réussissait, il avancerait d'une étape, et d'une étape importante, et serait en bonne voie pour se confondre avec l'univers de son oncle. Il lui sembla que ce n'était pas l'effet du hasard s'il devait parcourir cette étape-là ; il n'y aurait plus de volte-face possible, il s'en rendait compte. S'il « passait », il appartiendrait irrévocablement à la vie mystérieuse, sans tendresse, la vie de Priorsholt, avec les chevaux, les têtes de renards, les lourdes brosses de Gérald, les pyjamas à brandebourgs, les bains froids et la gymnastique matinale. Ses répugnances cédaient à la fascination, il sentait qu'il n'avait plus le choix : il avait entrepris le voyage, et une fois passée la frontière, il n'était plus question de changer d'avis. La pensée que déjà, sans doute, il était trop tard pour revenir en arrière, avait quelque chose de passionnant : il se rappelait certaines histoires qu'il avait

lues, d'hommes qui s'étaient vendus au diable, et se demandait, sans que cela fût clairement formulé, si sa propre expérience était d'une nature analogue.

★

Quand il s'agissait d'équitation, Gérald ne connaissait pas de demi-mesure. C'était une des choses fort rares auxquelles il accordait une importance vitale. Sa méthode était celle de l'armée. Age, aptitude, expérience, ne comptaient pour rien. Là, sur la colline, d'où il voyait la caserne qui marquait le commencement de la ville, il n'était plus le gentilhomme-fermier en train d'apprendre à monter à son neveu, mais l'instructeur militaire qui faisait marcher rondement un bleu.

— Mais, sacrebleu, écoute ce que je te dis, et donne-toi du mal. Serre les cuisses. Rentre les coudes. La pointe des pieds redressée. Non et non, ne tiens pas les rênes comme cela. Écoute ce que je te dis. A présent tes jambes sont molles de nouveau. Rentre tes coudes, nom de nom ! Mais sacrebleu fais donc attention à ce que je te dis ! A présent essaie de trotter. Non, tu n'y arriveras jamais comme ça. Ne lui laisse pas trop de jeu, il n'est pas fatigué, à moins que tu n'aies envie de faire un petit galop... Sacré nom, tes cuisses ! Serre les cuisses ! Écoute, regarde-moi faire une seconde.

Duncan, à peu près épuisé par l'effort musculaire et par la tension d'esprit, regarda son oncle faire un trot impeccable, le torse droit, les coudes pressés contre les hanches, les cuisses rivées aux flancs du cheval comme avec des crochets. Duncan, dont les sens étaient aiguisés par la fatigue et l'appréhension, le vit avec une netteté exceptionnelle, comme s'il l'avait vu pour la première fois, ou à travers un verre grossissant, plus grand que nature, avec tous les petits détails. Il remarqua en particulier, à la lisière des cheveux grisonnants, la peau de son cou former un bourrelet puis s'affaisser suivant le trot du cheval, comme une lanière de cuir. De côté, derrière l'oreille, on apercevait de petits points blanchâtres, trace d'un ancien acné.

— Vas-y à présent — ne reste pas planté là, à moitié endormi. Un peu de mordant, voyons. N'oublie pas tes coudes, cette fois. Bon, c'est mieux. Comme cela tu le fais trotter. Tu ne vois pas la différence ! Non, ça y est, ce n'est plus ça. Mais fais donc attention, sacrebleu !

Pendant deux heures l'épreuve se poursuivit. Duncan continuait à trotter, dans un sens puis dans l'autre, la figure brûlée par l'aigre vent d'est, le corps tendu et secoué jusqu'à n'en plus pouvoir, les yeux pleins de larmes, autant par

détresse et humiliation qu'à cause du vent. Mais à la fin des deux heures, il était parvenu à trotter ; il avait même un peu galopé, et éprouvé, durant quelques instants, la joie d'être à l'aise sur le dos d'un cheval, de se sentir, pour la première fois, faire corps avec lui, et de connaître ce qu'est le vivant compagnonnage de l'homme et de la bête.

En retournant à la maison, Gérald quitta ses manières d'instructeur aussi brusquement qu'il les avait prises, et retrouva sa jovialité habituelle. Duncan l'écoutait comme dans un rêve, sans comprendre un mot, mais avec la conscience d'une voix amicale qui apaisait sa sensibilité blessée, comme une incantation. Il se sentait, corps et âme, triomphant. La pluie se mit à tomber pendant qu'ils étaient en chemin, mais rien n'aurait pu avoir raison de cette merveilleuse chaleur intérieure. Il se sentit, à ce moment-là, plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie.

Quand ils entrèrent dans le hall, ils virent Sims perché sur une échelle, en train de suspendre à un crochet du plafond le gui que Gérald avait cueilli le matin.

A cette vue, Gérald poussa un gloussement.

— Dommage qu'il n'y ait pas de jolies filles dans la maison, dit-il. Duncan rit avec lui : ces paroles lui donnaient l'impression délicieuse d'être adulte, de pouvoir prendre sa part d'une plaisanterie de « grandes personnes ».

Le regard de Gérald tomba sur le visage de l'enfant et son air animé, ardent, éveillèrent en lui un regret subit : pour la seconde fois de la journée, il se trouva en train de penser, plus ou moins consciemment, à l'idée de paternité. D'un mouvement vif, il attira Duncan contre lui et, se penchant, effleura sa joue de ses lèvres.

Obscurément choqué par ce contact soudain, imprévu, Duncan se dégagea. Gérald, lui aussi embarrassé, s'enfonça dans l'un des fauteuils de cuir avec le *Times*. Une fois encore, Duncan eut le sentiment de passer pour toujours la frontière d'un pays dont on ne pouvait revenir.

A ce moment Sims arriva, avec le plateau du thé. Ils goûtèrent près du feu ; Duncan était encore tout chaud de son exploit, et plein de bien-être physique. Les têtes de renards, les joueurs de football lançaient des regards approbateurs sur sa figure rougie. Son oncle, pensait-il, en observant l'immense corps de Gérald étalé dans le fauteuil, était de la race des héros ; et il sentait, une fois de plus, s'élever en lui un amour passionné, un culte pour la force et le courage, comme sa nouvelle vie le lui imposait.

Peu après le thé, Duncan monta dans sa chambre. Comme il ouvrait la porte, son regard rencontra la photographie de

sa mère, posée sur l'appui de la fenêtre. Il se jeta sur son lit, et éclata en sanglots passionnés, comme si son cœur allait se briser ; il pleurait les jours tendres et innocents, le monde clos et parfait de son enfance, ce paradis perdu, à jamais perdu.

CHAPITRE VI

Le lendemain matin, la cérémonie du bain se répéta ; et Duncan se dit que les mouvements inaccoutumés commençaient à se faire plus facilement.

— Bientôt, tu vas avoir des muscles, prédit Gérald.

Le bain froid non plus n'avait pas l'air d'une épreuve ce matin-là ; et avec le temps, Duncan le sentit, il s'habituerait même à la présence bruyante et nue de son oncle dans la salle de bains ; déjà ce jour-là, qui était son second matin, cela semblait moins gênant.

— Allons bon, s'écria Gérald, quand il prit son rasoir. On dirait une tache de sang. C'est drôle, j'aurais juré que je l'avais nettoyé hier. Est-ce que Sims s'en serait servi? Il lança un regard irrité du côté de Duncan, qui faisait semblant de sécher une figure rougissante.

De retour dans sa chambre, Duncan s'habilla très vite ; il n'avait pas froid et se sentait délicieusement bien. Au dehors, le jour était gris, des nuages déchiquetés fuyaient sous le vent, et la forêt brune et hostile était couchée sans vie sous le ciel. Duncan se mit à siffler en s'habillant, avec une soudaine bouffée de joie. Il tira de la poche de son pantalon la cartouche et le crâne de lapin qu'il avait ramassés la veille, et les posa soigneusement sur l'appui de la fenêtre, où il avait déjà disposé ses trésors les plus précieux : la photographie de sa mère ; un spécimen d'orchis rare, séché et encadré ; une cartouche de fusée calcinée, souvenir d'une *Nuit de Guy Fawkes* très ancienne, l'*Histoire de Mr. Tod*, *l'Ile de Corail* et un livre avec des reproductions en couleurs vives : *Régiments de l'armée britannique*.

Descendant pour le petit déjeuner, il trouva son oncle à table.

— J'ai bien peur de devoir te laisser seul aujourd'hui, annonça-t-il. Il faut que j'aille voir un type à Bladenwold. C'est une énorme course. Pourras-tu te distraire tout seul? Tu peux faire un tour avec Jarvis, si ça te dit... il va s'occuper des lapins... Gérald agita son pouce dans la direction de la bibliothèque. Je ne sais pas si tu aimes lire... Probablement

il n'y a pas grand'chose pour toi là dedans, des histoires de sport, surtout. Mais sers-toi, si tu n'as rien d'autre à faire.

★

Duncan suivit les suggestions de Gérald à la lettre, avec le sérieux et la conscience d'une nouvelle recrue accomplissant une tâche ennuyeuse mais honorable. Le matin il se promena avec Jarvis, et l'après-midi il lut Jorrocks. La journée passa agréablement. Vers le soir il se mit à pleuvoir. A 6 heures il dîna seul, puisque Gérald devait rentrer très tard. Après le souper il lut encore Jerrocks jusqu'à 9 heures. Puis il alla se coucher, avec la satisfaction du devoir accompli.

Au dehors, une tempête se préparait. Le lit de Duncan était devant la fenêtre, et quand il eut éteint, il regarda la nouvelle lune traverser les nuages effilochés, chargés de pluie. Ensuite, roulé en boule dans son lit, il resta éveillé un bon moment, écoutant voluptueusement le vent qui s'élevait.

Par moments, il discernait quelque chose comme une musique sauvage et étrange ; c'était pure imagination, sans doute, à moins que Sims ne fît marcher la radio en bas. A présent il se trouvait sur la rive de l'île, où il accueillait son oncle, sans surprise, comme un hôte attendu ; même le fait que Gérald portait en tout et pour tout des sous-vêtements Aertex semblait normal et explicable. Ils traversaient le lagon dans un petit bateau à voile, et rencontrait un requin ; Gérald en essayant de le harponner, faisait chavirer le bateau, et, avec Duncan sur le dos, il atteignait la rive avec cinq secondes d'avance... Il pouvait être minuit quand Duncan fut réveillé par le retour de Gérald. Son oncle se déplaçait maladroitement dans la chambre ; il laissa tomber quelque chose et lâcha un gros mot. A la fin il ouvrit doucement la porte et passa la tête.

— Tu dors? Ah, tu es réveillé. J'espère que ce n'est pas moi qui t'ai réveillé... Il regardait dans la demi-obscurité, comme s'il essayait de voir Duncan plus distinctement. Sa voix était sourde et gutturale. « Eh bien, bonne nuit, petit vieux, dors bien, » murmura-t-il, en fermant la porte. Cinq minutes après Duncan l'entendit ronfler. Un instant encore, il écouta le vent siffler autour de la maison. Puis il se retourna, et quelques minutes après il était paisiblement endormi.

★

Le lendemain était le 24 décembre, et le dîner ce soir-là avait déjà un air de fête. Duncan qui était encore assez petit

pour se sentir impressionné par la veillée, fut confirmé dans sa condition d'adulte par un verre de bordeaux et un demi-verre de porto. Gérald lui avait donné une autre leçon, et le vin parfaisait son bien-être chaleureux. Il était d'humeur à jouir à fond de l'occasion.

Gérald parla de chevaux ; des chevaux, on passa à la guerre, De la guerre on en vint à l'Inde, au polo, à la façon de saigner les porcs. Duncan était fasciné : d'abord par les récits eux-mêmes, si parfaitement appropriés au personnage héroïque qu'il voyait en son oncle ; ensuite par le fait de se voir choisi, lui, pour les écouter. Pour Duncan, Gérald était déjà un héros, c'était pur hasard s'il n'avait pas eu la Victoria Cross. Les histoires de son passé d'athlète complétaient le tableau ; et Duncan, aux récits de son oncle, se sentait magnétisé comme le premier matin, lors de leur promenade aux alentours de la ferme. Seulement les anecdotes sur la guerre, le polo, les matchs de rugby, avaient un pouvoir magique plus puissant, et, telles qu'elles sortaient des lèvres de Gérald, telles elles étaient mises en réserve dans un recoin du cerveau de Duncan, d'où, plus tard, elles seraient extraites pour devenir épisodes de l'épopée de l'île, où Gérald à présent jouait invariablement le premier rôle.

En fait, Gérald n'avait pas conscience le moins du monde de conférer à Duncan une dignité en faisant ces récits décousus. A dire vrai (et il s'en était plus ou moins rendu compte le lendemain de l'arrivée de Duncan), il souffrait du manque de compagnie, ou plutôt d'auditoire, et Duncan comblait ce vide parfaitement. Il n'aurait jamais pu trouver un adulte qui l'écoutât avec ce mélange de respect et d'intelligent intérêt. Un homme fait aurait changé de conversation, ou bien lui aurait gâté ses anecdotes par des objections, ou par ses propres récits. Une femme aurait fait semblant d'écouter, pendant cinq minutes, puis aurait dit une phrase sans aucun rapport avec la question. Duncan, lui, était l'auditeur parfait, il buvait chaque parole, et en redemandait.

Ce fut le début d'une série de soirées semblables. Le soir de Noël, après la dinde et le plum-pudding, Gérald se détendit plus encore, et les jours suivants c'était devenu une habitude, quand on en était au porto, de produire une nouvelle tranche de son autobiographie. Duncan n'avait jamais l'air fatigué d'entendre parler de ses triomphes sportifs, ni des exploits de son bataillon sur la Somme. Si son oncle avait l'air à sec, il lui demandait de répéter un récit des jours précédents, et Gérald n'était que trop disposé à lui faire ce plaisir. Parfois les récits s'enrichissaient de nouveaux détails, ou même Gérald leur donnait une tournure tout à fait différente ;

inconsciemment, il brodait quelque peu, mais, sauf quand il était en flagrante contradiction avec lui-même, ce qui était rare, Duncan gardait une attitude flatteuse d'absolue crédulité.

Quelquefois, si Duncan était encore éveillé lorsque son oncle se mettait au lit, l'épopée continuait dans sa chambre, ce que Duncan aimait particulièrement. Quand il était couché, un peu assoupi sous les couvertures, avec Gérald étalé au pied du lit, les récits se fondaient presque instantanément avec ceux de l'île, en sorte que l'île elle-même semblait réelle, la chambre était la hutte de rondins, avec les sauvages et les bêtes féroces rôdant dans l'obscurité, de l'autre côté de la fenêtre.

A mesure que passaient les jours, Duncan s'accoutumait de mieux en mieux à sa nouvelle vie. Les leçons d'équitation continuaient, ardues certes, mais pas aussi terribles que la première épreuve. Au début Gérald lui donnait une leçon tous les jours ; ensuite, Sims ou le groom l'accompagnèrent. Comme ils étaient moins sévères que son oncle, la leçon était plus un plaisir qu'une épreuve, et Duncan fit de constants progrès. A ses moments perdus, il travaillait le jardin abandonné, et parfois trouvait quelque chose à faire à la ferme. Peu après sa première leçon, ils allèrent acheter une culotte de whipcord, du même modèle que celle de Gérald, et Duncan passa un temps considérable à s'admirer, ainsi vêtu, devant l'armoire à glace de la chambre de son oncle. Il se mit à regarder d'un œil critique son apparence extérieure, et, quand il alla chez le coiffeur, il demanda à avoir les cheveux coupés à la militaire, et aplatit soigneusement ce qui restait de sa chevelure désordonnée avec de la brillantine. Quand il se déshabillait, le soir, il restait debout devant la glace, nu, faisait jouer ses muscles, et s'imaginait percevoir chaque jour une augmentation de leur volume. Une autre chose l'ennuyait, c'était le peu de poils qu'il avait sur le corps, il aurait voulu être aussi velu que son oncle. Un matin — car il était devenu moins timide pour les questions physiques — il en parla à son oncle, dans la salle de bains. Gérald fut rassurant. « Cela viendra, comme le reste, dit-il. Tu n'as que treize ans, après tout. »

★

Sa crise de larmes après la première leçon de cheval avait marqué la rupture avec son ancien monde. Le mal du pays, si par hasard il revenait, n'était plus qu'une mélancolie purement romanesque, plutôt agréable qu'autre chose. Il

s'aperçut qu'il pouvait même regarder le portrait de sa mère sans autre sentiment que le respect dû à la mort. Cette découverte le mit mal à l'aise : tout se passait comme s'il avait possédé deux personnalités opposées, comme deux pièces séparées, et qu'il eût délibérément choisi d'habiter l'une, à l'exclusion de l'autre. Cependant l'autre était toujours là, il pouvait l'entrevoir, par la porte entr'ouverte, avec ses anciennes préoccupations qui y demeuraient, comme des objets oubliés sur le parquet.

Quand il était un moment sans rien faire, dans le jardin, ou dans sa chambre, il avait quelquefois l'impression, comme cela lui était arrivé dans le train, de sentir son ancien moi flottant en l'air, hors de son corps : c'était une image composite, un coin du salon de sa mère, un bouquet de lilas et d'ancolies, la boîte d'ouvrage de sa mère, une vieille peinture représentant un loup en train de dévorer un chevreau, sous une lune décroissante. Mais l'image s'était estompée, comme les vieilles photographies effacées du siècle dernier. Il lissait ses cheveux, ou glissait sa main à l'intérieur de sa chemise pour sentir sa chair ferme et chaude, et revenait à la conscience immédiate de son corps ; devant ses yeux défilaient des images infiniment plus nettes qu'aucune de celles du passé, sans rapport direct, mais composant dans une certaine mesure un monde logique et compréhensible : c'était un crâne de lapin, une branche de gui, un zigzag de sang rouge sur la poitrine nue de son oncle.

★

Un après-midi, comme il montait à cheval avec Sims sur la colline près de la caserne, ils furent croisés par une file galopante de soldats à l'exercice ; tout le long de la pente, ils couraient avec acharnement, dans un silence morose. Leurs membres pesants, qui émergeaient de leurs sous-vêtements collants, étaient marbrés de rouge et de bleu par le vent coupant. Duncan se rappela son premier matin à Priorsholt, quand les soldats, en ordre de marche, avaient passé devant la porte du jardin. Une étrange satisfaction, presque le sentiment d'atteindre au but, s'empara de lui quand il comprit que les coureurs à demi-nus — peut-être ceux-là mêmes qu'il avait rencontrés ce fameux matin — n'étaient plus la faune bizarre d'une contrée étrangère, mais des compatriotes, des camarades, dans ce monde auquel il appartenait maintenant irrévocablement : un monde sans tendresse, mais sans inimitié, un monde de soldats.

★

Un autre après-midi, ils prirent le chemin de la forêt, celui qui conduisait au dolmen.

La fin des vacances approchait : c'était une de ces journées grises, sans vent, de la mi-janvier, qui annoncent ordinairement une nuit de gelée. Un profond silence planait sur la forêt, et quand ils arrivèrent à la barrière du champ, Sims, qui jusque-là avait été très loquace, resta silencieux lui aussi. À un angle de la forêt, un garde-chasse avait suspendu une série d'hermines et de belettes mortes. Quand ils pénétrèrent dans le champ, ils furent brusquement saisis par le froid, plus vif que dans la forêt. Un petit vent glacial faisait onduler les herbes, et Duncan remarqua, sans beaucoup d'intérêt, un morceau de papier ou d'étoffe blanche qui s'agitait au-dessus du buisson d'épines, près des pierres. En même temps, il entendit, ou s'imagina entendre, une sorte de son ténu, aigu, comme celui que produit le vent dans les fils de télégraphe. Il regarda à droite et à gauche, mais il n'y avait pas de télégraphe en vue, sauf une ligne de pylônes qui traversaient le vallon, mais trop loin pour qu'on pût les entendre vibrer, d'où ils se trouvaient.

— Drôle d'endroit, dit Sims. Ça s'appelle la Californie, Dieu sait pourquoi. Vous voyez le vallon? Il est à sec, en ce moment. Eh bien, dix contre un qu'il sera inondé quand vous reviendrez au printemps. Ça devient un vrai fleuve — les gens d'ici appellent ça l'eau du malheur, ils disent que si c'est inondé, c'est qu'il y aura du mauvais. Encore une histoire de bonnes femmes, naturellement. Ça n'a pas été inondé depuis deux ans, alors on peut y compter.

Ils firent deux fois le tour du champ, puis dirigèrent leurs chevaux vers le chemin. Le champ, défendu de trois côtés par la forêt, faisait penser à une pièce isolée du reste du monde par des cloisons de liège ou de caoutchouc. On pourrait bien hurler, s'époumoner, se dit Duncan, il n'y aurait aucun écho, personne, de l'autre côté de la forêt, n'entendrait jamais rien. Il lui vint aussi une idée bizarre : si on venait ici tout seul, on ne retrouverait plus jamais son chemin. C'était stupide, bien entendu, le chemin était assez évident, et d'ailleurs il était bien arrivé là tout seul, le premier jour... Il est vrai que son oncle était apparu juste au moment où il allait s'en aller, de sorte que cela ne prouvait rien, après tout. Soudain il se rappela le mouton mort et regarda autour de lui, avec une certaine crainte, pour voir s'il y était toujours, mais il semblait qu'on l'avait enlevé.

Il se sentit envahi par une vague dépression. Il se rappela alors, brusquement, une réunion d'enfants où il était allé, deux ans auparavant ; ils jouaient à cache-cache. Il s'était caché derrière un rideau épais, dans un passage sombre ; il se rappelait comme au premier jour la suffocante odeur de moisi de la tenture. Il avait attendu pendant des heures, semblait-il ; enfin il entendit le « chat » approcher de sa cachette. Il était resté là, retenant sa respiration, les mains agrippées l'une à l'autre, de terreur et d'angoisse ; attendant la soudaine étreinte des griffes dans les ténèbres... Le champ, la forêt refermée tout autour, produisaient une impression analogue, impression qui persista tout le long de leur promenade, et vint jusqu'aux confins du malaise physique : il se demanda, vaguement, s'il n'allait pas tomber malade.

Au thé, cependant, son oncle se montra plus jovial encore que de coutume, et grâce au bien-être que lui donnaient le feu et les anecdotes décousues, pleines d'entrain, de Gérald, il fut en mesure d'oublier sa crise de dépression. Encore lui en restait-il quelque chose dans l'esprit, qui s'emparait de lui tout à coup, quand il ne pensait à rien, et lui traînait dans la tête comme un écho déplaisant.

(A suivre.)

JOCELYN BROOKE.

(Traduit de l'anglais par A. Marcel.)

LETTRES INÉDITES
D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE A SON FILS

Un don généreux de Mme Balachowsky-Petit a fait entrer l'an dernier, au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale l'ensemble des papiers d'A. Dumas fils. Dans cette magnifique collection figure un nombre important de lettres autographes d'un très vif intérêt : celles que, de 1838 à sa mort, Alexandre Dumas père a adressées à son fils. Si plusieurs historiens de la littérature les ont connues et citées, la grande majorité en est restée inédite. Nous sommes très heureux de pouvoir présenter ici un choix de ces lettres, prises parmi les plus anciennes et qui illustrent d'une façon pittoresque les relations des deux Alexandre. On y retrouvera toute la verve, toute la spontanéité de l'extraordinaire condottiere des lettres que fut « le père Dumas ».

★

En 1824, Alexandre Dumas, premier du nom, est encore un inconnu, mais il n'est à court ni d'ambitions, ni de projets. Jeune provincial de vingt ans, fraîchement débarqué à Paris, il est tout heureux de la modeste place d'expéditionnaire qu'il vient d'obtenir chez le duc d'Orléans — le futur Louis-Philippe — mais il vise plus haut et compte bien brûler les étapes. A peine installé dans sa nouvelle chambre du Carré des Italiens, il se hâte d'en égayer la solitude. La « grisette » est à la mode et il n'a pas à chercher bien loin cet indispensable accessoire de la vie littéraire. Catherine Labay, sa voisine de palier, dirige un atelier de lingerie ; c'est une jeune femme séparée de son mari et elle ne se fait pas longtemps prier. Quelques mois se passent et, en juillet, son amant mérite grâce à elle, pour la première fois, ce titre de « père » qu'il verra, bon gré, mal gré, à jamais accolé à son nom.

Le petit Alexandre II est accueilli sans arrière-pensée : le jeune père cajole son rejeton, bientôt reconnu, joue avec lui, le bousculant gaiement avec une affection un peu brutale de bon géant, quitte à protester véhémentement quand les cris du bébé gênent son travail nocturne de futur grand écrivain. Bref, le trio est heureux. Hélas, cette touchante idylle n'est pas de longue durée : le tempérament ardent d'Alexandre I le jette dans des aventures

galantes sans cesse renouvelées qui se succèdent, ou plutôt se chevauchent, avec tant de rapidité qu'on aurait grand-peine à en dresser la liste exacte. En 1827, après des scènes violentes, il a déjà quitté Catherine Labay. Il nourrit pour la poétesse Mélanie Waldor une passion romantique et payée de retour, au reste entrecoupée, sans scrupules, de passades rapides avec diverses actrices à la mode que ses premiers succès théâtraux lui font connaître. Fin 1830, après ses exploits des journées de juillet, il est célèbre, il est riche ; généreusement il installe Catherine et son fils dans un appartement décent où il va les voir de temps à autre, échappant pour quelques instants à la surveillance de Bell Krebsamer, une actrice avec laquelle il vit maritalement et qui va lui donner une fille. Peu après la naissance de celle-ci, il reprend son fils chez lui. Le petit Alexandre, ballotté entre ses parents qui se le disputent, a pris tout naturellement le parti de sa mère. De là des heurts, des tiraillements, qui aboutiront en 1831-32 à un pénible procès, gagné par Alexandre I, et à la suite duquel l'enfant est mis en pension.

C'est des environs de 1831 que date la première lettre que nous publions ici et dont l'auteur, que nous n'avons pu identifier avec certitude, doit être Bell Krebsamer. Un psychanalyste n'aurait pas de peine à reconnaître dans ces conflits, dont l'enfant est la victime, la source première des thèmes si souvent utilisés par Dumas fils dans son théâtre ; sa nostalgie de l'ordre, aussi bien social que familial, sa haine de l'adultère et du dévergondage, c'est aux meurtrissures de son enfance qu'il les doit.

Bien des lettres du père au fils sont l'écho de ces querelles. Alexandre II, avec une force de caractère presque incroyable chez un enfant de neuf ans, refusera finalement de remettre les pieds chez son père et, pendant six ans, se raidira dans cette attitude de refus.

Quelques années se passent ; voici que Dumas père songe maintenant à se marier — bien malgré lui — avec Ida Ferrier. Cette idée, plus encore que des aventures sans lendemain, semble à l'adolescent attenter aux droits d'une mère toujours tendrement chérie. De là l'étonnante missive adressée en 1839 à un garçon de quinze ans, par un homme de trente-cinq, qui se trouve trop jeune encore pour signer « Dumas père ».

Un peu plus tard, l'intransigeance de la jeunesse ayant en partie cédé, nous verrons Alexandre I surveiller l'instruction de son fils avec une minutie touchante. Au jeune homme qui veut, lui aussi, suivre la carrière des lettres, il prodigue les conseils ; avec autant d'affection que de décousu, il en dirige les lectures ; il suit les premiers essais du débutant, tout en s'occupant tendrement de sa santé et en lui adressant (mais, oui !) des conseils de « sagesse ».

En 1843, nouvel éclat. Avec sa fougue habituelle, Alexandre I, maudit, comme un père noble de son répertoire, le jeune impertinent de dix-neuf ans, déjà lancé dans la vie parisienne, qui ose traiter d'égal à égal avec lui. Fort heureusement les deux Alexandre s'adorent et leurs fâcheries ne durent guère. Entre deux projets

de voyage éternellement ajournés, le père propose au fils une de ces mirifiques combinaisons littéraires dont il a le secret.

En 1851, pour contribuer au triomphe de la *Dame aux camélias*, sans jalousie mesquine d'auteur dramatique déjà sur le déclin, Alexandre I soutiendra bruyamment Alexandre II dans sa lutte contre la censure.

Entre les deux hommes une intimité complète s'est établie. Le fils sert d'agent littéraire, d'encaisseur (et plus souvent de banquier !) à son père, lorsque celui-ci, exilé en Belgique, débite romans et nouvelles à un rythme forcené, tout en préparant des besognes plus gigantesques encore dont nous le verrons entretenir un éditeur inconnu. Même pour ses affaires intimes, Dumas père s'en remet à Dumas fils. N'est-il pas charmant ce passage d'une lettre de 1852 ou 53 où il écrit : *Maintenant es-tu assez riche pour acheter et m'envoyer, en l'essayant sur une belle tête brune de vingt à vingt-cinq ans, que je crois à ta disposition, un chapeau d'été de* 50 *à* 70 *francs? Ne te tiens pas, tu comprends bien, à* 10 *francs. J'ai couché avec une très belle fille qui ne veut rien recevoir autre chose qu'un chapeau d'été, ou jaune paille très clair, ou tout simplement blanc?* Un autre jour, c'est la traduction d'une élégie de Gray qu'il réclamera à son fils, pour l'insérer dans le *Pasteur d'Ashbourn*. Ne voyant rien venir, il s'emporte : *Animal, tu ne m'as pas traduit mon élégie. C'est bien la peine de pisser les vers comme tu le fais pour en refuser* 200 *à ton pauvre père!* Parfois aussi, quand le père prodigue constate qu'Alexandre II connaît, mieux que lui, la valeur de l'argent et tient des comptes exacts, il s'indigne de ce qu'il juge une mesquinerie révoltante : *Merci mon ami, je te reconnais là! Tu devrais te souvenir que j'ai agi autrement lorsque tu étais à Myslovits... J'admire avec quelle netteté tu tiens tes comptes — seulement tu devrais les tenir en partie double.*

Mais de toute cette correspondance, quel qu'en soit le ton, se dégage toujours une atmosphère d'affection, de confiance réciproque, vraiment touchante. La place nous manque pour la publier tout entière et nous arrêterons nos extraits en 1853, laissant ainsi de côté une pittoresque série de lettres d'Italie, reflet de la part tapageuse, sinon importante, que prit Dumas père à l'aventure garibaldienne.

Ce que nous nous proposons ici, c'est de mettre en lumière la nature si particulière et si attachante de l'intimité ayant existé entre les Dumas, et dont Dumas fils a parlé avec tant d'émotion dans sa préface du *Père prodigue*. Les documents originaux sont assez éloquents pour qu'après cette brève introduction nous leur laissions enfin la parole.

MARCEL THOMAS.

★

[Ca. 1831. *Bell Krebsamer* (?) *à Dumas père*].

Mon ami, il faut que je te parle en détail de ton fils et, comme tu ne seras distrait de rien, tu comprendras mieux ce

que tu liras que ce que tu entendrais. J'aime donc mieux t'écrire. Tu sais comme j'aime ton fils ; donc je le juge avec indulgence et non sévérité. Eh bien, mon ami, je crois que tu ne pourras pas l'élever chez toi. Il y a un fond d'éducation vicié qu'il faut refaire et cela le plus promptement possible. Il serait sans doute bien près de toi si tu pouvais toujours t'en occuper, mais que lui donneras-tu? deux heures au plus par jour et jamais avec suite. Hors toi il se moque de tout le monde et personne n'en peut venir à bout ; je ne puis même parvenir, ni par prières, ni par menaces, à le peigner ; il ne veut ni lire, ni écrire et fait ses volontés avec tant de violence que je suis forcée de le gronder souvent. Mais le pis de tout cela, le principe de tout le mal, c'est d'avoir été lui dire qu'il verrait sa mère le dimanche et le jeudi. Plus il la voit, plus il revient mutin, hargneux et maussade avec nous tous ; je crois fermement que sa mère le dégoûte de nous et même de toi ; il ne te demande plus comme les premiers jours ; il n'a qu'une pensée, sa mère, le reste n'est absolument rien pour lui ; il est revenu mardi à 3 heures, eh bien, il y retourne demain ! Elle vient le chercher elle-même, il y couchera peut-être et il aura passé plus de jours chez elle que hors de chez elle. Voilà le mal et il n'ira qu'en augmentant. Ce matin Adèle, pour le promener, l'a mené avec elle chez Feresse. Il a fait le diable pour qu'elle le menât chez sa mère ; il est revenu pleurant, mécontent de n'être pas obéi. Plus il la voit, plus il la veut voir et plus il se détache de toi. Tu perds tout le fruit de ton premier mouvement de fermeté, tu mets entre toi et ton enfant une femme qui met tout en œuvre pour t'aliéner son cœur et, plus tard, l'enfant, plein d'amour pour sa mère, te dira : « Tu m'as séparé de ma mère et tu as été dur avec ma mère » ; voilà ce qu'elle lui enseignera. Ton fils, loin d'être plus heureux de la voir ainsi, est peut-être plus à plaindre que si tu l'avais éloigné d'elle en rompant ses habitudes. Il y a des cas ou il est moins dangereux de briser que de dénouer. Toutes les journées qu'il passe ici se passent dans les larmes, les mauvaises humeurs et le désir continuel de t'échapper pour aller vers elle et ce désir, et ces larmes, et cette humeur, tout cela s'augmente à chaque visite. Il faut, je crois, mon ami, veiller à cela et prendre un parti. Il faut que cet enfant n'aie durant quelque temps que toi à voir et à aimer, si tu veux qu'il ne soit pas peu à peu détaché de toi et te considère, te jugeant d'après sa mère, comme un tyran et non comme un ami.

Il est urgent aussi de le corriger d'une foule de mots et de phrases, toutes plus grossières les unes que les autres, et dont le nombre s'augmente chaque fois qu'il va chez sa mère. C'est

inévitable et l'enfant n'en est pas coupable, mais ceci est un des moindres inconvénients que ces fréquentes relations ont et auront, surtout avec le temps.

Tu as voulu, en te donnant un fils, te donner un ami. Ne manque pas ton but, mon Alex. Ceci est une des choses de ta vie trop importante pour que tu puisses jouer avec, et il faut ici non du laisser aller, mais une ferme volonté, bien peser ce qu'il faut faire et, une fois ton plan arrêté, n'en dévier pour aucun prétexte.

Ce que je te dis là mon ange, je te le dis avec la même conviction que si j'étais ta femme et que cet enfant fût le nôtre. Ton fils a, pour beaucoup de choses, la raison d'un enfant de dix ans, mais il croira sa mère en tout et toujours avant toi.

Pour obvier à cela il n'y a pas de temps à perdre et tu te féliciteras de l'avoir séparé momentanément d'elle. Tu ferais bien de lui écrire à elle-même à ce sujet.

Mille baisers, mon ange, et déchire cette lettre.



[Ca. 1838-1840. *Dumas père à son fils.*]

Mon cher ami,

Tu sais bien une chose : c'est que si tu étais hermaphrodite et qu'avec l'hermaphrodisme Dieu t'eût accordé la faculté de faire la cuisine, je n'aurais pas d'autre maîtresse que toi.

Mais malheureusement Dieu a disposé de toi d'une autre façon.

Aie donc une fois pour toutes l'esprit assez supérieur pour que nos cœurs se touchent et se comprennent toujours malgré les obstacles matériels qui se trouveront entre nous.

Tu es et tu seras toujours l'aîné de mon cœur et le privilégié de ma bourse — seulement je te réponds bien moins de ma bourse que de mon cœur !

A toi. A. DUMAS.

★

[Ca. 1838-1839.]

Mon cher enfant,

Je n'ai pas reçu l'autre lettre que tu m'as écrite, sans cela j'y eusse répondu aussitôt.

Ce n'est point ma faute, mais la tienne, si les relations de

père à fils ont tout à coup cessé entre nous : tu venais à la maison, tu y étais bien reçu par tout le monde, quand, tout à coup, il t'a plu, excité je ne sais par quel conseil, de ne plus saluer la personne que je regardais comme ma femme puisque j'habitais avec elle ; à compter de ce jour, et comme il n'entrait pas dans mon intention de recevoir de conseils, même indirects, de toi, l'état dont tu te plains a commencé et, à mon grand chagrin, a duré six ans.

Maintenant cet état cessera le jour où tu le voudras : écris une lettre à Mme Ida, demande-lui d'être pour toi ce qu'elle est pour ta sœur, et tu seras toujours et éternellement le bienvenu ; ce qui peut arriver de plus heureux pour toi c'est que cette liaison continue, car, comme je n'ai pas eu d'enfant depuis six mois, j'ai *la certitude* de n'en pas avoir et tu restes ainsi mon seul fils et mon fils aîné.

Si tu fais cela — ce dont je te prie sans l'exiger, ne voulant rien devoir à la contrainte — non seulement tu seras le bien venu tous les quinze jours, mais encore tu me rendras aussi heureux qu'il est en ton pouvoir de le faire.

Je n'ai pas autre chose à te dire. Réfléchis seulement que, si je me mariais avec une autre femme que Mme Ida, je pourrais avoir trois ou quatre autres enfants, tandis qu'avec elle je n'en aurai *jamais*.

Je crois au reste que, là dedans, tu consulteras ton cœur plutôt que ton intérêt — mais, au reste, cette fois contre l'habitude, tous deux sont d'accord ensemble.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

A. DUMAS.

Tu devrais au lieu de signer Alex Dumas comme moi, ce qui peut avoir pour nous deux un jour un grave inconvénient, puisque nos deux signatures sont pareilles, signer *Dumas Davy;* mon nom est trop connu, tu comprends, pour qu'il y ait doute — et je ne puis ajouter « père » : je suis encore trop jeune pour cela.

★

[Début 1840 ou 41.]

Mon cher enfant,

Ta lettre m'a fait grand plaisir, comme toute lettre où je te vois dans de bonnes dispositions. Les vers latins ne sont pas une chose bien importante. Cependant apprends-en la mesure, pour que tu puisses scander la langue, si par hasard tu étais obligé de la parler — en Hongrie, par exemple, où le moindre paysan parle latin.

Apprends le grec fortement, afin de pouvoir lire Homère, Sophocle et Euripide dans l'original et apprendre le grec moderne en trois mois — enfin exerce-toi bien à prononcer l'allemand ; plus tard tu apprendras l'anglais et l'italien. Alors, et quand tu sauras tout cela, nous jugerons nous-mêmes, et ensemble, la carrière à laquelle tu es propre.

A propos ne néglige pas le dessin.

Dis à Charlieu de te donner non seulement Shakespeare, mais encore Dante et Schiller.

Puis ne t'en rapporte pas aux vers qu'on te fait faire au collège. Ces vers de professeurs ne valent pas le diable. Étudie la Bible à la fois comme livre religieux, historique et poétique — la traduction de Sacy est la meilleure. Cherches-y, à travers la traduction, la haute et magnifique poésie qui y est renfermée — dans Saül, dans Joseph. Lis Corneille — apprends-en des morceaux par cœur. Corneille n'est pas toujours poétique, mais il parle toujours une belle langue colorée et concise. *Dis à Charpentier de te donner de ma part André Chénier.* Charpentier demeure rue de Seine, tu sauras son adresse chez Buloz. Dis à Collin de te faire donner par Hachette 4 volumes intitulés *Rome au siècle d'Auguste.* Lis Hugo et Lamartine — mais seulement les *Méditations* et les *Harmonies* — puis fais toi-même un petit travail des choses que tu trouveras belles et que tu trouveras mauvaises — tu me montreras ce travail à mon retour. Enfin travaille et repose-toi par la variété même de ton travail. Soigne ta santé *et sois sage.*

Adieu mon cher enfant ; je dis à Dommange de te donner 20 francs pour tes étrennes.

Je t'embrasse. A. D.

Dis à Collin qu'aussitôt ma pièce reçue j'écrirai à Buloz pour arranger son entrée.

Va chez Tressé — prends chez lui à mon compte : les poésies d'Hugo et son théâtre, le Molière du Panthéon.

Je te donnerai Lamartine à mon retour.

Lis Molière beaucoup. C'est un grand modèle de la langue de Louis XIV. Apprends par cœur certains morceaux du *Tartuffe*, des *Femmes savantes* et du *Misanthrope.* On a fait et on fera autre chose, mais on ne fera rien comme style de plus beau que cela. Apprends par cœur le monologue de Charles V d'*Hernani* ; le discours de Saint-Vallier, du *Roi s'amuse;* le monologue du Ve acte de Triboulet ; le discours d'Angelo (1) sur Venise ; le discours de Nangis à Louis XIII

(1) *Angelo, tyran de Padoue,* de Victor Hugo.

dans *Marion de Lorme;* enfin, de moi, tu peux aussi apprendre le récit de Stella dans *Caligula* (1) et la chasse au lion d'Jaqoub — ainsi que toute la scène du IIIe acte entre le comte, Charles VII et Agnès Sorel (2). Voilà parmi les anciens et les modernes ce que je te conseille d'étudier surtout. Plus tard tu passeras des détails à l'ensemble.

Adieu, tu vois que je te traite en grand garçon et que je te parle raison. Tu vas avoir seize ans au reste et c'est tout simple que je te parle ainsi.

Ta *santé* surtout. C'est dans l'avenir la source de tout.

★

[Fin juillet 1841.]

Mon cher enfant, je n'ai pas besoin d'écrire directement à M. Hénon (3), tu lui diras que je lui serre la main de loin comme de près, tu lui montreras cette lettre et cela suffira.

J'ai reçu tes vers ; ceux de la fille du chef de la synagogue sont les meilleurs ; à ceux-là il n'y a rien à dire qu'une couleur un peu moderne dans les premières strophes : la jeune fille morte a un peu l'air d'une jeune fille de nos jours.

Dis donc à Collin qu'il tâche de te faire donner *Rome au siècle d'Auguste* par Desobry. S'il ne peut pas te le faire donner, je t'envoie un petit bon de 50 francs pour tes vacances ; qu'il te fasse faire la remise de librairie et tu l'achèteras ; c'est important pour toi.

Va chez ma sœur (4) aux vacances, tu ne peux nulle part être mieux que là. Je voudrais bien que tu ne chassasses point, mais, si cependant tu désires chasser, comme il faut qu'un homme sache tirer un coup de fusil, va trouver Devismes — et fais lui lire ces quelques mots. Devismes demeure, comme tu sais, rue du Helder, 14.

« Mon cher Devismes, je vous envoie un compagnon armurier — faites-moi le plaisir de lui faire voir vous-même en deux ou trois leçons le mécanisme d'un fusil et tous les dangers de ce mécanisme. Faites-lui faire, je vous prie, tous ces exercices avec mon fusil Lefaucheux qui est chez vous, c'est celui que je regarde comme le moins dangereux pour un écolier — puis au moment de la chasse vous lui donnerez ce fusil, attendu que, s'il chasse, je ne veux pas qu'il s'en serve

(1) Pièce d'A. Dumas, créée en déc. 1837.

(2) Dans *Charles VII chez ses grands vassaux*, d'A. Dumas.

(3) Directeur de l'institution de la rue de Courcelles où le jeune homme faisait ses études.

(4) Mme Le Tellier, qui habitait Nogent-le-Rotrou.

d'un autre. Faites-lui aussi à ce moment-là sa provision de cartouches.

« Tout à vous.

« Alex. Dumas. »

Maintenant, comme il te faut un port d'armes si tu chasses, tu iras à la police trouver Porte de ma part. Tu lui diras bien des choses et qu'il te fasse avoir le port d'armes.

Maintenant, cher enfant, j'aimerais mieux que tu ne chassasses point du tout et qu'au contraire tu m'attendisses pour cela — car il serait possible qu'au mois d'octobre, après ma pièce, si cela ne te dérangeait pas trop, je t'amenasse en Corse.

Si tu chasses, comme tu seras chez mon beau-frère une quinzaine de jours avant la chasse, prie-le de te donner des leçons — tes deux cousins sont des urtuberlus [*sic*] qui t'enverraient du plomb dans les fesses — et surtout aie soin en chassant de te tenir toujours auprès de ton oncle. Cependant, je te le répète, j'aimerais mieux que tu tinsses compagnie à ta tante et que tu ne fisses ces exercices qu'avec moi. Tout cela n'est point pour te contrarier, mais par peur qu'il ne t'arrive quelque accident.

Adieu, porte toi bien — ne t'inquiète pas de *Rome au siècle d'Auguste* et décidément ne mets point ton argent à cela, si Collin ne peut pas te le donner. Au mois d'octobre, moi, je te le donnerai.

En tout cas, je ne pourrai guère arriver à Paris qu'à la fin de septembre.

A toi.

Alex. Dumas.

Tu sais que je te défends positivement de nager en rivière.

Je mets le petit bon au nom de M. Hénon, il t'en remettra le montant.

Adieu mon cher enfant, porte-toi bien et *sois surtout sage*. C'est pour l'avenir la première source de santé.

★

[Ca. 1843.]

Mon cher ami

Ta lettre est des plus impertinentes. Je ne fais pas de grands mots avec toi. Je ne fais pas de gentilhommerie avec Mme Dumas. Je ne sais qui te donne le fort mauvais conseil de te brouiller avec moi, quand tu sais très bien que cette brouille est le dernier coup auquel je sois accessible.

J'ai cru que je pouvais faire de toi un ami — je me suis

trompé. J'ai cru quand j'avais quelque chagrin que je pouvais te les [*sic*] laisser voir — je me suis trompé. J'ai cru qu'au milieu des sacrifices éternels que je m'impose j'aurais quelques moments de joie : ceux que je passerais avec toi — je me suis trompé. N'en parlons plus.

Je suis fâché qu'à dix-neuf ans tu aies trop de confiance en toi pour ne pas faire quelqu'un juge de ta position et t'en rapporter à cette personne. Cette personne, quelle qu'elle soit, te donnerait tort.

Aller hors de Paris n'est pas se créer un avenir ; propose quelque chose qui soit raisonnable et je le ferai.

Merci de la douleur que tu me fais — la douleur retrempe — probablement que mon premier roman en sera meilleur. Je t'aurai dû cela.

Alex. DUMAS.

Tu aurais pu te dispenser de me faire, la veille de ta lettre, annoncer ta résolution par Mlle Blanche. Ces sortes de filles ne me paraissent pas dignes de ces sortes de secrets.

★

[Ca. 1844.]

Mon cher enfant, Alfred (1) t'écrit pendant que je m'habille pour ne pas perdre de temps. Ne sois donc pas inquiet de voir une autre écriture que la mienne.

Mon voyage n'est pas une supposition, à ce que je présume du moins — seulement il faut tout arrêter et nous entendre. Que préfère Méry (2)? Nous pouvons voir en un mois,

ou la Corse,
ou Barcelone, Séville, Grenade,
ou Rome et Venise.

Remarque toujours qu'en tout cas je n'aurais qu'un mois.

Si Méry adoptait Rome et Venise, voilà ce qu'il vous faudra faire : partir directement pour Naples, où je ne peux pas aller, puis revenir à Rome où je me trouverais à jour fixe. De là, après avoir passé huit jours, nous partirions pour Ancône ; d'Ancône nous gagnerions Venise par le bateau à vapeur ; avec cinq ou six autres jours nous en serions quittes, puis nous reviendrions par Padoue et Ferrare et Mantoue.

Il y aurait encore Alger.

Maintenant si Méry n'avait pas d'argent, supposition

(1) Alfred Le Tellier, fils de la sœur d'A. Dumas.
(2) Ami marseillais d'A. Dumas père.

que je le prie de ne pas prendre à titre d'insulte, tu as toi 1 500 francs. J'en emporterai 2 000, ce qui nous ferait avec mon crédit sur Florence une somme tout à fait suffisante ; que Méry ne s'inquiète donc pas. Nous compterions de tout cela à notre retour.

D'Auzats prétend qu'il sera des nôtres, mais n'osant pas répondre de moi, je ne puis pas répondre de d'Auzats. Dans une lettre que tu recevras de moi, le surlendemain de celle-ci, tu trouveras un bon de 100 francs.

Dans tous les cas, comme Méry a promis à *La Presse* un ouvrage pour le 25 du mois prochain, il est probable qu'il ne sera pas prêt avant cette époque. Ce serait la mienne aussi. Peut-être quelques jours plus tôt même. Réponds bien catégoriquement à tout cela et dis-moi surtout comment tu vas. Si tu avais quelques inquiétudes, va voir M. Jansenne de la part de Jaubert qui t'y autorise. C'est un excellent médecin dont il me répond comme de lui-même.

[*De la main dè Dumas père.*]

J'ai fini de m'habiller. Je vais dîner chez Zimmermann avec Liszt qui a donné hier à lui tout seul un concert et qui a fait 13 000 francs.

A toi.

Alex. DUMAS.

17 avril.

★

[Ca. 1844.]

Mon cher ami,

Je viens de te trouver une besogne que je crois amusante.

C'est de faire une histoire du château de Versailles avec toutes les aventures historiques qui s'y sont passées.

On te paiera cela 100 louis.

Cela fera à peu près deux volumes.

Tu auras pour te guider :

— l'*Histoire du château de Versailles*, par Vatout,

— l'*Histoire de Versailles*, par Forthoul,

— l'*Histoire de Versailles*, par Laborde.

Puis moi, qui t'indiquerai de quelle manière je crois que la chose doit être faite.

Je te laisserai les 100 louis, seulement tu feras un cadeau de 400 francs à ta mère : 2 000 francs resteront donc pour toi.

Je signerai les deux volumes qui n'en feront qu'un seul et qui se vendront à Versailles et je garderai, moi, tant par volume qui se vendra.

J'espère que cela te conviendra (1).

Je t'envoie les trois volumes que tu ne trouverais pas à Marseille.

Maintenant de deux choses l'une : ou reviens à Paris me prendre et t'entendre avec moi ou :

Pars de Marseille, quand je te le dirai, va à Genève, touche ton argent de Genève, va à Shinznack, près de Basle ; là retiens un appartement de 3 à 4 chambres pour Mme Dumas et ta sœur — plus une chambre pour moi, dans un autre escalier si c'est possible, ou sinon à un autre étage.

Puis voilà ce que nous ferions. J'y serai vers le 15 juillet. Nous partirions trois ou quatre jours après pour Strasbourg et de Strasbourg nous irions en Hollande voir les tulipes.

Pendant tout ce temps-là tu travaillerais et moi aussi et, en revenant à Paris, nous verrions à tirer parti de ton roman et [en] tout cas tu pourrais compter sur les 100 louis de Versailles.

En outre, si tu veux continuer tes peintres, je te laisserai aussi ce que Béthune les paie, me réservant pour plus tard ce qu'on me les paiera à Florence.

A toi.

Alex. Dumas.

Embrasse bien fort Méry.

★

Paris 4 octobre 1851.

Je déclare sur mon honneur et sur mon intelligence littéraire que *la Dame aux camélias* interdite par cette stupide institution qu'on appelle la censure est une pièce essentiellement morale — et j'ai le droit d'avoir une opinion en morale moi qui ai écrit 700 volumes qui peuvent entrer dans une bibliothèque de séminaire ou dans un couvent de jeunes filles.

Alex. Dumas.

★

[Bruxelles, fin février-début mars 1852.]

Mon cher ami,

Adopté pour *Ascanio* (2). Envoie-moi tout de suite l'argent afin que je puisse régler ici. Tâche d'y joindre celui de Ca-

(1) Ce projet ne semble pas s'être réalisé.
(2) Roman d'A. Dumas père, publié en 1843.

dot (1). Si je reçois l'argent jeudi matin, le même jour je déménage.

Tu sais que Rachel m'avait parlé de lui faire une femme jalouse. Je suis en train de trouver un drame intitulé *le Dernier jour de Pompéi*. Ce drame serait tout à Rachel.

Si tu veux le faire en vers, je te l'écrirai en prose entièrement. Tu nous feras donner le plus d'argent possible en primes et tu le prendras en ton nom.

Si cela ne te convient pas, je le ferai, ou en prose, ou en vers, comme il me viendra et je le prendrai au mien.

Je crois qu'en hypothéquant d'avance 1 000 francs, ou à Porcher (2), ou à Cadot, avec lequel tes comptes doivent s'achever, j'aurais 1 000 francs de plus, c'est-à-dire la tranquillité pendant un mois. Il ne me faudrait pas plus pour faire le drame.

Pense à cela. Je crois que tu as besoin de faire pour ta deuxième pièce tout autre chose que la *Dame*.

Donne 100 francs à Zirzabelle (3) et envoie-moi mes vases et mes tableaux.

A toi. Alex. DUMAS.

★

[Bruxelles 11 mars 1852.]

Mon cher ami,

J'ai 1 750 francs de dépense à l'hôtel où je n'ai pas dîné une fois.

Il m'est donc impossible, avec les 1 500 francs que tu m'envoies, de faire face à cela.

Il me faut sans retard les 500 francs d'Anténor Joly.

Plus les 500 francs que je réclame de Houssaye pour les billets *Bellisle* (4).

Je veux absolument être déménagé dimanche. Il est convenu avec Cadot qu'il m'enverra 1 500 francs le 15 et je lui enverrai d'ici au 15 prochain les deux *Charny* (5) et *Sous l'ébénier*.

Obtiens de lui qu'il règle ce mois à une assez courte échéance pour qu'il ne me ruine pas.

Si j'ai mes 1 500 francs pour entrer dans la maison, ils me

(1) *Éditeur.*
(2) *Agent théâtral.*
(3) L'actrice Isabelle Constant, une des maîtresses d'A. Dumas père.
(4) *Mademoiselle de Belle-Isle*, drame d'A. Dumas père, créé en 1839.
(5) *La Comtesse de Charny*, roman en 19 vol. 1852-55.

seront parfaitement suffisants pour aller jusqu'au 15 du mois prochain.

Je t'embrasse.

Alex. DUMAS.

J'ai écrit à Houssaye par Brohan (1) pour lui demander les 500 francs.

Nous pourrions faire deux tragédies, une d'*Acté* (2), une du *Dernier jour de Pompéi* (3). Nous en ferions jouer une par Rachel et l'autre par Brohan.

Parle donc de cela à Houssaye. Si tu peux faire 500 francs de ton côté par Dulong, envoie-les moi, je te les rendrai.

★

[Ca. 1852-55. *A un éditeur.*]

J'ai reçu les 500 francs.

Diable est fantastique comme vous le désirez.

Que diriez-vous d'un immense roman, en 8 vol. du pays, qui commencerait à Jésus-Christ et qui finirait avec le dernier homme de la création, donnant cinq romans différents : un sous *Néron*, un sous *Charlemagne*, un sous *Charles IX*, un sous *Napoléon*, un *dans l'avenir?*

Je comptais faire ce roman, entièrement composé dans ma tête, pour une revue, attendu que le feuilleton coupe trop souvent l'intérêt, mais, en faisant les feuilletons plus longs, on arriverait au même résultat.

A vous.

Al. DUMAS.

Les héros principaux sont : le Juif Errant, Jésus-Christ, Cléopâtre, les Parques, Prométhée, Néron, Poppée, Narcisse, Octavie, Charlemagne, Roland, Vitikind, Velléda, le pape Grégoire VII, le roi Charles IX, Catherine de Médicis, le cardinal de Lorraine, Napoléon, Marie-Louise, Talleyrand, *le Messie et l'ange du calice.*

Ceci vous paraît fou, mais demandez à Alexandre, qui connaît l'ouvrage d'un bout à l'autre, ce qu'il en pense.

A vous.

Alex. DUMAS.

(1) L'actrice Augustine Brohan.
(2) Roman paru en 1839.
(3) Pas plus que le roman, la tragédie n'a vu le jour.

★

[29 décembre 1860 ou 61. *A Dumas fils.*]

Mon cher enfant,

Mille fois merci d'abord de tes bons souhaits que je te renvoie du plus profond de mon cœur.

Qui donc t'a parlé de Maquet et qui l'a poussé à cette démarche? Maquet est un homme avec lequel je ne puis plus avoir aucun rapport. Maquet, qui de confiance et devant me le remettre de la main à la main, touchait un tiers d'*Hamlet* (1) auquel il n'a jamais participé et deux tiers des *Mousquetaires* (2) a tout gardé. Maquet est pour moi un voleur (3).

Mes livres m'appartiennent et me coûtent assez cher. C'est votre propriété à ta sœur et à toi et, pour qu'ils vous appartiennent bien, je t'en ferai un jour une vente pour laquelle nous n'aurons qu'à payer les droits d'enregistrement, mais, moi vivant, mon ami Maquet n'aura plus aucun contact avec moi ni avec mes livres.

D'ailleurs le traité n'est plus à Raphaël, mais à Peragagallo (4), avec lequel nous ferons tout ce que nous voudrons.

Maintenant, autre chose : veux-tu voir Duverdy? Duverdy m'écrit qu'il est sûr d'arranger mes affaires. Tu pourrais t'entendre avec lui et lui remettre le petit mot ci-contre.

Bien à toi, toujours à toi.

Alex. DUMAS.

Quand je serai à Paris, nous reverrons mes romans ensemble et ensemble nous déciderons ce que l'on en peut faire.

(1) Drame d'A. Dumas père créé en 1847.
(2) *Les Mousquetaires*, drame créé en 1845.
(3) On sait quels retentissants procès ont opposé Dumas père à son principal collaborateur.
(4) Agents dramatiques.

LE RIVAGE DES SYRTES

Envoyé par le gouvernement d'un état âgé et croulant, la seigneurie d'Orsenna, comme observateur auprès du petit détachement naval des Syrtes, Aldo sent son attention accaparée peu à peu par le pays qui lui fait face de l'autre côté de la mer, le Farghestan, avec lequel toutes relations sont rompues depuis une guerre arrêtée depuis longtemps par la lassitude. Le capitaine Marino, qui commande l'Amirauté — la base ruinée des Syrtes — voit sans plaisir s'éveiller cette curiosité dangereuse. Aldo rend souvent visite à Maremma, la bourgade voisine — où des bruits suspects commencent à courir au sujet d'une menace venant du Farghestan — à une femme, Vanessa, qui partage sa curiosité maladive. Elle l'emmène un jour pour une courte promenade en mer — où des instructions sévères interdisent de s'éloigner des eaux territoriales — au rocher de Vezzano.

Le souvenir que je garde de cette traversée est celui de ces jours de plénitude où la flamme chaude de joie qui brûle en nous dévore et résume en elle paisiblement toutes choses — semble s'allumer, comme au foyer d'une immense lentille, à la seule transparence du ciel et de la mer. Le soleil avait dissipé les brumes : la chaleur ambrée et plus recueillie de l'arrière-automne, comme une exsudation délicieuse de la terre, était à celle de l'été comme à sa peau brûlante la chair tiède d'un fruit où l'on mord. La mer des Syrtes avec ses vagues rêches et dansantes crevait partout ses courtes volutes d'écume — autour de nous des oiseaux de mer par bandes s'ébattaient et s'envolaient sans cesse sur les plaines variées des étendues changeantes, comme dans le soir paisible des terres labourées. Tout, autour de nous, s'envolait, se gonflait doucement vers un paradis d'efflorescence plumeuse : longs battements ouatés des mouettes piquetés de cris rauques, douces plumes arrachées à l'écume, pennes battantes du vent sur le visage, glissement fuyant comme le dos d'un cygne de la houle soulevant le bateau.

L'avant de l'embarcation, abrité par une cloison basse

qui masquait les panneaux, et par des rouleaux de bâches et de cordages, formait un réduit étroit qui s'ouvrait de toutes parts sur la mer. Nous y avions transporté des coussins — couché de tout mon long au côté de Vanessa, mes doigts s'attardaient à la saignée de son bras où battait une pulsation douce, et je suivais de l'œil les grandes croisières de nuages oscillant au-dessus de ma tête au rythme égal d'un roulis silencieux. La courte, la grande angoisse qui m'avait saisi à l'instant d'embarquer s'était envolée ; il me semblait que les choses s'accomplissaient, et que tout s'ordonnait et se mettait en marche sans hâte au battement de ce sang fraternel. Vanessa maintenant paraissait dénouée et heureuse, et quand j'appuyais mes lèvres à sa paume fraîche, sa main pesait de tout son poids endormi sur ma bouche, et les doigts fléchis et morts de cette main coupée venaient refermer mes paupières et m'ouvrir à son jour. Le nom troublant de Vezzano bruissait en moi comme un bruit de cloche qui passe dans le vent sur un désert ou sur la neige ; il était notre rendez-vous et notre alliance — il me semblait qu'à son appel les planches légères où nous étions couchés volaient sur les vagues, et que l'horizon devant notre étrave s'orientait et se creusait mystérieusement.

Lorsque ses falaises très blanches sortirent du miroitement des lointains de mer, Vezzano parut soudain curieusement proche. C'était une sorte d'iceberg rocheux, rongé de toutes parts et coupé en grands pans effondrés avivés par les vagues. Le rocher jaillissait à pic de la mer, presque irréel dans l'étincellement de sa cuirasse blanche, léger sur l'horizon comme un voilier sous ses tours de toile, n'eût été la mince lisière gazonnée qui couvrait la plate-forme et coulait çà et là dans l'étroite coupure zigzaguante des ravins. La réflexion neigeuse de ses falaises blanches tantôt l'argentait, tantôt le dissolvait dans la gaze légère du brouillard de beau temps, et nous voguâmes longtemps encore avant de ne plus voir se lever, sur la mer calme, qu'une sorte de donjon ébréché et ébouleux, d'un gris sale, qui portait ses corniches sourcilleuses au-dessus des vagues à une énorme hauteur. Des nuées compactes d'oiseaux de mer, jaillissant en flèche, puis se rabattant en volutes molles sur la roche, lui faisaient comme la respiration empanachée d'un geyser ; leurs cris pareils à ceux d'une gorge coupée, aiguisant le vent comme un rasoir, et se répercutant longuement dans l'écho dur des falaises, rendaient l'île à une solitude malveillante et hargneuse, la muraient plus encore que ses falaises sans accès.

Le bateau vint mouiller sous le vent de ces falaises raides, qui faisaient planer sur la mer une accalmie et une fraîcheur

de cave ; on mit un canot à la mer ; Vanessa me fit signe de descendre avec elle seule.

— Tu voulais y aller en barque, n'est-ce pas? souffla-t-elle à mon oreille comme une excuse, avec un sourire ambigu. D'ailleurs mon capitaine n'en est pas fâché : personne ne vient ici, et on ne connaît plus guère les atterrages. Tâche au moins de ne pas nous noyer.

Tout en faisant voler la barque de mes rames, je ne pouvais m'empêcher, à mesure que nous entrions dans son ombre qui me glaçait le dos, de me laisser pénétrer de la solitude et de l'hostilité de cette Cythère morne vers laquelle je l'entraînais. Ces cris sauvages et désolés des oiseaux de mer qui couvraient l'île, et froidissaient cette ombre spectrale, ces roches nues d'un blanc gris d'ossements, et le souvenir de ce passé funèbre, jetaient une nuage inattendu sur cette mer de fête. Le long de ces parois lisses, effarouchant des colonies d'oiseaux nichés très haut dans les creux de la roche, nous glissâmes assez longtemps silencieusement, comme sous une voûte de cathédrale : aucune fissure ne semblait s'ouvrir dans cette enceinte formidable, lorsqu'au léger clapotis des vagues contre la falaise tout à coup se mêla un bruit d'eaux vives, et presque aussitôt nous nous glissâmes dans une calanque, large à peine de quelques mètres, et si profonde qu'elle paraissait un trait de scie dans la masse du plateau. Un ravin s'élargissait à partir du fond de la calanque, et un ruisselet s'y jetait en tintant sur son lit de cailloux.

Nous sautâmes à terre sur une grève de galets. Il faisait très sombre dans cette coupure ouverte dans les entrailles mêmes de la roche, un crépuscule transparent et liquide que filtrait le bruit du ruisseau. La rumeur des vagues n'y parvenait plus que comme un froissement étouffé. A travers la coupure ouverte au-dessus de nous, le ciel très pur virait au bleu sombre, dans l'enfilade du ravin où s'engouffrait le jour, un arbre isolé, très haut au-dessus de nos têtes, découpait sa silhouette toute trempée de soleil et semblait nous faire signe vers les hauteurs. L'intimité silencieuse et la pénombre de cette gorge étaient si inattendues que nous demeurâmes un moment sans rien dire, embarrassés et souriant l'un à l'autre comme des enfants qui se glissent dans une cave défendue. Et si brusquement complice était le secret renfermé de cette crypte close que Vanessa, saisie d'une angoisse involontaire devant le déclic de ce piège qui se refermait, fit en trébuchant sur les galets quelques pas incertains comme pour fuir ; je percevais son souffle défait et trop rapide, mais, surgissant derrière elle et tout battant d'un sang brutal à l'aveu de cette faiblesse qui me transperçait délicieusement,

je passai mon bras sous le sien et renversai durement sa tête sur mon épaule, et en une seconde elle sembla s'éparpiller et s'alourdir, ne fut plus qu'une pesanteur brûlante et molle, dénouée et toute renversée sur ma bouche.

Nous dûmes passer de longues heures dans ce puits d'oubli et de sommeil. La coupure du rocher au-dessus de nos têtes jointes était si étroite, et le ciel qui s'y enchâssait si lointain et si calme que les variations du jour, dans l'absence du jeu plus allongé des ombres, ne parvenaient plus jusqu'à nous ; nous reposions de tout notre poids dans la sécurité même des gisants sous ce faux jour de crypte où l'ombre venait se diluer comme dans une eau profonde ; les légers bruits autour de nous : un bruit d'eau vive sur les galets, le lapement insensible et le minuscule gargouillis dans les creux de roche de la marée montante, donnaient à l'écoulement du temps par leurs longs intervalles suspendus et leurs soudaines reprises une incertitude flottante coupée de rapides sommeils, comme si la conscience légère qui venait affleurer en nous par instants eût puisé dans cette émersion même le minime surcroît de poids qui la replongeait aussitôt dans un court évanouissement. J'avais porté Vanessa au bord du ruisseau qui laissait entre lui et la roche l'espace d'une étroite banquette où poussait une herbe profonde et noire : la main posée sur un de ses seins, je la sentais auprès de moi paisible et toute rassemblée dans une obscure croissance de forces : ce sein doucement soulevé sur cette profonde odeur de terre m'apportait comme la nouvelle fortifiante de ce *bon sommeil* qui est le présage des profondes guérisons — alors l'excès de ma tendresse pour elle se réveillait : mes baisers emportés pleuvaient de toutes parts sur ce corps défait, comme une grêle ; je mordais ses cheveux mêlés à l'herbe à même le sol. Vanessa s'éveillait à demi, et les yeux fermés dans l'excès de sa lassitude, souriait seulement de sa bouche entr'ouverte — sa main tâtonnait vers moi, et à peine m'avait-elle trouvé qu'engourdie de certitude confiante, avec un soupir d'aise, elle sombrait de nouveau dans le sommeil.

Le soleil cependant avait dû s'abaisser sensiblement, car les parois de la gorge étaient devenues grises, et seule une des lèvres de la roche qui nous surplombait flambait encore à son sommet d'un étroit liséré de lumière ; le bruit des vagues paraissait s'assoupir, et, quelques étoiles à peine réelles, pareilles à ce brasillement fugace qui s'éveille aux lumières dans certaines pierreries, clignèrent faiblement sur le bleu pâli du ciel. Le froid montait de l'herbe humide : j'aidai Vanessa à se relever, je pressai contre moi ce poids fléchissant et tiède rendu à mes mains pleines, longuement, interminablement.

— Revenons nous au bateau? lui dis-je d'une voix ensommeillée. Il doit se faire tard déjà.

— Non, viens...

Toute ranimée maintenant, fiévreuse, tournant vers moi en une seconde ces yeux d'ailleurs que je reconnaissais si bien, elle me montrait le haut de la ravine.

— ... Le bateau ne nous attend qu'à la nuit tombée. Pourquoi penses-tu que je t'aie amené ici? me lança-t-elle avec cette hauteur coupante qui me blessait et m'exaltait à la fois, parce que j'avais l'impression d'être rudoyé par une reine — mais presque aussitôt elle baissa les yeux et posa sa main sur mon épaule doucement.

— Il faut au moins que nous explorions notre royaume. Pense, Aldo — nous sommes tout seuls sur une île. Et tu veux déjà t'en aller.

Nous escaladâmes non sans peine la cheminée de pierres croulantes qu'était le lit du petit ruisseau. Vanessa s'accrochait à moi sur ces galets glissants, et bientôt nos pieds nus s'ensanglantèrent. Je me sentais brusquement dégrisé ; le jour déjà sombre me paraissait d'un mauvais présage, et cette île mal famée vaguement suspecte : je proposai de nouveau à Vanessa de revenir, mais elle me répondit de sa voix brève :

— Nous nous reposerons là-haut.

Peu à peu le ravin s'élargissait et s'aplanissait ; nous sortions de la gorge et nous marchions maintenant sans bruit sur un gazon ras, dans le creux d'un court vallon qui se raccordait insensiblement au haut plateau de l'île. A l'air libre, il faisait encore grand jour ; en émergeant à la lumière de ces hauteurs encore chaudes, nous respirions délicieusement. Le sommet de l'île n'était qu'une table rase éventrée sur ses bords par les coupures rayonnantes des ravins. Des ondes rapides et brusques couraient sur les herbes sèches ; la sourde détonation des vagues invisibles déferlant dans les creux des falaises apportait dans le vent le bruit d'un orage lointain. Çà et là, avec la fraîcheur du soir, des bouchons de brume blanche commençaient à courir et à se bousculer au ras du sol, comme un troupeau pris de panique — l'île s'anuitait déjà — on eût dit qu'avant l'heure les fantômes du soir se hâtaient de reprendre possession de la lande. Vanessa m'entraînait maintenant rapidement vers une colline assez raide — la seule saillie de ce plateau nivelé — qui se profilait devant nous en avant des falaises, dans la direction de l'est. De ce côté, l'île allait se rétrécissant, et pointait vers l'ouest comme une proue surélevée ; à droite et à gauche de nous, maintenant tout proches, les ravins ne laissaient plus entre eux

qu'une étroite arête au tracé sinueux. Vanessa marchait devant moi sans mot dire, le souffle court, le pas hâté, et la pensée me vint un instant que l'île était peut-être encore habitée, et qu'une silhouette allait surgir de ces roches qui donnerait un corps à sa fièvre et à mon malaise.

Arrivée au sommet de la colline, elle s'arrêta. L'île finissait devant nous par des précipices abrupts ; le vent de ce côté la fouettait furieusement, et on entendait du bas des falaises monter les coups de bélier continus des vagues. Mais Vanessa ne s'en souciait guère, et sans doute ne se souvenait-elle même plus que je fusse là. Elle s'était assise sur une roche éclatée, et fixait les yeux sur l'horizon : on eût dit que sur ce récif écarté soudain elle prenait une veille, pareille à ces silhouettes endeuillées qui du haut d'un promontoire guettent interminablement le retour d'une voile.

Mes yeux suivaient malgré moi la direction de son regard. Une clarté assez vive s'attardait sur le ressaut de colline qui crevait le manteau de brumes. En face de nous, l'horizon de mer bordait une bande plus pâle et étonnamment transparente dans le crépuscule avancé ; pareille à une de ces échappées ensoleillées qui se creusent au ras de l'eau sous le dôme des vapeurs et annoncent la fin d'un orage : on eût dit que des soupirs de lumière venaient affleurer et crever continuellement derrière l'horizon. Mes yeux parcoururent cet horizon désert, et s'arrêtèrent un instant aux contours d'un très petit nuage blanc en forme de cône, qui semblait flotter au ras de l'horizon dans la lumière diminuée, et dont l'isolement insolite dans cette soirée claire et la forme lourde s'associèrent aussitôt dans mon esprit de façon confuse à l'idée d'une menace lointaine et à l'appréhension d'un orage montant sur la mer. Un froid brusque maintenant s'abattait sur l'île, le vent fraîchissait, à l'approche de la nuit les oiseaux de mer avaient cessé de crier ; j'avais hâte soudain de quitter cette île chagrine et sauvage, évacuée comme un navire qui coule. Je touchai sèchement l'épaule de Vanessa.

— Il se fait tard. Viens. Rentrons.

— Non, pas encore. Tu as vu? me dit-elle en tournant vers moi ses yeux grands ouverts dans le noir.

D'un seul coup, comme une eau lentement saturée, le ciel de jour avait viré au ciel lunaire ; l'horizon devenait une muraille laiteuse et opaque qui tournait au violet au-dessus de la mer encore faiblement miroitante. Traversé d'un pressentiment brusque, je reportai alors mes yeux vers le singulier nuage. Et, tout à coup, je vis.

Une montagne sortait de la mer, maintenant distinctement visible sur le fond assombri du ciel. Un cône blanc et neigeux,

flottant comme un lever de lune au-dessus d'un léger voile mauve qui le décollait de l'horizon, pareil, dans son isolement et sa pureté de neige, et dans le jaillissement de sa symétrie parfaite, à ces phares diamantés qui se lèvent au seuil des mers glaciales. Son lever d'astre sur l'horizon ne parlait pas de la terre, mais, plutôt d'un soleil de minuit, de la révolution d'une orbite calme qui l'eût ramené à l'heure dite des profondeurs lavées à l'affleurement fatidique de la mer. Il était là. Sa lumière froide rayonnait comme une source de silence, comme une virginité déserte et étoilée.

— C'est le Tängri, dit Vanessa, sans tourner la tête. Elle parlait comme pour elle-même, et je doutai de nouveau qu'elle eût conscience que je fusse là.

Nous demeurâmes longtemps sans mot dire dans l'obscurité devenue profonde, les yeux fixés sur la mer. Le sentiment du temps s'envolait pour moi. La lumière de la lune tirait vaguement de l'ombre la cime énigmatique, pour l'y replonger aussitôt, la faisait palpiter irréellement sur la mer effacée — nos yeux fascinés s'épuisaient à suivre le déploiement de ces phases mourantes, comme aux dernières lueurs, plus louches et plus mystérieuses, d'une aurore boréale. Enfin, il fit nuit tout à fait, le froid nous transperça. Je relevai Vanessa sans mot dire, elle s'appuya à mon bras toute lourde. Nous marchions la tête vide, les yeux douloureux de leur excès de fixité, les jambes molles. Je tenais Vanessa étroitement serrée contre moi sur le chemin périlleux et glissant que nous avions peine à suivre dans le noir, mais cet appui que je lui prêtais n'était plus en ce moment qu'un réflexe machinal et sans tendresse. Il me semblait que sur cette journée de douce et caressante chaleur était passé comme un vent descendu des champs de neige, si lustral et si sauvage que jamais mes poumons qu'il avait mordus n'en pourraient épuiser la pureté mortelle, et, comme pour en garder encore l'étincellement dans mes yeux et la saveur froide sur ma bouche, sur le sentier ébouleux malgré moi je marchais la tête renversée vers le ciel plein d'étoiles.

★

J'allais maintenant souvent à Maremma : je profitais des allées et venues de la voiture que le remue-ménage des travaux de la forteresse appelait sans cesse à la ville. Je quittais l'Amirauté après le déjeuner, impatient maintenant de la brève route. Quand nous arrivions aux premières maisons de Maremma, je remarquais que la seule vue, pourtant familière, du fanion de l'Amirauté battant à l'aile de la voiture, attrou-

pait aussitôt autour de nous quelques curieux, et que les regards des passants au long de notre route se haussaient une seconde plus brillants : je sentais que le seul passage de la voiture était une *nouvelle* dont leur journée s'éclairait, et notre présence un signe, une confirmation que quelque chose était en train — je voyais même parfois s'ébaucher sur mon passage le geste rituel du bras levé pour le salut qu'on réserve d'habitude à Orsenna pour les circonstances solennelles, comme si chacun eût cherché à se serrer instinctivement contre celui qui paraissait toucher de plus près au secret, et je savais qu'un bruit aussitôt courait de rue en rue : « La voiture de l'Amirauté est encore là. » Il fallait pour sortir écarter les badauds comme des mouches, et des regards se collaient encore à mon dos longtemps, avides, comme une bouche qui cherche l'air.

Ce n'était pas le seul changement qu'on remarquait à Maremma. Quand je passais chez Belsenza aux nouvelles, dans le bureau lépreux à l'odeur assoiffante de papier surchauffé où il travaillait au milieu d'un des quartiers pauvres, je le trouvais chaque fois plus soucieux. Il me tendait les rapports sans mot dire, le sourcil encore froncé de sa lecture, la cigarette collée au coin de la bouche, en rejetant la tête en arrière et en m'inspectant rapidement de ses yeux mi-clos. La courbe ascendante de la fièvre qui minait la ville s'inscrivait impitoyable sur ces registres tachés de doigts sales, et, à en juger par les douteux indices qui s'empilaient maintenant sous mes yeux comme des papiers gras sous la pique d'un balayeur, on eût dit que cette fièvre maintenant suppurait. Les statistiques de police portaient de jour en jour le témoignage d'un relâchement bizarre de la moralité, et tout particulièrement les cas d'exhibitionnisme et de provocation à la débauche, souvent difficiles à déceler pour la police tellement ils paraissaient bénéficier de la part des témoins d'une complicité tacite, paraissaient se multiplier. Belsenza partait parfois d'un rire épais d'homme blasé en me soumettant quelque détail piquant, mais il y avait là pour moi plus un signe clinique qu'une maladie, et ce que j'avais entrevu au palais Aldobrandi me laissait à penser. La police donnait à ces affaires une publicité soigneuse.

— Cela les empêche de penser à autre chose, me confiait Belsenza en clignant un œil amusé. La police le sait de tout temps, et je ne serais pas étonné que mes sbires aient quelquefois la main là dedans.

Mais il était clair que Maremma ne cessait pas pour autant de penser à autre chose. La gaieté de Belsenza tombait quand on lui amenait — et c'était souvent — une cartomancienne

aux prédictions apocalyptiques, ou un de ces « missionnés » chevelus (c'était le nom que leur donnait le peuple), à l'œil fuyant et à la tournure subalterne, qui prophétisaient maintenant sur les quais à la tombée de la nuit, et attroupaient le menu peuple des bateliers.

— Ceux-là, ce sont des oiseaux de mauvais augure. Il y a quelque chose, ou quelqu'un, derrière. Si je tenais celui qui les paie ! murmurait Belsenza entre ses dents serrées, avec un sifflement de colère et d'impuissance.

Leur attitude était infailliblement la même, et se caractérisait par un respect exagéré, et qui ne paraissait pas feint, des insignes et des représentants du pouvoir. Lorsqu'on les poussait dans le bureau de police, ils saluaient chacun à la ronde avec une sorte d'emphase cérémoniale et exaltée, selon le degré exact de considération que méritait sa fonction ou son grade, puis s'adossaient au mur, et se tenaient cois, les yeux fixés à terre. Après quoi, il n'était plus question d'en rien tirer. Belsenza avait beau les rudoyer, les menacer des verges, ils ne sortaient plus de leur mutisme que pour prononcer sans conviction quelques bribes de phrases toutes faites, qui constituaient comme le leitmotiv inepte de leur prédication grossière, et tendaient toutes à assigner au Farghestan un rôle vaguement apocalyptique, une bizarre mission de providence à rebours.

— Les temps sont venus... Nous sommes tous promis à Là-bas... Les paroles sont dites... Ils nous ont comptés du premier jusqu'au dernier...

Leur voix psalmodiante et aiguë du grand air et des places vides détonait soudain de façon si dépaysante dans l'indifférence sceptique de ces murs nus qu'ils s'arrêtaient presque aussitôt d'eux-mêmes et se rencoignaient, la tête dans les épaules, comme des oiseaux de nuit, apeurés et chagrins, affolés par le son de leur propre voix, tremblants comme un gibier pris au piège. Belsenza haussait les épaules, et selon son humeur du moment les renvoyait d'un coup de pied, ou les expédiait pour quelques jours à la prison de la ville — on les fouillait avant de partir, mais, chose étrange, et qui semblait apporter un démenti à Belsenza, on ne trouvait presque jamais d'or dans leurs poches.

De tels interrogatoires me mettaient mal à l'aise. Ces bouches noires, béantes tout à coup malgré elles sur leur cauchemar enfantin, laissaient je ne sais quelle impression sinistre. L'abandon, le relâchement de ces lippes tremblantes et presque obscènes me frappait surtout — comme si les défenses dernières de la vie eussent fléchi en elles, comme si quelque *chose* eût profité insidieusement pour prendre la

parole d'une débâcle profonde de l'homme. Cette voix naufragée qui semblait venir de plus bas qu'une autre, qui saisissait à la nuque, et qui faisait passer une brusque onde de silence parmi les policiers attablés, était panique. Dans ce bureau de crasse et de sommeil, dans ce décombre de ville moisie et recuite dans son immobilité ruineuse, c'était comme une lézarde de ténèbres entr'ouverte en plein midi, comme le cauchemar pourri de ce sommeil séculaire qui crevait, qui se levait devant nous, qui *descendait les marches*.

Il y avait dans ce grouillement de larves des silhouettes plus fières. On amena un jour pendant une de mes visites une fille — d'aspect très pauvre, mais de traits fins et presque nobles — qui lisait l'avenir dans les cendres à un coin du marché aux légumes. L'interrogatoire s'engagea mal — son mutisme obstiné devint d'une telle insolence et son regard hautain et dédaigneux si provocant que sur le visage de Belsenza, plus nerveux que d'habitude, ou peut-être effleuré par une arrière-pensée plus trouble, je vis monter peu à peu une colère froide.

— Tu ne veux pas parler. Nous allons voir. Tu l'auras voulu, lança-t-il d'une voix rauque et basse. Fouettez-la.

Dans la pénombre de la pièce, il me sembla voir les yeux de la jeune fille noircir. Les mains liées au dos, on lui serra le cou dans un collier scellé assez bas dans le mur, puis un policier releva haut ses jupes par derrière et l'en encapuchonna. Il y eut un mouvement de fébrilité friande et de joyeuse rumeur dans le poste. Belsenza ne prodiguait guère de tels passe-temps, banals pourtant à Orsenna où l'autorité avait la main lourde, et où une longue intimité avec les coups faisait qu'on les maniait avec une familiarité goguenarde. Mais quelque chose d'insolite dans ce silence de tombe arrêtait les plaisanteries habituelles.

— Tu te décides ? siffla Belsenza entre ses dents.

On entendait sangloter à petits coups sous le retroussis de linge, et je savais que maintenant elle ne parlerait pas. Le pire pour elle était passé : c'était ce licol de bête à l'encan, cette croupe pâlie des linges, rebondie de santé et à l'épanouissement charnu, qui bafouait maintenant le visage comme un rire gras.

La croupe se zébrait de meurtrissures rouges, rebondissait sous les lanières avec un tremblement monotone. Un ennui gêné descendait maintenant dans la pièce ; il y avait erreur sur la personne : on eût dit qu'on fouettait une morte.

— Assez ! fit Belsenza mal à l'aise, sentant vaguement que la scène me déplaisait. Va-t'en, et qu'on ne t'y reprenne plus.

Le visage encore tout enflammé, elle tapotait maintenant sa jupe à petits coups, arrangeait rapidement ses cheveux avec une provocation d'indifférence puérile que démentaient ses yeux brûlants et secs, qui sautillaient d'objet en objet comme sous une morsure insupportable, comme si la pièce tout entière eût été chauffée au rouge.

— Allons, n'en parlons plus, ce n'est pas grand'chose, fit Belsenza en lui touchant l'épaule, soudain grossièrement cordial. Tâche à présent de voir l'avenir plus en rose, ou cette fois il t'en cuira. Mais le regard se posa sur lui, noir et brûlant, brillant derrière ses larmes d'un soudain éclat victorieux.

— Vous avez peur ! peur ! peur !... Vous me battez parce que vous avez peur.

Belsenza la poussa dehors, elle détala, mais on entendait encore les pieds nus claquer sur les dalles entre les trop nerveux éclats de rire, et sa voix aiguë et acharnée de petite fille toujours dans l'air comme une guêpe : « peur ! peur ! peur ! » Sur son passage, des fenêtres s'entrebâillaient sans bruit, comme des coquillages aux rayons de soleil, humant les cris un à un dans le silence de ce quartier pauvre, et nous nous sentions de méchante humeur.

Il y avait des indices plus inquiétants. Bien que la saison pluvieuse fût déjà en vue, la petite colonie étrangère de la ville ne se hâtait pas de quitter Maremma, et il était clair déjà que beaucoup, à l'exemple de Vanessa, prenaient leurs dispositions pour y passer l'hiver, si inconfortables que pussent paraître les quelques palais lézardés de la ville, où le vent circulait trop familièrement. Déjà ce surcroît de population inattendu prélevait largement sur les maigres ressources de la contrée, et faisait présager des difficultés d'approvisionnement qui préoccupaient Belsenza, et l'amenaient à s'interroger avec une humeur plus sombre sur les motifs qui pouvaient retenir ces errants désœuvrés jusqu'au cœur même de l'hivernage. De leurs occupations et de leurs projets, ses espions n'arrivaient pas à savoir grand'chose ; il était délicat pour la police de s'intéresser de trop près aux allées et venues de gens dont les noms étaient le bruit même d'Orsenna, et l'influence à la Seigneurie trop certaine. Ils n'avaient d'ailleurs que trop d'occasions de se rencontrer de la manière la moins suspecte au milieu de la vie de fêtes où brillaient seulement d'un éclat plus provocant les soirées du palais Aldobrandi, et devant cette énigme qui prenait plaisir à s'offrir en pleine lumière, Belsenza se sentait irrésolu et bafoué.

— Comprenez-moi bien, me dit-il un jour en me parlant d'une de ces soirées, avec ce regard mi-clos qu'il avait dans

ses moments de perplexité, et qui glissait chichement par la fente des paupières comme une pièce de monnaie : il y avait là hier soir le comte Ferzone, la femme du sénateur Monti, et le secrétaire du Conseil des Présides. Si on conspire là dedans, alors c'est Orsenna qui conspire contre elle-même. Je commence à me demander pour qui au juste la police travaille. Qui me dit que ces gens ne seront pas les premiers à lire mes rapports?

Son regard embusqué cherchait le mien avec insistance. Je savais que mon intimité avec Vanessa avait mis entre nous une gêne : on eût dit que cet œil rusé amorçait un ralliement possible, faisait à travers moi comme une ouverture de paix. Il y avait dans ses épaules lourdes une lassitude, un affaissement.

— ... Ce qui m'inquiète, continua-t-il, c'est qu'Orsenna ne dit rien. Au surplus, ce que nous faisons ici ne sert pas à grand'chose. Cela ne m'amuse pas de faire fouetter des petites filles. Et d'ailleurs...

Il eut un geste désabusé et tourna les yeux vers la fenêtre.

— ... Peut-être que ce qu'ils disent est vrai. Que ça finira mal...

Il se fit un silence dans la pièce ; un pas traînant longeait le canal, perdu dans l'après-midi endormi. Il me semblait que quelque chose cédait doucement sous mon poids comme du sable mouvant, et machinalement, je fis un pas vers la porte. Belsenza sursauta légèrement, en homme qui se réveille :

— ... Vous allez au palais, puisque la princesse est rentrée de voyage. Heureux homme ! Je n'y vais pas autant que je le voudrais.

Il me regarda d'un air fin et reprit d'une voix sérieuse :

— ... Je crains parfois qu'on ne m'y invite que pour me rendre moins scabreuse ma présence en *service commandé.* Assurez la princesse qu'elle n'aura jamais d'ennuis de mon côté.

Ainsi le malaise gagnait du terrain, et jour après jour on pouvait voir céder de façon inattendue quelque nouvelle défense. Comme une troupe qui s'avance cachée sous un brouillard, une désorientation subtile de l'adversaire préparait et précipitait sa marche. Quand je songeais à l'instruction que j'avais reçue d'Orsenna, et aux échos complaisants qui me revenaient de là-bas aux bruits qui enfiévraient la ville, il me semblait parfois qu'Orsenna se lassait de sa santé endormie, et sans oser se l'avouer eût attendu avidement de se sentir *vivre* et s'éveiller tout entière dans l'angoisse sourde qui gagnait maintenant ses profondeurs. On eût dit que la cité heureuse, qui avait essaimé de toutes parts sur la mer et laissé

rayonner si longtemps son cœur inépuisable dans tant de figures énergiques et d'esprits aventureux, au sein de son vieillissement avare appelait maintenant les mauvaises nouvelles comme une vibration plus exquise de toutes ses fibres.

Je quittais Belsenza et je m'enfonçais dans le dédale des rues pauvres du quartier des pêcheurs pour gagner le quai où m'attendait la barque. Si impatient que je fusse de rejoindre Vanessa, je trouvais parfois un charme à m'attarder dans ces ruelles qui zigzaguaient entre les façades aveugles et les tristes jardinets conquis sur les sables, et où tombaient dès le début de l'après-midi de grands pans de fraîcheur. Il y avait là toute une banlieue morne et houleuse, basculée au hasard sur les vagues du bourrelet de dunes qui marquait le contour de la terre ferme, et dont l'abandon lépreux et l'ancienneté croulante étaient rendus plus désolés encore par la remise en marche des sables que la végétation des jardins brûlés ne fixait plus, et dont on voyait parfois sous la poussée du vent de mer les fines aigrettes lumineuses pleuvoir intarissables par-dessus le mur d'un enclos comblé et venir feutrer le pavé étroit, comme autant de cascades de silence — mais, si j'élevais la tête au-dessus du mur, la rumeur acharnée du large et les claquements du vent de mer venaient brusquement me gifler le visage. J'aimais ce silence menacé et ces replis d'ombre, comme suspendus sur une clameur profonde et énorme — je faisais glisser dans mes doigts ce sable qu'avaient vanné tant de tempêtes, et qui maintenant bâillonnait la ville dans le sommeil — je regardais Maremma s'ensevelir, et en même temps, les yeux blessés, giflé par le vent furieux qui mitraillait le sable, il me semblait sentir la vie même battre plus sauvagement à mes tempes, et quelque chose se lever derrière cet ensevelissement. Parfois, au détour d'une rue, une cruche ou un panier de poissons en équilibre sur la tête apparaissait une femme de pêcheur sous les éternels voiles noirs qui font des groupes à Maremma autant de cortèges de deuil, et dont on ramène un pan sur la bouche pour se protéger de la grêle du sable : elle passait près de moi silencieusement comme un fantôme errant de la ville morte, m'apportant à la fois une odeur de mer et de désert, et toute pareille, ainsi surgie de cette nécropole inhabitable, à ces flammes errantes et funèbres qui s'élèvent et palpitent faiblement sur une terre trop gorgée de mort. La vie s'aventurait sur ces confins extrêmes plus vulnérable et plus nue, dressée sur l'horizon de sel et de sable comme un signe exténué, elle voletait par les rues effacées comme un lambeau de ténèbres oublié dans le plein jour. La lumière baissait déjà sur le large, et il me semblait sentir en moi qu'un désir montait,

d'une fixité terrible, pour écourter encore ces journées rapides : le désir que les jours de la fin se lèvent et que monte l'heure du dernier combat douteux : les yeux grands ouverts sur le mur épaissi du large, la ville respirait avec moi dans le noir comme un guetteur sur qui l'ombre déferle, retenant son souffle, les yeux rivés au point de la nuit la plus profonde.

Je trouvais Vanessa tantôt alanguie, tantôt nerveuse ; on eût dit que ces après-midi qu'elle me réservait à moi seul au milieu de l'agitation qu'elle entretenait à plaisir autour d'elle la désorientaient comme un *passage à vide*, et, si tendre et si enjouée qu'elle pût se montrer quelquefois, il me semblait que ce silence et cette tranquillité vide la laissaient déconcertée et incertaine, comme si elle eût craint de se retrouver trop longtemps en tête à tête moins avec moi qu'avec une image d'elle-même, à laquelle ma seule présence la réveillait. Lorsqu'il faisait beau temps, elle me faisait souvent signe par delà le canal du jardin abandonné où je l'avais trouvée le matin de Vezzano — les jours gris, que la saison maintenant multipliait, elle m'attendait dans le salon vide qui m'intimidait toujours. Une fraîcheur montait de l'eau calme et baignait le palais silencieux ; par la grande porte ouverte sur le canal venait par intervalles un bruit tranquille d'avirons plongeant dans l'eau morte : j'étais sûr à cette heure de ne trouver personne que Vanessa, et je m'attardais parfois un instant sous ces voûtes froides que mon pas sur les dalles faisait résonner durement : il me semblait que j'éveillais un château de sommeil ; par les baies qui donnaient sur la cour intérieure, les feuillages immobiles du jardin d'hiver paraissaient pris dans un cristal transparent. Des siècles accumulés avaient ici usé les angles l'un après l'autre, tamisé les lumières, feutré toutes choses d'une poussière impalpable jusqu'à la mise en place de ce chef-d'œuvre de quiétude et de sommeil, et nulle part peut-être mieux que dans cette demeure séculaire ne transparaissait le profond génie *neutralisateur* de la Ville, qui déchargeait les choses de tout pouvoir de suggestion trop vive, et réussissait à la longue à donner au décor même de la vie quotidienne la vertu doucement balsamique et l'insignifiance profonde d'un paysage. Je songeais alors à ma visite à Sagra et aux propos que m'avait tenus autrefois Orlando — et à m'attarder dans les salles de ce palais qui se révélait à moi dans le silence, à plonger dans l'eau de ces glaces mortes et de ces canaux engourdis, à respirer cette transparence liquide d'automne, à écouter les craquements des boiseries s'engrener subtilement dans le silence suspendu, il me semblait que quelque chose m'était révélé de son charme et de son irrémédiable condamnation :

c'était comme si tout l'effort séculaire d'Orsenna, toutes les images qu'elle s'était complue à donner de la vie, eussent visé à une chute de tension presque effrayante, à une *égalisation* finale où se fussent déchargés toutes les choses et tous les êtres de leur affirmation de présence offensante et de leur dangereuse électricité : les formes trop humanisées, trop longtemps usées par un frottement trop continu, au milieu desquelles s'y perpétuait la vie, lui faisaient comme un vêtement de plus en plus profonde inconscience, au travers duquel nul contact ne la réveillait plus. Orsenna chaque matin en s'éveillant endossait le monde comme un *justaucorps* longtemps porté et fait à elle, et dans cet excès de familiarité confortable la notion même de ses frontières se perdait ; la conscience faible qu'elle avait d'elle-même s'enracinait lentement dans une terre maintenant si profondément pétrie d'humanité qu'elle semblait à la longue l'avoir entièrement bue, et son âme passée dans l'empreinte qu'elle avait enfoncée au cœur des choses la laissait vacillante sur un vide, penchée jusqu'à la rejoindre sur l'image trop exactement ressemblante qui montait de ses canaux immobiles, comme un homme qui se sentirait glisser lentement de l'autre côté du miroir.

Quand je reviens en pensée sur ces journées unies et monotones, et pourtant pleines d'une attente et d'un éveil, pareilles à l'alanguissement nauséeux d'une femme grosse, je me rappelle avec étonnement combien Vanessa et moi nous semblions avoir peu à nous dire. L'ardeur qui me jetait vers elle se contentait et s'éteignait vite, comme la poussée de fièvre triste de l'après-midi des lagunes. Ce palais si peu fait pour y vivre, aux portes battantes, à la sonorité et à la pénombre d'église, et où les reflets de l'eau mouvante bougeaient éternellement le long des murs, nous était comme un campement instable, une forêt habitable et ouverte sous ses lourds ombrages immobiles, mais dans laquelle perpétuellement un œil eût rôdé. Je ne me sentais jamais tout à fait seul avec Vanessa ; au contraire, couché contre elle, il me semblait parfois de mes doigts pendants au bord du lit dans ma fatigue défaite sentir glisser avec nous l'épanchement ininterrompu d'un courant rapide : elle m'emportait comme à Vezzano, elle mettait doucement en mouvement sur les eaux mortes ce palais lourd — ces après-midi de tendresse rapide et fiévreuse passaient comme emportés au fil d'un fleuve, plus silencieux et plus égal de ce qu'on perçoit déjà dans le lointain l'écroulement empanaché et final d'une cataracte. Parfois à mon côté je la regardais s'endormir, décoliée insensiblement de moi comme d'une berge, et d'une respiration plus ample soudain prenant le large, et comme roulée par un flot de fatigue heu-

reuse ; à ces instants elle n'était jamais nue, mais toujours, séparée de moi, ramenait le drap d'un geste frileux et rapide jusqu'à son cou — son épaule qui soulevait le drap, toute ruisselante de sa chevelure de noyée, semblait écarter d'elle l'imminence d'une masse énorme ; la longue étendue solennelle du lit l'enfouissait, glissait avec elle de toute sa nappe silencieuse ; dressé sur un coude à côté d'elle, il me semblait que je regardais émerger de vague en vague entre deux eaux la dérive de cette tête alourdie, de plus en plus perdue et lointaine. Je jetais les yeux autour de moi, tout à coup frileux et seul sous ce jour cendreux de verrière triste qui flottait dans la pièce avec la réverbération du canal : il me semblait que le flux qui me portait venait de se retirer à sa laisse la plus basse, et que la pièce se vidait lentement par le trou noir de ce sommeil hanté de mauvais songes. Avec son impudeur hautaine et son insouciance princière, Vanessa laissait toujours battantes les hautes portes de sa chambre : dans le demi-jour qui retombait comme une cendre fine du rougeoiement de ces journées brèves, les membres défaits, le cœur lourd, je croyais sentir sur ma peau nue comme un souffle froid qui venait de cette enfilade de hautes pièces délabrées ; c'était comme si le tourbillon retombé d'un saccage nous eût oubliés là, terrés dans une encoignure, comme si mon oreille dressée malgré moi dans l'obscurité eût cherché à surprendre au loin, du fond de ce silence aux aguets de ville cernée, la rafale d'une chasse sauvage. Un malaise me dressait tout debout au milieu de la chambre ; il me semblait sentir entre les objets et moi comme un imperceptible surcroît de distance, et le mouvement de retrait léger d'une hostilité murée et chagrine ; je tâtonnais vers un appui familier qui manquait soudain à mon équilibre, comme un vide se creuse devant nous au milieu d'amis qui savent déjà une mauvaise nouvelle. Ma main serrait malgré elle l'épaule de Vanessa ; elle s'éveillait toute lourde ; sur son visage renversé je voyais flotter au-dessous de moi ses yeux d'un gris plus pâle, comme tapis au fond d'une curiosité sombre et endormie — ces yeux m'engluaient, me halaient comme un plongeur vers leurs reflets visqueux d'eaux profondes ; ses bras se dépliaient, se nouaient à moi en tâtonnant dans le noir ; je sombrais avec elle dans l'eau plombée d'un étang triste, une pierre au cou.

Je trouvais une délectation lugubre dans ces nuits de Maremma, passées parfois tout entières auprès d'elle, qui sombraient par le bout — comme les pilotis de la lagune dans le gonflement matinal de l'eau noire — au creux d'un déferlement de lassitude, comme si la perte de ma substance qui me laissait exténué et vide m'eût accordé à la défaite fiévreuse

du paysage, à sa soumission et à son accablement. Au travers de l'atmosphère saturée de ce pays des eaux, le fourmillement des étoiles par la fenêtre ne scintillait plus ; il semblait que de la terre prostrée ne pût désormais se soulever même le faible souffle qui s'échappe d'un poumon crevé : la nuit pesait de tout son poids sur elle dans son gîte creusé de bête lourde et chaude. Quelquefois, derrière la barre de la lagune, un aviron par intervalles tâtait l'eau gluante, où tout près s'étranglait le cri falot et obscène d'un rat ou de quelque bête menue comme il en rôde aux abords des charniers. Je me retournais sous cette nuit oppressante comme dans le suint d'une laine, bâillonné, isolé, cherchant l'air, roulé dans une moiteur suffocante — Vanessa sous ma main reposait près de moi comme l'accroissement d'une nuit plus lourde et plus close : fermée, plombée, aveugle sous mes paumes, elle était cette nuit où je n'entrais pas, un ensevelissement vivace, une ténèbre ardente et plus lointaine, et toute étoilée de sa chevelure, une grande rose noire, dénouée et offerte, et pourtant durement serrée sur son cœur lourd. On eût dit que ces nuits à la douceur trop moite couvaient interminablement un orage qui ne voulait pas mûrir — je me levais, je marchais nu dans les enfilades de pièces aussi abandonnées qu'au cœur d'une forêt, presque gémissantes de solitude, comme si quelque chose d'alourdi et de faiblement voletant m'eût fait signe à la fois et fui de porte en porte à travers l'air stagnant de ces hautes galeries moisies — le sommeil se refermait mal sur mon oreille tendue, comme quand nous a éveillé dans la nuit la rumeur et la lueur lointaine d'un incendie. Quelquefois, en revenant, je voyais de loin une ombre remuer sur le sol, et, à la lueur de la lampe, les mains de Vanessa qui soulevait ses cheveux emmêlés sitôt qu'elle s'éveillait faisaient voleter sur les murs de gros papillons de nuit ; les traits très légèrement exténués aux lumières, elle paraissait lasse et pâle, sérieuse, toute recouverte encore d'un songe qui donnait trop à penser, et la lumière immobile de la lampe ne me rassurait pas. Une fois sa voix s'éleva, bizarrement impersonnelle, une voix de médium ou de somnambule, qui semblait en proie à l'évidence d'un délire calme.

— Tu me laisses seule, Aldo. Pourquoi me laisses-tu toute seule dans le noir? Je sentais que tu m'avais quittée, je faisais un rêve triste...

Elle leva sur moi des yeux de sommeil :

— ... Il n'y a pas de fantôme dans le palais, tu sais. Viens, ne me laisse pas seule.

Je caressai le front et la douce naissance des cheveux, tout amolli de tendresse par cette voix d'enfance.

— Est-ce que tu as peur, Vanessa? Peur la nuit au cœur de ta forteresse... Et quelle forteresse! grands dieux... Des panoplies jusque dans notre chambre. Et les quatorze Aldobrandi qui montent la garde en effigie.

Les yeux fermés, elle tendait ses bras tièdes et la moue de sa bouche gonflée de toute petite fille, et je l'embrassais avec emportement, comme on mord les bonnes joues d'une douce pomme offerte, mais le passage d'un seul souffle léger la rejetait sur le lit, claquant des dents, toute frissonnante.

— Ah! j'ai froid.

Elle prenait ma main, nerveuse, sérieuse, son regard flottant par la galerie ouverte, comme sur un lointain de sous-bois.

— Que c'est triste ici, Aldo! Pourquoi suis-je venue ici? J'ai horreur de ces murs nus — toujours à regarder les vagues, les bancs de brouillard.

Sa voix était tout contre mon oreille.

— ... On est comme dans un port saccagé, les écluses rompues. On dirait qu'on dérive dans ces pièces trop grandes. On est comme dans un navire mal ancré.

— Mais c'est toi qui veux toutes ces portes ouvertes, Vanessa. Il me semble toujours un peu que nous sommes couchés dans la rue...

— Pauvre Aldo!

Elle caressait mes cheveux d'une main distraite.

— ... Comme tu es gentil et sage. Quel enfant obéissant...

Une vague d'ombre passa sur elle, et son visage se détourna.

— ... Et quand même nous serions dans la rue, quand bien même tout le monde passerait ici, dans cette chambre, qu'importe, Aldo... Que veux-tu que cela fasse? Qui veux-tu qui nous voie?

La voix s'élevait comme une confession étouffée et triste.

— ... A qui veux-tu qu'on ait affaire ici, vraiment? Quand je suis venue ici, j'étais à bout d'ennui, excédée, j'étais dure et serrée, je voulais me pétrir, me faire roide et dure entre mes mains comme une pierre, une pierre qu'on jette à la figure des gens. Je voulais me heurter enfin à quelque chose, fracasser quelque chose comme on casse une vitre, dans cet étouffement. Il y a eu ici, je t'en réponds, en fait de scandales et de provocations, des choses qui passaient la mesure, et non pas drôlement, Aldo — gravement — oui, gravement.

Elle haussa les épaules, lasse.

— ... C'était comme une pierre qu'on jette dans la lagune. Il y avait une petite onde de curiosité lassée, puis l'eau lourde qui se referme. Ce n'était pas que je visais mal. Mais il y a des bêtes qui digèrent jusqu'aux pierres qu'on leur jette, qui

ne sont plus qu'une digestion énorme — une poche, un estomac. Et moi aussi je me sentais digérée. Inoffensive, tu comprends — assimilée — c'est terrible, cette égalité dans la mangeaille, cet écroulement en vrac comme du grain dans un estomac — et s'il y a quelques grains de sable, il n'en digère que mieux. On contribue...

Elle secoua la tête avec désespoir.

— ... Et quand nous serions dans la rue, quand même tu me prendrais dans la rue, qu'est-ce que cela peut faire? — que veux-tu que cela fasse? Il y a des yeux ici qui se posent sur vous, Aldo, mais tu comprends, cela ne va pas plus loin ; il n'y a pas de *regard*. Et moi, j'avais besoin de ce regard. Oh oui ! regarder. Être regardée. Mais de tous ses yeux. Mais pour de bon. Être en présence...

Je me penchais sur elle — j'écoutais s'échapper d'elle, incrédule, ce cri panique, ce flot véhément comme le sang répandu. Elle me paraissait soudain extraordinairement belle — d'une beauté de perdition — pareille, sous sa chevelure lourde et dans sa dureté chaste et cuirassée, à ces anges cruels et funèbres qui secouent leur épée de feu sur une ville foudroyée. Elle se dressa sur son coude lentement, et, fixant ses yeux dans les miens, parla d'une voix calme :

— Ce que je pense, tu le penses aussi, Aldo, n'est-ce pas? Je suis sûre que tu m'as comprise.

Je la regardai dans les yeux à mon tour :

— Je crois te comprendre, Vanessa, mais tu ne l'ignores plus, ce regard. Maremma le nomme. Il n'est pas bienveillant, et tu sais de toujours, toi et les tiens, ce qu'il signifie.

Elle serra sur mon bras une main paisible, nocturne :

— Oui. Tu le sais aussi, et depuis que tu es venu ici, tu n'as pas vécu pour autre chose. C'est pourquoi je suis allée te voir dans la salle des cartes, et pourquoi je t'ai conduit à Vezzano — et ce qu'il t'est donné à présent de faire, toi aussi tu le sais maintenant.

Cette nuit-là, je ne me rendormis pas, et je la passai tout entière dans le trouble et la terrible exaltation nerveuse d'une première nuit d'amour. Vanessa auprès de moi reposait comme vidée de son sang, la tête fauchée par un sommeil sans rêves — écartelée comme une accouchée elle fléchissait le lit appesanti. Elle était la floraison germée à la fin de cette pourriture et de cette fermentation stagnante — la bulle qui se rassemblait, qui se décollait, qui cherchait l'air dans un bâillement mortel, qui rendait son âme exaspérée et close dans un de ces éclatements gluants, qui font à la surface des marécages comme un crépitement vénéneux de baisers.

Le jour filtra dans la pièce. Vanessa était déjà levée. Vêtue

à la hâte, elle allait et venait dans la chambre, et j'observai à travers mes paupières à demi fermées qu'elle guettait mon réveil. Dans son long peignoir gris et onduleux, elle avait le piétinement incertain et le volètement gauche d'un oiseau de passage abrité dans une grotte, qui cherche au réveil son sens et sa direction. Elle vint à moi, s'agenouilla au bord du lit d'un geste tendre, m'entoura de ses bras tout frais du vent de mer, et il me sembla que je prenais sur ses lèvres le goût du sel.

— Je vais te laisser seul pour quelques jours, Aldo. Tu sais qu'il faut que je retourne à Orsenna.

— Déjà, Vanessa?

Elle ne répondit pas, mais posa sa tête sur ma poitrine, et je la serrai dans mes mains contre moi avec une passion encore inconnue.

— Ce sera si court. Tu te souviendras de cette nuit?...

Elle ajouta en baissant sa tête confuse :

— ... C'était une grande nuit, tu sais Aldo... et soudain, d'un geste emporté et gauche, elle baisa mes deux mains... Comme tu as des mains fortes, Aldo. Si puissantes, si fortes...

Elle frottait contre elles sa joue à petits coups, doucement.

— ... Des mains qui tiennent la joie et la perdition — des mains où l'on voudrait se confier et se remettre, même si c'était pour tuer, pour détruire — même si c'était pour finir.

— Mais il n'est pas question de finir, Vanessa. Tu me rends si heureux. Est-ce que tu n'es pas heureuse?

Elle me regarda de ses grands yeux fixes.

— Oh si ! mon chéri, si. Mais je voulais te dire... je suis brave, et je n'ai pas peur de ce qu'elles m'apportent. Même si c'était pour finir...

Elle s'ébroua, éparpilla sa chevelure comme un mauvais nuage ; je plongeai mes mains dans son abri tiède, pelotonné de toute ma tendresse dans une fausse sécurité, et mon cœur alourdi sentait couler les minutes, comme un écolier tapi qui grignote les secondes, qui recule encore l'arrachement glacial du réveil.

— ... Tu sais que j'emmène Marino à Orsenna. Il m'a demandé une place dans la voiture. On s'occupe beaucoup de lui à la Seigneurie, décidément, ajouta-t-elle d'une voix lourde de sous-entendus. De toutes façons, tu vas être seul à l'Amirauté pour quelques jours...

Elle ajouta d'un ton bizarre, et qui ne me parut ironique qu'à demi :

— ... Le maître après Dieu, Aldo... C'est bien ainsi que vous dites, n'est-ce pas?

Vanessa partie, je me sentis désœuvré et chagrin, et je décidai de passer à Maremma un jour encore. C'était la veille de Noël, et dans cette soirée la réclusion entre les murs humides de l'Amirauté me paraissait brusquement trop lourde. Il y aurait foule dans les rues, et un instinct me poussait à me mêler une dernière fois au plus profond de la foule. Dans ces journées douteuses où je sentais vaciller le génie de la ville, il était l'instinct qui nous pousse sur le pont, la joue contre les mille bonnes joues pleines et encore vivantes, quand le navire tremble sur sa quille et que le choc géant monte à nous dans la vibration de la profondeur.

A flâner au long des quelques rues commerçantes de Maremma, il me sembla qu'à la veille de cette solennité attendue, le pouls de la petite ville battait plus fiévreusement. La tradition dans les territoires d'Orsenna en cette veille de Noël était de se costumer de couleurs vives et de manteaux de laine bariolés qui rappelaient le désert et replaçaient au bord de ces sables la commémoration de la Nativité dans son lointain d'Orient, mais il me parut que cette année le déguisement pieux prêtait dans l'esprit de beaucoup à un double sens et à une supercherie de signification particulière. Parmi les cortèges qui parcouraient les rues, et rougeoyaient çà et là un instant aux illuminations pauvres, je remarquai que des silhouettes repassaient qui beaucoup plus que l'Orient millénaire, rappelaient à l'œil les draperies grises et rouges, et les amples vêtements de laine flottants à longues rayures des peuples des sables, dont l'usage était resté populaire dans le Farghestan. Leur passage soulevait les clameurs des gamins, aux yeux de qui ces oripeaux font reconnaître de longtemps l'Ogre des légendes enfantines, mais il était douteux que ce fût aux enfants seulement que les masques eussent souhaité faire peur. Des regards soudain plus brillants venaient se coller de partout à ces silhouettes, et d'avance les guettaient — il était visible que ce travesti équivoque plus que tout autre chose aiguisait l'atmosphère tendue, et que la foule s'y complaisait malsainement, comme on trouve un charme frileux, et peut-être le sentiment d'une *présence à soi* plus trouble, aux premiers frissons d'une fièvre légère. On eût dit que la foule se caressait à ce fantôme comme au seul miroir dont le reflet lui prêtât encore chaleur et consistance.

— Que dites-vous de ce lâcher de Bédouins, monsieur l'Observateur?... me lança abruptement Belsenza que je heurtais au coin d'une rue.

Il était de mauvaise humeur, et visiblement en veine de grossièreté.

— ... Je ne sais ce qui me retient de soulever un de ces voiles de tête crasseux. J'ai idée qu'il s'y frotte plus d'un nez morveux que j'ai mouché il n'y a guère longtemps.

Je répliquai un peu sèchement :

— Je ne vous le conseille guère. Les gens sont nerveux. Et ce n'est pas un jour pour une rafle de police.

— J'ai d'autres raisons, et des meilleures, pour n'en rien faire, rassurez-vous.

D'un air de mystère, Belsenza me tira brusquement par la manche dans une encoignure :

— ... Savez-vous ce qu'on dit? On dit que notre mascarade bénite est un prétexte commode à certains pour ne plus se gêner, et qu'il y a à prendre le frais, ce soir, derrière ces persiennes à mouches, quelques têtes qui ne sont aucunement de par ici.

— Bah !

De toute évidence, Belsenza ce soir sentait le vin.

— J'ai l'ordre d'agir avec prudence, bon. Entendre, c'est obéir — le métier a ses exigences. Mais je vous le jure, monsieur l'Observateur, ces têtes de carême ne viendront plus ici me faire la nique très longtemps. On croit tout de même pouvoir en prendre trop à son aise avec nous *là-bas*...

Il me saisit le bras et s'écarta un peu d'un geste de théâtre — de seconde en seconde plus chaleureux.

— ... Nous avons, monsieur l'Observateur, assez avalé de couleuvres, vous en êtes témoin. Mais assez, c'est assez. J'y perdrai ma place, soit. Mais je le disais ce soir encore au syndic de la Consulta : il y a un temps pour la patience... Orsenna n'est pas une vieille paillasse, mûre pour la vermine du désert... On nous cherche, on nous trouvera (le geste était tranchant et décidément noble)... Venez à Saint-Damase ce soir, ajouta-t-il, en clignant de l'œil, d'une voix filante et rapide.

Je le regardai s'éloigner. Je me demandais jusqu'à quel point il jouait un rôle — profitait de l'alcool pour ménager une transition. Mais le sens de ce langage grossier de bravache n'était plus douteux. Belsenza à la fin avait trouvé trop difficile de se sentir aussi seul. La dérive mécanique de cette âme vulgaire, qui dérapait soudain de sa berge, marquait que les eaux avaient atteint maintenant un certain étiage critique.

Je revins dîner avec ennui au palais : le contact électrisant de la foule m'avait rendu plus déprimante la solitude. Lorsque les premières cloches sonnèrent pour l'office de nuit, je me retrouvai presque involontairement au rendez-vous que m'avait fixé Belsenza, devant les hautes coupoles persanes de Saint-Damase. Mon désœuvrement seul n'était

pas en cause ; le lieu par lui-même attirait ma curiosité. Il n'était guère, dans les territoires du Sud, d'église plus célèbre — moins encore à cause des emprunts très frappants à l'architecture orientale qui se trahissaient dans ses coupoles dorées et vermiculées que par la suspicion opiniâtre attachée à la liturgie et aux rites qu'elle abritait. Beaucoup plus profondément que dans le Nord, l'église officielle avait dû composer ici autrefois avec les hérésies et les querelles intérieures du christianisme oriental, et les coupoles de Saint-Damase figuraient depuis des siècles le signe de ralliement électif de tout ce qui surgissait dans la pensée religieuse d'Orsenna de turbulent et d'aventureux. Le centre, pendant longtemps, d'une petite communauté de marchands des Syrtes rattachés au hasard de leurs relations de voyage aux églises nestoriennes d'Orient, puis d'une secte initiatique dont les liens avec les groupes secrets des « frères intègres » en terre d'Islam paraissent avoir été moins que douteux, les légendes locales en savaient long sur les conciliabules qu'avaient abrités ces coupoles mauresques et ces hautes voûtes noires aux suintements de cave sous lesquelles avaient prié, aux pieds d'un Dieu inscrutable, Joachim de Flore et Cola di Rienzi. Finalement frappée d'interdit, la rebelle incorrigible était restée longtemps close, environnée d'ailleurs peu à peu d'un bizarre respect populaire, qui tenait sans doute à ses formes et à son ornementation exotique et mal comprise, et peut-être aussi, si l'on scrutait plus à fond cette réserve pleine de secrète faveur, au sentiment d'une *contre-assurance* et d'une sûreté obscurément prise vis-à-vis de la divinité régnante et officielle — qui faisait dire avec finesse à Marino, bon connaisseur des Syrtes à ses heures, que Maremma « avait épousé Saint-Vital (la cathédrale) devant Dieu, et Saint-Damase de la main gauche ». Sans doute le clergé avait-il jugé à la longue que le risque d'hétérodoxie était à tout prendre moins grave que l'amas de songe qui s'alourdissait sur cette châsse en déshérence, trop attirante et trop ostensiblement dédiée à l'Obscur, car depuis quelques années, après une cérémonie expiatoire, l'église avait été rouverte au culte, et l'attirance maligne officiellement exorcisée, au prix de ce que l'intransigeance du clergé monastique n'hésitait pas à nommer une capitulation déguisée. Le cours des choses n'était pas sans lui donner raison ; il était patent — la documentation réunie par Belsenza ne laissait là-dessus aucun doute — que Saint-Damase s'était trouvé être aussitôt, dans l'atmosphère très spéciale qu'on respirait maintenant à Maremma, le point de rassemblement choisi et difficile à surveiller des alarmistes et des propagateurs de rumeurs, en même temps que le rendez-

vous à la mode des riches hivernants sceptiques dont le nombre se multipliait dans la ville. Vanessa, bien qu'incroyante, y fréquentait elle-même assidûment, et ne donnait là-dessus que des justifications évasives — elle passait pour protéger son clergé, où les tendances illuministes avaient repris racine comme par enchantement, et, par son entremise peut-être j'avais l'impression que s'étendait sur ce brasillement fumeux, et à partir des plus hautes sphères d'Orsenna, l'effet de la *permission supérieure* qu'évoquaient intimement pour moi les instructions venues de la Seigneurie. Saint-Damase était une des fissures par lesquelles les vapeurs suspectes avaient envahi les rues. Un coup d'œil sur cette crypte qui sentait le soufre n'était pas de trop.

L'église s'élevait près de l'endroit où la langue de sable s'enracinait à la côte, au milieu d'un misérable quartier de pêcheurs, que rappelaient même dans ce jour solennel les éléments naïfs et à dessein pauvres de toute sa décoration. Des filets rapiécés tapissaient les murs, et, selon la très vieille coutume des marins des Syrtes, une barque de pêche avec tous ses agrès, tirée jusque devant l'autel sur des roues remplaçait la crèche : sous son buisson de lumières, le berceau creux et flottant transposait étrangement cette scène si paysanne, en faisait une nativité plus menacée, une naissance au péril de la mer. Autour du brasier de lumière à l'aplomb de la coupole, le reste de la nef était très sombre, mais il en venait cette communication magnétique et presque tactile, pareille à l'air aspiré tremblant au-dessus d'une route chaude, qui monte d'une foule communiant dans l'extrême ferveur. Cette ferveur ne devait rien à la rumination bovine des dimanches trop connus d'Orsenna, et qui n'exprimait que le bien-être du troupeau recompté, enfoncé jusqu'aux narines dans la macération de sa propre odeur : ce qu'on pouvait flairer çà et là dans les rues à l'état de traces, comme une de ces senteurs exotiques qui soudain dilatent les narines, on le recevait ici tout à coup sur la face comme un coup de poing. Un levain puissant brassait cette foule et soufflait bien au-dessus d'elle les hautes coupoles ; cette foule compacte de visages au ras desquels elle voguait épaulait la barque mystique, elle oscillait monotonement au rythme de son chant profond et retrouvé ; dans cette nuit portée au plus creux de l'hiver comme un œuf nocturne, il me semblait qu'à l'haleine des voix chaudes et réveillées je sentais sous mes pas la glace craquer et fondre, et que, le cœur battant, je sentais venir comme de dessous terre une mauvaise fièvre — un dégel trop brusque, un printemps condamné. Comme la bourrasque qui soulève les feuilles mortes, le vieux chant

manichéen s'élevait sur la foule, pareil à un vent venu de la mer :

Il vient dans l'ombre profonde
Celui dont mes yeux ont soif
Et sa Mort est la promesse
Et sa Croix soit mon appui
O Rançon épouvantable
O signe de ma terreur
Le ventre est pareil à la tombe
Pour la Naissance de douleur.

Elle était poignante, cette voix qui reprenait l'étrange et funèbre cantique venu du fond des temps, pareil au claquement d'une voile noire sur cette fête de joie — cette voix d'entrailles qui se *posait* si naïvement dans la tonalité lugubre de son passé profond. Et je ne pouvais l'écouter sans tressaillement, pour tout ce qu'elle trahissait de sourde panique. Comme un homme en péril de mort à qui le nom de sa mère monte aux lèvres, à l'instant des obscurs dangers, Orsenna se retranchait dans ses Mères les plus profondes. Pareille au vaisseau dans la bourrasque qui d'instinct se présente tout debout à la lame, elle réinvestissait dans un cri toute sa longue histoire, se l'incorporait ; confrontée avec le néant elle assumait d'un seul coup sa haute stature et son intime différence — et pour la première fois peut-être, roulé dans une terrible véhémence j'entendais monter de ses profondeurs le timbre nu de ma propre voix.

Cependant le chant cessa : un silence plus attentif annonça que l'émotion de la foule attendait de se consommer maintenant dans un signe intelligible, et que l'officiant allait prendre la parole. Je le regardais maintenant avec une attention aiguë. Il portait la robe blanche des couvents du Sud, et quelque chose en lui — son regard myope et voilé, d'une douceur lointaine et en même temps d'une concentration maniaque — parlait de ces redoutables visionnaires, pareils à des charbons à demi mangés par la flamme des mirages et le feu des sables, qu'Orsenna avait vu surgir si souvent de la frange du désert. Marchant vers la chaire, il ondulait entre les rangs sans les toucher comme une flamme blanche, puis, quand il eut gravi les marches, le buisson de cierges l'éclaira par dessous et fit jaillir des mâchoires une dure ombre carnassière ; la face entière sembla venir affleurer à la surface indécise de la nuit ; il se fit dans l'assistance un resserrement imperceptible, aussi intime que des mains qui se touchent — et je compris que le temps des prophètes était revenu.

Il rappela d'abord d'un ton neutre, et où se traduisait

comme une hésitation ou une lassitude, la place très insigne que la liturgie accordait à cette fête, et se félicita comme d'une marque particulière de la faveur providentielle qu'elle pût être célébrée en cette année avec tout son éclat habituel à Saint-Damase « voix entre toutes les voix unies en cette nuit dans le chœur de l'Église militante à laquelle fut toujours accordée une résonance particulière, et dans le cœur de notre peuple une insigne efficacité ». Après cet exorde sans couleur, la voix marqua une pause et s'éleva peu à peu plus tranchante et plus claire, comme une lame qu'on tire lentement de son fourreau.

« Il y a quelque chose de profondément troublant, et pour certains d'entre vous il y a comme une dérision amère à songer que cette fête de l'attente comblée et de l'exaltation divine de l'Espérance, il nous est donné de la célébrer cette année sur une terre sans sommeil et sans repos, sous un ciel dévoré de mauvais songes, et dans des cœurs étreints et angoissés comme par l'approche de ces Signes mêmes dont l'annonce redoutable est écrite au Livre. Et cependant, dans ce scandale de notre esprit, auquel notre cœur n'a point de part, je vous invite à lire, frères et sœurs, une signification cachée ; et à retrouver dans le tremblement ce qu'il nous est permis de pressentir du profond mystère de la Naissance. C'est au plus noir de l'hiver, et c'est au cœur même de la nuit que nous a été remis le gage de notre Espérance, et dans le désert qu'a fleuri la Rose de notre salut. En ce jour qu'il nous est donné maintenant de revivre, la création tout entière était prostrée et muette, la parole ne s'élevait plus, et le son même de la voix ne trouvait plus d'écho ; dans cette nuit où les astres s'inclinaient au plus bas de leur course, il semblait que l'esprit de Sommeil pénétrât toutes choses, et que la terre dans le cœur même de l'homme se réjouît de sa propre Pesanteur. Il semblait que la création même pesât à la fin de toute sa masse comme une pierre écrasante sur le souffle scellé de son Créateur, et que l'homme se fût couché de tout son long sur cette pierre, comme celui qui tâte dans l'ombre vers la place de son sommeil. Car il est doux à l'homme de tirer le drap sur sa tête — et qui d'entre nous n'a pourchassé plus avant ses songes, et pensé qu'il pourrait mieux dormir, s'il se faisait de son corps même une couche commode, et de sa tête un oreiller? Il y a aussi des lits-clos pour l'esprit. Ici, en cette nuit, je maudis en vous cet enlisement. Je maudis l'homme tout tissu aux choses qu'il a faites, je maudis sa complaisance, et je maudis son consentement. Je maudis une terre trop lourde, une main qui s'est empêtrée dans ses œuvres, un bras tout engourdi dans la pâte qu'il a pétrie.

En cette nuit d'attente et de tremblement, en cette nuit du monde la plus béante et la plus incertaine, je vous dénonce le Sommeil, et je vous dénonce la Sécurité...

Il se fit dans l'assistance comme un frémissement d'attention, et des toussotements çà et là s'étouffèrent dans l'ombre.

... Reportons-nous en notre cœur, avec tremblement et espérance — et cela nous est plus facile qu'à bien d'autres — à cette nuit profondément décevante qui est jour, à cette aube qui se roule encore comme un voile autour de la Lumière increéée. Déjà de cette naissance pressentie la terre est grosse, et pourtant ce qu'elle a choisi pour s'y cacher, c'est la nuit du trouble conseil et des mauvais présages, et ce qui marche devant elle et l'annonce comme la poussière au-devant d'une armée, c'est une rumeur sinistre, le sang répandu, et les présages mêmes de la destruction et de la mort. En cette nuit même, il y a des siècles, des hommes veillaient, et l'angoisse les serrait aux tempes — de porte en porte ils allaient, étouffant les nouveau-nés à peine sortis du sein de leur mère. Ils veillaient pour que l'attente ne s'accomplît point — ne laissant rien au hasard, afin que le repos ne fût point troublé, et que la pierre ne fût point descellée. Car il est des hommes pour qui c'est chose toujours mal venue que la naissance ; chose ruineuse et dérangeante, sang et cris, douleur et appauvrissement, un terrible remue-ménage — l'heure qu'on n'a point fixée, les projets qu'elle traverse, la fin du repos, les nuits blanches, toute une tornade de hasards autour d'une boîte minuscule, comme si l'outre même de la fable venait de se rompre où l'on avait enfermé les vents. (Et il est vrai que la naissance aussi apporte la mort, et le présage de la mort. Mais elle est le Sens.) Je vous parle d'une espèce d'hommes qui n'est point morte, de la race de la porte close, de ceux qui tiennent que la terre a désormais son plein et sa suffisance — je vous dénonce les sentinelles de l'éternel Repos.

— O frères et sœurs, dans cette incertitude épouvantable de la nuit, qu'ils sont rares, ceux qui fêtent du fond de leur cœur la Naissance. Ils viennent du fond de l'Orient, et ils ne savent rien de ce qui leur est demandé — ils n'ont pour guide que le signe de feu qui brille indifféremment dans le ciel quand va se répandre le sang des grappes ou le sang des désastres, ils ont charge d'un royaume aux richesses fabuleuses, et il semble qu'il y ait sur leur vêtement au fond de cette nuit une lueur encore, comme quand on voit crouler faiblement au fond d'une cave l'amoncellement inestimable du trésor. Ils sont partis pourtant, laissant tout derrière eux, emportant de leurs coffres le joyau le plus rare, et ils ne savaient à qui il leur serait donné de l'offrir. Considérons maintenant, comme

un symbole grand et terrible, au cœur du désert ce pèlerinage aveugle, et cette offrande au pur Avènement. C'est la part royale en nous qui avec eux se met en marche sur cette route obscure, derrière cette étoile bougeante et muette, dans l'attente pure et dans le profond égarement. Dans le fond de cette nuit, déjà, ils sont en marche. Je vous invite à entrer dans leur Sens, et à vouloir avec eux aveuglément ce qui va être. Dans ce moment indécis où il semble que tout se tienne en suspens et que l'heure même hésite, je vous invite à leur suprême Désertion. Heureux qui sait se réjouir au cœur de la nuit, de cela seulement qu'il sait qu'elle est grosse, car les ténèbres lui porteront fruit, car la lumière lui sera prodiguée. Heureux qui laisse tout derrière lui et se prête sans gage ; et qui entend au fond de son cœur et de son ventre l'appel de la délivrance obscure, car le monde séchera sous son regard, pour renaître. Heureux qui abandonne sa barque au fort du courant, car il abordera sur l'autre rive. Heureux qui se déserte et s'abdique lui-même, et dans le cœur même des ténèbres n'adore plus rien que le profond accomplissement...

De nouveau, le prédicateur marqua une pause ; sa voix s'éleva maintenant plus lente et voilée de gravité :

... Je vous parle de Celui qu'on n'attendait pas, de celui qui est venu comme un voleur de nuit. Je vous parle de lui ici en une heure de ténèbres, et sur une terre peut-être condamnée. Je vous parle d'une nuit où il ne faut pas dormir. Je vous apporte la nouvelle d'une ténébreuse naissance, et je vous annonce que l'heure maintenant nous est présente où la terre une fois encore sera tout entière soupesée dans Sa main ; et le moment proche où à vous aussi il vous sera donné de choisir. O puissions-nous ne pas refuser nos yeux à l'étoile qui brille dans la nuit profonde, et comprendre que du fond même de l'angoisse, plus forte que l'angoisse s'élève dans le ténébreux passage la voix inextinguible du désir. Ma pensée se reporte avec vous, comme à un profond mystère, vers ceux qui venaient du fond du désert adorer dans sa crèche le Roi qui apportait non la paix, mais l'épée, et bercer le Fardeau si lourd que la terre a tressailli sous son poids. Je me prosterne avec eux, j'adore avec eux le Fils dans le sein de sa mère, j'adore l'heure de l'angoissant passage, j'adore la Voie ouverte et la Porte du matin. »

La foule brusquement ondula en s'agenouillant de cet affaissement sans hâte et presque paresseux des blés sous un coup de faux, et toute la profondeur de l'église reflua pour me gifler le visage dans un puissant, un sauvage murmure de prières. Elle priait épaule contre épaule, dans une immobilité formidable, figeant l'espace de ces hautes voûtes

en un bloc si compact qu'il serrait les tempes, et que l'air semblait soudain manquer à mes poumons. La fumée des cierges tout à coup me piqua les yeux âcrement. Je ressentais entre les épaules comme une pesée lourde, et l'espèce de nausée éblouissante qu'on éprouve à fixer un homme qui perd son sang.

Je ne cherchai pas Belsenza dans cette foule. Dans l'émo-tion qui m'avait serré à la gorge, je me représentai avec dégoût — un dégoût inexprimable — le raclement sur moi de son œil lent et myope, comme une lame qui tâte vers le défaut de la cuirasse. Je sautai dans une barque de louage. La nuit pesante et humide m'attirait — au lieu de rentrer au palais, e fis prendre par le travers de la lagune.

Il faisait bon dans cette nuit froide et salée. Devant moi e palais Aldobrandi, tous feux éteints, flottait comme une banquise sur l'eau calme — à ma gauche les rares lumières de Maremma plongeaient jusque dans la mer une constellation amaigrie, comme si, la terre dévorée, l'horizon d'eau lui-même eût reculé devant la morsure de ce fourmillement d'astres. On eût dit que Maremma se fondait dans ce bloc nocturne, 'y diluait, une ville dissoute dans son Heure et sa Figure, engloutie sous le balisage de ces minuscules clous de feu.

Je me perdis longtemps dans cette nuit promise. Je me fuyais au sein de son vague et de son éloignement. L'humi-dité perlait sur mon manteau en gouttelettes froides ; dans le cercle de lumière faible que projetait le fanal de la barque, la lagune clapotait inépuisable contre le bordage. Je sombrais insensiblement dans le sommeil. L'image de Marino assis dans son bureau de l'Amirauté passait par instants devant mes yeux avec son étrange sourire de ruse et de connaissance ; il oscillait devant moi au rythme de la barque comme un homme qui marche sur les eaux, pareil à un pantin dérisoire, puis les oscillations se firent moins amples ; un instant le visage se tint devant moi dans une immobilité pesante, et je sentis plonger dans les miens ses yeux taciturnes et fixes — mais aussitôt je m'endormis.

JULIEN GRACQ.

(A suivre).

LA RUBRIQUE DU MOIS

MARGINALES

Autour de la Table (I)

Au lendemain de la mort d'André Gide, en lisant quelques-uns des articles qui lui étaient consacrés, j'avais cru y percevoir un ton de ressentiment et de hargne. Je l'écrivis dans Opéra. *M'étais-je trompé? Si j'en crois à présent François Mauriac, il n'y eut d'autre hargne que celle que je manifestais moi-même contre les juges de l'écrivain mort. C'est un jeu plaisant, mais regardez les cartes. Qu'est-ce que cette alternative que François Mauriac me prête : ou le silence, ou les fleurs? Et quand me suis-je élevé contre la « liberté d'esprit dont Gide nous a donné l'exemple »? C'est bien cette liberté d'esprit qui me semble manquer à la plupart de nos bons juges, de nos valeureux sectaires, tandis qu'ils dénoncent le scandale d'une œuvre et d'une vie, imputent à crime tout ce qui s'éloigne de leur position morale ou religieuse, et ne laissent à l'âme de Gide nulle autre chance de salut, que celle de la réversibilité des mérites. Je ne prendrai qu'un seul exemple, mais qui offre une valeur de symbole : « Voilà où Gide m'apparaît grand, écrit Mauriac dans* la Table ronde *: ce n'est pas un penchant à l'exhibitionnisme sénile qui lui dicte, dans ses derniers journaux, d'humiliants aveux; mais il tenait à témoigner devant le monde qu'il avait commis ces mêmes actes pour lesquels d'autres hommes sont encore condamnés et déshonorés. Jamais la relativité de la morale n'éclate comme dans les conjonctures de cette sorte, lorsque l'étalage d'une action mauvaise ou même horrible répond à une exigence de justice. » Il est vrai que Mauriac, en écrivant ces lignes, ne s'exprime plus « en chrétien, comme dans* le Figaro *» mais « hors de toute considération religieuse » : il tient lui-même*

à le préciser. Ah! qu'il doit être dur de se partager ainsi! Et comme je sais gré à l'auteur de nous avertir : j'allais croire que c'était surtout dans la Table ronde *qu'il parlait en chrétien. Mais reprenons. Cette exigence de justice, cette grandeur véritable, dont parle Mauriac, c'est là d'abord ce que je signalais moi-même, dans l'article qui suscita son étonnement. Mauriac va-t-il nous dire que là-dessus nous sommes tous et avons toujours été d'accord, et que ce qu'il vient d'appeler, ce que j'appelle comme lui exigence de justice et grandeur, n'a pas été dénoncé comme une honteuse misère?*

Je voudrais m'être trompé; mais les textes sont là. Là aussi, la surprise de l'étranger, en voyant comment la France saluait l'une de ses plus grandes figures, et l'émotion de beaucoup de Français, écrivains ou non, qui n'étaient d'aucune sorte des amis de Gide. Dans la revue belge Synthèses, *M. Pierre Lesdain parle d'un « concert de glapissements ». Dans* les Temps modernes : « *Pour ma part, écrit Sartre, les restrictions mentales, l'hypocrisie, pour tout dire l'abjecte puanteur des articles nécrologiques qu'on lui a consacrés, m'ont donné trop de déplaisir pour que je songe à marquer ici ce qui nous séparait de lui.* » *N'allons pas si loin; restons à* la Table ronde : *je renvoie Mauriac à ces lignes, écrites par Jacques Laurent, dont on ne dira point qu'il fasse de Gide (pas plus que de Sartre) un cas exagéré : « Le ton des articles cités, le déballage des incidents intimes, la méthode d'une part, son application de l'autre, tout en était en effet un peu effrayant. »*

★

Autour de la Table. (II).

Mais le témoin que je viens de choisir m'accuse à son tour, encore que de façon tout autre. A l'entendre, j'aurais raison en principe de défendre Gide contre ses « juges ». Et pourtant j'ai tort, car je me suis permis de juger dans la Table ronde, *et pour un délit voisin, l'un de mes « confrères ». Oui, j'ai reproché, dit Jacques Laurent, « à un grand écrivain demeuré jusqu'ici peu connu d'avoir cédé, sous la pression de son éditeur, aux perspectives que lui ouvrait une campagne grâce à laquelle il cessait d'être un auteur et devenait un homme, un homme ridicule, mais un homme attrayant. »*

Lisant ces mots, j'ai eu pour l'auteur un instant d'inquiétude. Comment allait-il s'y prendre pour développer son accusation? Car enfin il n'a pu lui échapper que je ne loue pas en Gide ce que je reproche à Jouhandeau, mais précisément le contraire. Eh bien! c'est très simple : Gide, en se livrant dans toute son

œuvre, a poussé Jouhandeau, non point seulement à faire de même, mais encore, l'époque aidant, à tomber dans « l'exhibitionnisme publicitaire ».

Je goûte trop l'esprit et la fantaisie de Jacques Laurent pour souhaiter qu'en la circonstance un excès de logique les vulgarise. Qu'il me permette toutefois une remarque. Le grand écrivain dont il parle, je fus l'un des premiers à reconnaître et à saluer sa valeur. Cela se passait voilà une trentaine d'années. Je l'ai fait presque à chacune de ses œuvres et n'ai cessé de réclamer pour lui la gloire dont il est digne, j'entends une gloire très pure. C'est bien pourquoi j'ai souffert, comme ses amis les plus vrais, de le voir glisser à des complaisances qui ne s'accordent pas avec cette grandeur. Il m'en a coûté de le lui dire, connaissant la peine qu'il en pourrait avoir. Mais il me serait à moi-même trop pénible qu'on pût un jour lui appliquer ce que Mauriac dans le même fascicule de *la Table ronde*, dit des épigones d'André Gide : « Observez-les lorsqu'ils étendent sur la place publique la descente de lit râpée de leur alcôve et qu'ils recommencent indéfiniment leur hideux et morne numéro conjugal. » Aussi bien, je suis persuadé que Marcel Jouhandeau est resté au fond de son cœur l'homme que nous aimions, et que nous n'aurons rien d'autre à voir, dans l'attitude que j'incriminais, qu'une diversion un peu folle après des années assez dures.

★

Querelles de langage.

Décidément, rien n'est perdu en France, puisqu'il y reste des grammairiens, et que l'on discute leurs arrêts. M. René Georgin, après beaucoup d'autres, entend combattre « pour un meilleur français »; c'est le titre de son livre, et son livre ne manque ni de sagesse ni d'œillères : il manque simplement d'efficacité.

On ne peut qu'approuver l'auteur lorsqu'il s'en prend au jargon des sports, du cinéma, de la philosophie, de la politique et de l'administration. Nous le suivons encore tandis qu'il dénonce, chez les écrivains, tout ensemble le mépris de la syntaxe, fût-ce de la plus libérale, et le goût du clinquant ou du chantourné. Qu'il signale après cela les fautes les plus courantes, en vaillant dépuceleur de nourrices (comme dit Littré), voilà qui ne fait de mal à personne. Il faut en prendre et en laisser. C'est entendu : nous ne dirons pas *se rappeler de*, malgré Rousseau, et bien que *se souvenir de* ne soit pas moins baroque; ni *tant qu'à moi*, malgré Chateaubriand; ni, malgré Benda, un *étudiant ès philosophie*; ni *causer à*, malgré Barrès; malgré Pascal, Bossuet et Montesquieu, nous ne mettrons pas une con-

cessive à l'indicatif; nous ne confondrons point les avatars *avec les* aventures*; nous irons* à bicyclette *plutôt qu'*en bicyclette ; *et si nous nous asseyons* dans un fauteuil *ou* sur un fauteuil, *ce sera sans doute selon la profondeur du siège; nous ne dirons même pas, comme fait M. Georgin,* en un mot, *si le résumé que nous annonçons ainsi doit être cinq fois plus long que ce qu'il résume.*

Mais, quoi qu'en pense encore M. Georgin, nous dirons depuis la fenêtre *(rien de plus naturel que l'emploi de ce* depuis *pour marquer un rapport de lieu); nous dirons qu'une œuvre est* valable, *nous parlerons de* l'audience *d'un écrivain, etc... Pourquoi ne dirions-nous pas* aller au médecin*? On dit bien* aller à la mort — *et nos grands sermonnaires nous rappellent* d'aller à Dieu. *Je ne suis pas ennemi de* des plus *suivi d'un adverbe; licence toute moderne? non pas, elle était jadis familière : je trouve* des plus avant *dans le* Francion *et dans les* Mémoires *de Saint-Simon. Malgré Voltaire, nous ne condamnerons pas l'emploi de* vis-à-vis *à propos de choses. On ne fixe pas une langue; Vaugelas lui-même n'y prétendait point. Qui saurait aujourd'hui ramener* mièvre *à son premier sens? Rien, ni l'étymologie, ni, dans les* Plaideurs, *la souriante autorité de Racine, ne peut faire de* compendieusement *le synonyme de* bref, *et nous bénirons la magistrature et la maréchaussée de l'avoir rappelé à la raison. Quoi qu'ait dit André Gide, nous ne craindrons pas d'user de* séjour *au sens de* demeure, *comme fait Du Bellay. Et nous oublierons que* quiconque *vient de* quicumque, *pour lui donner même un rôle de complément; s'il nous fallait songer à l'origine de chaque mot, nous n'oserions plus écrire; ou plutôt, songeant aussi à ses aventures et à ses avatars, nous ne prendrions plus d'autre conseil, pour écrire, que de notre fantaisie* (1).

Les questions d'orthographe elles-mêmes ne sont point si faciles à trancher. A quoi bon nous obstiner à écrire résonnance *avec deux* n, *puisque les revues et les journaux n'en veulent admettre qu'un! S'il m'arrive de lire, à la première page d'une nouveauté :* hommage déférant, *avec un* a, *j'adresse en pensée un compliment à l'auteur, mais je sais bien qu'il ne pourra tenir longtemps contre l'usage. Et Montherlant a raison de se plaindre, quand on lui reproche d'écrire* un fabriquant, *comme* un trafiquant *(à moins que ce ne soit* un traficant, *comme* un

(1) « Quel est ce *nous?* va-t-on peut-être me demander. Usez-vous donc vous-même de toutes ces tolérances? » Non pas de toutes, il est vrai ; c'est que je n'en sens pas le besoin ; mais elles ne me choquent pas chez les autres, et même elles me semblent bien venues, dès l'instant que l'écrivain y trouve une meilleure expression de lui-même et qu'il respecte, jusque dans ses libertés, le génie de la langue.

fabricant). *Quant à la ponctuation, ne commençons pas à en parler : nous y serions encore demain.*

En vérité, avec les meilleures intentions du monde, de tels livres desservent la cause qu'ils prétendent défendre. Ils enseignent la correction : mais enfin ils châtrent une langue; ils tremblent devant l'ellipse, le tour audacieux, la surprise : mais ils aboutissent à la fadeur et aux pires clichés. Écoutez M. Georgin : On ne saurait donc aujourd'hui élever trop de barrières contre le flot qui menace la solidité de notre langue. Si personne ne ralentissait cette évolution, le français dévalerait à l'abîme où il irait retrouver tant d'autres choses mortes. Ceux qui se sont donnés, par goût instinctif, la mission de veiller sur lui, ont senti la nécessité de faire frein. *(Je cite au hasard.) Il nous reste des grammairiens, disais-je; mais Henri Estienne ou Etienne Pasquier, Malherbe, Vaugelas ou le P. Bouhours étaient aussi des écrivains; et rappelez-vous l'esprit qu'apportait André Thérive à ses remarques sur la grammaire* (1).

Le souci de correction n'est rien, là où manque le sens de la langue, le sens de la prose française. On ne peut exiger d'un écrivain ce que l'on fait d'un autre : de Saint-Simon, ce que nous donne Racine; de Céline, de Giono, voire de Malraux, ce que l'on attend de Paulhan, de Chardonne ou de Camus. Il a toujours existé dans notre prose deux tendances, qui peuvent paraître opposées, mais qui lui sont nécessaires : là, le tumulte, l'excès, la violence, la création du verbe; ici, la pudeur, le rayonnement intime et le rajeunissement des mots : c'est-à-dire un autre mode d'invention. Que ce dernier mode ne soit pas aujourd'hui le moins utile, dans le désordre, la vulgarité et la niaiserie qui offusquent notre langue, je le crois volontiers, j'en suis sûr. C'est à condition toutefois qu'en restant fidèle aux lois, aux caractères et à l'esprit de la prose française, l'écrivain n'en fasse pas une langue morte.

Nul dictionnaire ne saurait pleinement définir un mot, nul grammairien fixer la beauté d'une syntaxe; car c'est le propre d'un écrivain que de leur donner une nuance jusqu'alors inconnue. Et voilà bien le premier élément du style, qui n'est rien d'autre que, dans le même corps, ou presque le même, une âme nouvelle.

Au demeurant, il n'y a pas de fautes de langage; il n'est de

(1) Combien je préfère, au livre de M. Georgin, celui que M. Maurice Grevisse fit paraître l'an dernier : *le Bon usage!* Pour chacun des mots ou des tours qu'il examine, l'auteur convoque des témoins opposés : voilà comment les uns l'emploient, voici comment les autres ; au lecteur de choisir, éclairé aussi bien par le choix des témoignages. (Éd. Duculot, à Gemblonc, Belgique, et librairie orientaliste Gaultner, à Paris.)

fautes que contre l'esprit et contre le cœur — disons contre le goût, pour rajeunir un mot qui mérite de l'être. (1)

Sur un drame spirituel.

On prétend que toute belle œuvre porte l'âme à se dépasser et la fait tendre vers Dieu. L'an dernier, l'abbé N..., dont on connaît le goût audacieux et sûr, évoquait devant moi le tourment de ses premières messes; autour de lui, dans l'église où il officiait, c'était un entassement d'horreurs : tableaux et statues de Saint-Sulpice, de Lisieux ou de Lourdes; en vain, pour s'y refuser, fermait-il les yeux, cette provocante laideur le poursuivait dans son recueillement, dans ses prières, dans ses appels désespérés aux saints patrons des beaux-arts; de telle sorte qu'il dut renoncer enfin à officier dans cette église.

C'est un drame qui m'a vivement ému. J'ai voulu toutefois en savoir davantage, et, m'adressant à cette victime de la Beauté : « Mais si vous aviez à célébrer la messe parmi de purs chefs-d'œuvre, ne croyez-vous pas que, cette fois encore, votre recueillement en serait altéré? — Ah! me dit-il d'une voix grave, c'est une question que ce diable de Picasso m'a déjà posée, et qui m'a laissé rêveur. » Le mot diable *vient ici à sa place, puisque l'on peut se demander (Gide et Mauriac l'ont fait) si dans toute œuvre d'art n'entre pas une collaboration du démon. Je ne parle point d'une puissance maléfique, mais d'une puissance qui veut être autonome. L'important, bien sûr, est de l'utiliser pour la bonne cause. Il ne faut pas trop en demander...*

Au reste, je tiens à rassurer mes lecteurs, comme l'on m'a rassuré moi-même : l'abbé N..., m'a-t-on dit, l'abbé N... dont la sagesse égale le goût et la foi, est parvenu à donner à son drame un heureux dénouement. La plus grande partie du jour, il se tient dans un petit salon-oratoire, parmi quelques-unes des plus belles œuvres de nos maîtres contemporains (et même il y a mêlé, je crois, quelques-unes des siennes). Si, le matin, il doit passer quelques instants dans une église, le souvenir de tant de beauté l'accompagne et lui dérobe la vue des pieuses laideurs. Admettons pourtant qu'il les remarque : il n'en songe qu'avec plus de plaisir à la beauté qu'il va revoir. Admettons même qu'il en souffre un peu : il y trouve, pour les délicates voluptés qu'il a prises, et qu'il va prendre, une pénitence légère, mais efficace et suffisante, comme la grâce. Décidément, bénis soient le saint Joseph du pilier et la sainte Thérèse de la seconde chapelle; béni, tout le quartier Saint-Sulpice, avec ses tours, ses boutiques et ses aimables revues.

MARCEL ARLAND.

(1) Tournure critiquée.

AUTOUR DE LA TABLE (III)

Ce serait l'occasion ou jamais d'imiter André Gide qui laissait si volontiers le dernier mot à l'adversaire, mais je n'ai pas comme lui la ressource du Journal intime pour rendre aux gens, à tête reposée, la monnaie de leur pièce. On conviendra qu'il n'est rien de si difficilement supportable que le procédé d'un confrère qui se donne les gants de défendre contre nous un maître et un ami que nous avons toujours admiré, aimé, soutenu contre ses ennemis, avec lequel d'ailleurs nous avons toujours été ouvertement en profond désaccord pour ce qui touche aux choses de Dieu. Le *Journal* paru ici-même de mon fils Claude en fait foi : Gide et moi n'avons cessé de nous opposer sur ce point dès que nous nous sommes connus et l'essentiel de mon article du *Figaro* (comme le prouve la première lettre que j'aie reçue de lui en 1912) constitua aussi l'essentiel de nos conversations et de notre correspondance. Mais nous avions l'un et l'autre l'esprit ainsi fait que nous n'imaginions même pas que cette opposition pût avoir le moindre caractère injurieux ni porter en rien atteinte à notre amitié.

Si détaché que Gide fût de la religion, il en demeurait fort averti et il aurait ri de cette énormité qui m'étonne sous la plume de Marcel Arland né chrétien, j'imagine : il juge insultant pour Gide « que je ne laisse à son âme nulle autre chance de salut que celle de la réversibilité des mérites ». Mais, cher Arland, dans la perspective catholique, quelle autre chance Gide aurait-il et quelle autre chance aurions-nous, tous tant que nous sommes, d'être sauvés, si telle goutte de sang n'avait été versée pour nous et si nous n'avions part à l'immense trésor accumulé par les saints et par les martyrs qui ont coopéré à la Passion du Christ? Ah ! j'imagine les pages fulgurantes qu'une pareille bourde eût inspirées à Péguy et à Bernanos !

Pour finir, je me sens très touché de la charité que montre Marcel Arland lorsqu'il me plaint d'être obligé de me partager et de juger Gide tantôt en chrétien, tantôt en me dégageant de toute considération religieuse. Hé quoi ! Marcel Arland qui est critique de profession, n'a-t-il jamais imaginé que pour mieux connaître un auteur et une œuvre, on puisse changer le point de vue, modifier l'éclairage, s'appliquer à les considérer sous différents angles?

C'est le *b a ba* du métier, il me semble !

F. M.

LES ESSAIS

PASSION DE SAINT-EXUPÉRY de JULES ROY.

I. — DU BONHEUR A L'HONNEUR.

Elle est curieuse, la tendance des intellectuels athées ou agnostiques de notre époque à diviniser leurs grands hommes. Nous l'avons déjà noté : Sade pour les surréalistes, Lagneau pour Alain sont des sortes de dieux. Voici maintenant Jules Roy, assurant dans une préface récente à *Terre des hommes* que Saint-Exupéry est *un de ses hommes-dieux :* « Tout ce qui le touche fait partie de ma dévotion. Pour parler de lui, il est nécessaire de se recueillir et de se mettre en prières. (...) Je crois que l'influence de Saint-Exupéry ira croissant et que l'ombre de cette cathédrale finira par couvrir la terre (1). » Aujourd'hui, où il consacre un essai à la *Passion de Saint-Exupéry*, (2) Jules Roy fait montre de la même vénération démesurée. Évoquant cet « homme pur et fort que nous plaçons parmi les Trônes et les Dominations », il ajoute :

Voilà six ans déjà que Saint-Exupéry a disparu, et il nous manque de plus en plus. Oui, nous avons cru qu'il était immortel, et maintenant la terre semble de plus en plus vide de lui. Jusqu'à la fin de notre vie, nous irons à travers ses livres comme des pèlerins d'Emmaüs, et un étranger que nous n'aurons pas reconnu nous interrogera pour nous demander les raisons de notre tristesse.

Ce devait être un homme rayonnant que Saint-Exupéry pour susciter des sentiments aussi excessifs. Jules Roy se défend d'avoir été de ses amis. Pudeur bien rare et qui situe aussitôt son témoignage dans une lumière de vérité. « Tant de gens parlent de lui, tant de gens découvrent à présent que Saint-Exupéry était leur ami, qu'il est gênant, je le confesse, de paraître aujourd'hui grossir leur nombre. » Et, bien sûr, ils ne furent jamais intimes lui et Roy. Avec ce grand aîné, dont les hasards de la guerre avaient fait son voisin d'escadrille à la base aérienne de Laghouat, le discret auteur de *Chants et prières pour des pilotes* conservait les distances. Mais il connaissait la légende de ce héros et son œuvre. Aviateur comme lui, il se sentait rapproché de Saint-Exupéry par une commune expérience d'homme et d'auteur, de soldat

(1) Édition néerlandaise de *Terre des hommes*. Éd. *Classiques et modernes*, 1950.
(2) Éd. Gallimard, 1951.

et de poète — et par cette nostalgie de la grandeur qui est leur marque à tous les deux, et leur honneur. Sans doute Jules Roy dut-il à cette ressemblance fondamentale de le comprendre beaucoup plus directement et profondément que la plupart de ceux qui se disaient ses amis et qui l'étaient peut-être. C'est du moins l'impression que nous donne ce petit livre fervent, si beau par l'inspiration et d'une forme parfaite. Il nous est une occasion de réfléchir sur la situation occupée aujourd'hui par Saint-Exupéry, non seulement dans les lettres contemporaines, mais dans cette mythologie des temps modernes que nous voyons naître sous nos yeux et où les héros du cinéma ne sont pas seuls, heureusement, à jouer les rôles principaux. Écoutons Jules Roy :

De Saint-Exupéry, on a tout dit. On a célébré l'homme et l'écrivain. On a montré quelle soif il avait des camarades, auxquels il raccrochait la vraie grandeur, l'estime de soi-même, la fidélité à soi-même, à travers toutes les valeurs qu'on ne peut perdre sans se perdre en même temps. On a chanté le poète, le philosophe, l'extraordinaire machine à penser qu'il était. On l'a décrit, avec raison, comme l'encyclopédiste de notre siècle, le savant et le mathématicien qui rappelait Pascal et Léonard de Vinci, et qui pouvait dessiner un système de trait pour chameaux aussi bien qu'inventer un nouveau mode de propulsion dans la locomotion aérienne, ou de nouveaux instruments de navigation, de repérage ou de radio.

Pascal ! Léonard ! Cela m'inquiète encore plus que Dieu... On ne peut plus s'en tirer ici en disant qu'il s'agit d'une façon de parler. Les rapprochements tirent à conséquence puisqu'ils comparent des éléments de même nature : l'humaine nature. Quoiqu'il en soit, je ne suis pas plus juge des qualités scientifiques de Saint-Exupéry que de son héroïsme et de sa grandeur. Restent l'écrivain, le poète, le philosophe, si l'on veut, à plus d'un titre admirables, mais au sujet desquels il me paraît nécessaire de vérifier les mesures qui en ont été prises. Seulement, un écrivain, cela ne se comprend qu'à travers l'homme — du moins ce genre d'écrivain qui porte témoignage. Cet homme avec lequel il me faut bien commencer, aussi peu compétent que je me sente, j'irai le chercher là où il se présente à nous sous l'apparence la plus accessible. Non pas dans l'éclairage de légende de sa vie et de ses livres, mais dans la lumière familière de ce que nous connaissons de sa correspondance, notamment les quelques lettres qu'il écrivit en 1927, à Mlle Luce-Marie Decour et que *le Figaro littéraire* publia récemment (1).

On se sent ému devant le grand enfant vulnérable et tendre qu'est resté ce héros de vingt-sept ans. Quelle solitude que la sienne ! Que de fraîcheur dans son attente du bonheur et de l'amour ! Combien facilement aussi on le fait souffrir ! A la foire de Toulouse, un soir, entre deux vols sur les Pyrénées meurtrières, il fait des cartons splendides, mouche à tous les coups, pour que l'aime la petite bonne femme qui lui charge sa carabine. Mais elle

(1) Numéro du 8 juillet 1950.

ne lui accorde pas un regard, et point davantage la marchande de bonbons voisine dont il essaye avec la même naïveté charmante de se faire remarquer, rien qu'en lui achetant des nougats, « le meilleur, le plus joliment enveloppé, pour qu'elle m'aime. » Sous l'ironie de surface, la faille est sensible : une certaine blessure du cœur toujours à vif et qu'il ose à demi découvrir pour cette amie absente. Beaucoup plus tard, dans *Lettre à un otage*, il avouera : « On prend de grands airs, nous les hommes, mais on connaît, dans le secret du cœur, l'hésitation, le doute, le chagrin. » Il suffit de lire le dernier chapitre de *la Vallée heureuse*, d'une si grande beauté classique dans sa simple, douce, tragique humanité, pour découvrir à quel point Jules Roy est ici proche de Saint-Exupéry et combien il était qualifié, en dehors même de leur commune expérience d'aviateur, pour parler de lui. Revoici donc Saint-Exupéry. C'est d'amitié, non d'amour qu'il aime sa correspondante, mais l'annonce de ses fiançailles, malgré tout, lui fait de la peine. Il l'avoue depuis ce bateau des Chargeurs Réunis qui l'emmène loin de France :

Je prends autant de part à votre bonheur qu'un frère. Je suis extrêmement triste de perdre un peu une amie. Tous mes amis se marient et, ensuite, ce n'est plus pareil. Ils construisent leur petit mur. Ensuite, j'ai toujours l'impression d'être en dehors. (...) Tâchez d'être encore une camarade : c'est difficile que ce soit tout à fait pareil. Je l'ai vu trop souvent. Voyez-vous, j'écris peu, je parais oublieux ou distrait, mais ce n'est pas vrai. J'ai tant besoin de certaines choses. Vous avez, je pense, tellement raison de vous marier. Il est beau que la vie prenne un sens. (...) C'est comme ça que j'imagine le bonheur : ce miracle d'un visage comblé, le monde entier qui se résume et s'offre; quelle merveille! Cette petite jeune fille d'ici, si je l'aimais, qui deviendrait tout à coup cette messagère...

Que l'on me pardonne de choisir d'abord dans cette vie qui fut presque toute de tension et de conquête les rares signes de défaillance. Ce n'est pas seulement qu'ils mettent à notre portée cet homme que sa grandeur éloigne de nous ; ils mesurent aussi l'étendue de sa victoire, ou tout au moins la valeur de son combat. Car, ainsi que l'écrit Jules Roy, à considérer cette existence nourrie de la plus riche aventure, nous risquons de la croire facile. C'est oublier que « nous vivons parmi des loups, dans des forêts où la naïveté, la pureté et l'innocence ne sont pas considérées comme des vertus ». On peut même se demander si Saint-Exupéry a jamais eu le sentiment d'avoir conquis quelque chose. C'est au moment des plus grands dangers, vécus au jour le jour dans ce Sahara espagnol, « suspendus sur tout l'inconnu de ce drôle de pays insoumis, » dangers rêvés plus graves encore, et il fait le nécessaire pour que le souhait se réalise; qu'il écrit à Mlle Decour :

Mais je me demande ce que je cherche dans tout cela, si la vie la plus intelligente n'est pas d'être heureux. Et je transpire comme une éponge sur ce lit, par ce vent d'est, dans ce pays de sable éternel.

quand il y a en France des prairies bien vertes avec des ruisseaux et des vaches. Et des rues dans Paris pleines de femmes. Et si douces à toucher. (...) *C'est peut-être plus instructif, plus intelligent de faire l'amour.*

De même, le héros de *Vol de nuit*, Fabien, survolant un village, se comparait à un conquérant penché sur la terre de son empire et découvrait l'humble bonheur des hommes : « Et Fabien pensait aux amitiés, aux filles tendres... » Nostalgie du bonheur, alors qu'on a choisi de céder à celle de l'honneur. Tentation de la facilité alors qu'on s'est voué au difficile. Nous songeons à ce héros de *l'Espoir*, s'écriant au plus fort du combat : « Dans le monde, il y a aussi le bonheur ! » Et à cet autre personnage de Malraux, le Vincent Berger de *la Lutte avec l'ange*, « qu'une évidence fulgurante, péremptoire » possédait lors d'une attaque par les gaz :

Le sens de la vie était le bonheur, et il s'était occupé, crétin! d'autre chose que d'être heureux! Scrupules, dignité, pitié, pensée n'étaient qu'une monstrueuse imposture, que les appeaux d'une puissance sinistre dont on devait entendre au dernier instant le rire insultant. Dans cette dévalade farouche sous le poing de la mort, il ne lui restait qu'une haine hagarde contre tout ce qui l'avait empêché d'être heureux.

C'est ainsi que le héros de *la Vallée heureuse*, c'est-à-dire Jules Roy lui-même, murmurait, un soir où il partait bombarder l'Allemagne : « Peut-être nous trompons-nous tous. Peut-être allons-nous perdre en vain notre vie et le but le plus haut de notre vie. » Je ne cherche pas, encore une fois, à ramener lâchement, insidieusement des héros à la hauteur commune — qui est bassesse. Je marque les points de départ et de chute, repères qui permettront seuls de juger l'ascension. Fabien, que nous avons vu envier le bonheur refusé d'un village, songeait bientôt que, pour le conquérir, « il eût fallu renoncer à l'action. » Et dans *Vol de nuit* encore, Rivière, le grand Rivière, « repousse vers la vieillesse, *pour quand il aurait le temps*, ce qui fait douce la vie des hommes. » Lorsque vient aux nouvelles, éplorée, la femme de Fabien dont l'avion est en perdition, le même Rivière sait qu'en face de lui se dresse non pas tant l'épouse du pilote qu'un autre sens de la vie, « car ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent de partage : ils sont en conflit. » Cette femme, très belle, « révélait aux hommes le monde sacré du bonheur. Elle révélait à quelle matière auguste on touche sans le savoir en agissant. » Mais Rivière, mais Saint-Exupéry, mais Jules Roy sont des hommes d'honneur, non de bonheur. Ils ne se reconnaissent pas le droit de céder à cette nostalgie :

Un ingénieur avait dit un jour à Rivière, comme ils se penchaient sur un blessé, auprès d'un pont en construction : « Ce pont vaut-il le prix d'un visage écrasé? » Pas un des paysans, à qui cette route était ouverte, n'eût accepté, pour s'épargner un détour par le pont suivant, de mutiler ce visage effroyable. Et pourtant l'on bâtit des ponts. (...) *Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours*

comme si quelque chose dépassait en valeur la vie humaine... Mais quoi?

Cette élévation de Saint-Exupéry, seuls en prirent peut-être conscience ceux qui l'observèrent du dehors. C'est un lieu commun, mais qui, d'être ressassé n'a rien perdu de sa vérité : ce que l'homme croit enfin posséder lui échappe à mesure qu'il l'atteint. Et le courage lui-même, ce mirage de l'héroïsme. Vingt-sept ans; une existence choisie la plus dangereuse possible; mais cette incertitude, toujours, ce désenchantement que Saint-Exupéry avoue à Mlle Decour, de Cap Juby où il est chef de poste :

Et puis, vous savez, le courage, c'est de la blague. Et le tam-tam officiel. C'est remplacé par une sorte de dédain qui n'a rien de très méritoire. Je ne sais même pas si je suis courageux ou non Les seules réalités qui s'offrent à moi sont le compte-tours, les manomètres, l'altimètre. C'est ça qui va bien ou mal. En-dessous, il y a du sable et des Maures qui tirent, mais cela paraît irréel, d'un autre monde. Alors je n'ai même pas à lutter contre moi-même et je ne sais pas ce que je vaux.

Mais, un peu plus tard, il a fait l'expérience tant espérée (et dans l'attente de laquelle nous voyons Jules Roy se consumer tout au long du *Métier des armes*). C'est la lettre citée par André Gide dans sa préface à *Vol de nuit* :

Je viens de réussir un petit exploit : passé deux jours et deux nuits avec onze Maures et un mécanicien, pour sauver un avion. Alertes diverses et graves. Pour la première fois j'ai entendu siffler des balles sur ma tête. Je connais enfin ce que je suis dans cette ambiance-là : beaucoup plus calme que les Maures. Mais j'ai aussi compris ce qui m'avait toujours étonné : pourquoi Platon (ou Aristote?) place le courage au dernier rang des vertus. Ce n'est pas fait de bien beaux sentiments : un peu de rage, un peu de vanité, beaucoup d'entêtement et un plaisir sportif vulgaire. Surtout l'exaltation de sa force physique, qui pourtant n'a rien à y voir. On croise les bras sur sa chemise ouverte et on respire bien. C'est plutôt agréable. Quand ça se produit la nuit, il s'y mêle le sentiment d'avoir fait une immense bêtise. Jamais plus je n'admirerai un homme qui ne serait que courageux.

Seulement il faut être un héros pour avoir le droit de mépriser l'héroïsme. Voilà qui est fait pour Saint-Exupéry. Tout devient beaucoup plus simple. Préfigurant le « en somme je fais mon métier » de *Pilote de guerre*, il écrit de Toulouse à Mlle Decour :

Mais j'aime mon métier. Et que l'on y risque quelque chose, car je ne pense pas que cela puisse être plus dur. (...) Je ne suis pas encore habitué aux temps extraordinaires que l'on trouve sur la ligne. Il faut se dire : « D'autres ont passé avant moi, il est donc possible de passer... » Autrement on ne le croirait pas. Ça me plaît tellement que ce ne soit pas un sport pour gigolos, mais un métier.

Ainsi faisait Rivière, songeant devant un pilote dont la laideur repoussait l'amour : « Tout ce que Leroux avait de grand, il le

devait peut-être à cette disgrâce, qui avait réduit sa vie à celle du métier. » De même, Jules Roy est soldat de métier : « Sans la guerre, Chevrier aurait été chômeur ou il aurait dû transporter des sacs de courrier. Mais des sacs de courrier n'auraient pas supprimé les risques. » Sans doute l'auteur de *la Vallée heureuse* a-t-il pensé ici à celui de *Courrier Sud*. Et voici qu'il répond à Saint-Exupéry. (« Et des rues dans Paris pleines de femmes. Et si douces à toucher... ») en même temps qu'à Chevrier, qu'à lui-même : « Mais c'était cela qui donnait tant de prix à la vie. La terre devenait une planète habitable, la hanche des femmes était douce à caresser et, à chaque vol, on jouait la paix d'une maison et la hanche d'une femme. » Ceci rapproche encore Jules Roy de Saint-Exupéry : l'amour du métier, métier des armes même dans les conquêtes pacifiques de l'Aéropostale. Nouvelle chevalerie des combats singuliers de la chasse ou de la reconnaissance, mais tout aussi bien des défricheurs des lignes de Patagonie. Jules Roy décrit cette ressemblance dans *Passion de Saint-Exupéry* : on aide le pilote à revêtir son équipement de bataille, on le hisse sur son appareil, comme on hissait le chevalier en selle après avoir bouclé son armure ; puis, tel la visière d'un casque, on verrouille sur sa tête le toit de l'habitacle. Quant à Saint-Exupéry, chef d'escale à Juby, il compare pour Mlle Decour les pilotes dont il reçoit une fois par semaine les nouvelles du monde entier aux trouvères du moyen âge : depuis Toulouse, à chaque relais, ils se sont passés les uns aux autres ces informations devenues peu à peu poèmes magnifiques, inépuisables et compliqués. Ce n'est point par hasard que Saint-Exupéry et Jules Roy se choisissent dans le passé des points de comparaison analogues et recourent l'un et l'autre au moyen âge comme au souvenir d'une époque privilégiée : l'héroïsme y était sinon plus répandu, du moins plus honoré. Il n'y avait pas sans lui dans le siècle de vie tout à fait digne d'être vécue. Sûre valeur de l'homme, universellement reconnue : le héros était alors certain d'être dans sa voie, il ne pouvait douter de la signification de son exemple et du sens de son sacrifice. Il n'avait pas à se cacher pour s'accomplir. La chrétienté tout entière était derrière lui.

On se dispenserait volontiers ici de la digression habituelle sur le clerc opposé au soldat — et rivalisant avec lui en dignité. Mais, encore une fois, nous ne sommes pas responsable du fait que l'existence, revivifiant constamment les lieux communs qui sont nés d'elle, oblige à les réutiliser. Nous ne pouvons faire que Saint-Exupéry n'ait très souvent choisi dans la vie monacale ses comparaisons, ni que Jules Roy n'ait employé, à propos de lui-même comme de son héros, le même langage. « Ayez pitié de ma vie monacale ! » écrivait Saint-Exupéry à Mlle Decour. (Ce n'est pas la plainte arrachée qui nous importe ici mais la douleur choisie.) Et, dans *Terre des hommes* évoquant la même époque : « Nous étions infiniment pauvres. Du vent, du sable, des étoiles. Un style dur pour trappistes. » Si nous voyons, dans *Pilote de guerre* « Hochedé tremper dans la guerre comme un moine dans sa religion, » Jules Roy nous dit que « Saint-Exupéry est entré en guerre

comme en religion ». Mais il n'était pas dupe, pour autant, des faux prestiges de la guerre, lui qui avait connu de plus pures aventures. « La guerre n'est pas une aventure, a-t-il écrit. La guerre est une maladie. Comme le typhus. » Et Jules Roy (dans *la Vallée heureuse*) : « Il n'y avait plus d'aventures. Des guerres seulement, comme il n'y a plus d'hommes et seulement des esclaves. » C'est ce qui distingue l'auteur de *Pilote de guerre* du héros britannique, le pilote Richard Hallary auquel Jules Roy le compare longuement dans *Passion de Saint-Exupéry*. Soldats et clercs, voilà ce qu'ils se veulent Saint-Exupéry et Jules Roy, étant entendu qu'il faut donner aux deux termes une extension qui porte leur signification bien au delà de leur acception coutumière. L'un et l'autre soldats dans l'âme, ils sont aussi peu militaires que possible. (Voir *le Métier des armes*.) Clercs, nous savons de reste qu'ils sont le contraire de cléricaux. Une seule croyance (comme Malraux) : la foi en l'homme, mais indéfiniment menacée et qui indéfiniment doute d'elle-même, au contact de cette humanité la plus directement atteinte et possédée : la leur propre. Et une seule façon de manifester sa religion de l'homme en dehors de l'action : l'écriture. Mais par quelles voies qui ne soient point abusives?

II. — Le droit d'écrire.

A propos d'une lettre adressée à Mlle Decour depuis le bateau qui l'emmenait en Amérique du Sud, (la plus belle de cette correspondance, mais dont il avait eu peur par la suite que son amie ne se montrât froissée,) Saint-Exupéry écrit : « Vous auriez dû penser que, quand on parle sans rien dire, comme cela, au hasard du vent, c'est plein de confiance. Ce sont les vraies lettres. » Et c'est aussi la vraie littérature, la seule authentique, celle qui est de la littérature sans se reconnaître comme telle. « Les légendes, la danse, l'amour (il s'agit de l'Espagne) c'est de la blague. Parlez-moi des trois bosses du terrain d'Alicante. Ça c'est important. » A quoi correspondent dans *Terre des hommes* les conseils de Guillaumet à Saint-Exupéry qui n'a pas encore piloté sur la ligne : « Il ne me parlait pas de Guadix, mais des trois orangers qui, près de Guadix, bordent un champ. « Méfie-toi d'eux, marque-les sur ta carte. » Et les trois orangers y tenaient désormais plus de place que la Sierra Nevada. » Comment écrire sans embellir abusivement les trois bosses d'Alicante, les trois orangers de Guadix? A vingt-trois ans déjà, Saint-Exupéry ne songe qu'à la littérature, mais en ayant déjà horreur de toute littérature. Pierre Chevrier cite, dans son *Antoine de Saint-Exupéry* (1), cette lettre de lui à sa mère :

La vie intérieure est difficile à dire, il y a une sorte de pudeur et c'est si prétentieux d'en parler. (...) Il faut me chercher tel que je suis dans ce que j'écris et qui est le résultat scrupuleux et réfléchi de ce que je pense et vois. Alors dans la tranquillité de ma chambre ou

(1) Éd. Gallimard, 1950.

d'un bistro, je peux me mettre bien face à face avec moi-même et éviter toute formule, truquage littéraire, et m'exprimer avec effort. Je me sens alors honnête et consciencieux. Je ne peux plus souffrir ce qui est destiné à frapper et fausse l'angle visuel pour agir sur l'imagination, un tas d'auteurs que j'ai aimés, parce qu'ils me procuraient un plaisir de l'esprit trop facile, comme les mélodies de café-concert qui vous énervent; je les méprise vraiment.

S'il ne peut admirer l'homme dont la seule vertu est le courage, il méprise l'écrivain qui n'a que du talent. Saint-Exupéry a cela de commun avec T.-E. Lawrence que l'action, le sacrifice, la grandeur trouvent à ses yeux leur ultime raison d'être dans le livre qui les mettra en forme. Mais cette forme ainsi dignifiée, il y tient. En cela, il est littérairement à l'opposé de Simone Weil dont il est humainement si proche. Nous possédons peu d'informations sur les rapports de l'écrivain Saint-Exupéry avec l'homme qu'il fut. Mais ce que sa vie ne nous donne pas (car ce sont ses événements les plus secrets qui seraient ici éclairants) l'œuvre nous permet de l'atteindre. Si bien qu'il nous est possible, sans grand risque d'erreur, de tracer la courbe de ce processus inconnu de création.

Au départ, son expérience d'aviateur est, chez Saint-Exupéry, un élément parmi d'autres et non sans doute celui qui compte le plus à ses yeux. Si son premier livre, *Courrier Sud*, lui emprunte son titre, le véritable sujet du récit est moins là que dans l'histoire d'un amour défendu et perdu. Thème principal auquel ramènent toutes les variations. Une escale, c'est alors seulement pour le héros l'occasion de parler au camarade retrouvé de la femme qu'il aime. L'obsession fondamentale n'est pas encore celle du métier. L'Aéropostale n'est point née et les pionniers de la société Latécoère (à la seconde génération desquels appartient Saint-Exupéry) n'ont pas eu le loisir (même du temps de Saint-Exupéry) de prendre conscience de la légende qu'entre Toulouse, Alicante, Casablanca et Dakar ils sont en train d'écrire. Et pourtant, c'est de sa récente expérience de jeune pilote de ligne et de chef d'escale à Cap Juby que l'auteur de *Courrier Sud* tire sans le savoir le meilleur de son livre. L'amour dont il nous entretient est alors la grande affaire de sa vie. Je n'en ai, bien sûr, aucune preuve et ne sais rien, pas même un nom, pas le moindre petit fait à son sujet. Rien qu'à lire ce mince ouvrage, j'ai pourtant la quasi-certitude de ne point me tromper en assurant que cette femme inoubliée qu'il nomme Geneviève est alors ce qui compte le plus pour lui — avec ces souvenirs d'enfance qu'il orchestre en même temps que ceux de son amour. Mais de gênantes réminiscences littéraires m'empêchent de m'abandonner à l'acide fraîcheur du récit. Heureusement une autre passion, dont l'auteur n'a encore qu'une conscience incertaine repousse dans l'ombre celle dont il se croit uniquement possédé et sur laquelle il fait porter tout son éclairage. Ainsi l'amour du métier — et des hommes du métier — bien qu'à peine formulé, et sans doute mal apprécié encore de celui

qui l'éprouve, a-t-il tendance à prendre la première place. C'est lui, en tout cas, qui sollicite notre attention et nous paraît littérairement (humainement) original. Déjà nous émeuvent les thèmes centraux de l'œuvre future : cette fraternité virile, d'homme à homme, dont la pudeur dissimule mal l'inquiète tendresse. Elle apparaît lors de cette visite qu'à la suite d'un atterrissage forcé en plein désert un jeune lieutenant fait à un vieux sergent perdu dans les sables où il a la garde d'un fortin et qui, pour ce blédard, « sera presque un souvenir d'amour. » (Nous retrouverons dans *Terre des hommes* cet épisode de la vie de Saint-Exupéry.) Et mieux encore surgit-elle dans l'amitié sans phrase que le narrateur voue au pilote Bernis. (Saint-Exupéry s'est probablement ici dédoublé.) L'affection angoissée pour la camarade en danger est suggérée plus qu'exprimée. Et ce sont même de laconiques télégrammes qui la révèlent le plus efficacement. Avant d'en arriver à cette dernière dépêche — où l'absence de ponctuation est comme la négation même de la littérature : « Pilote tué avion brisé courrier intact. »

Avec le livre suivant, *Vol de nuit*, Saint-Exupéry a pris conscience de sa vocation d'écrivain qui sera de chanter l'épopée de ses camarades, prospecteurs de la ligne de Patagonie. Il est des leurs et sait de quoi il parle. C'est au créateur de ce réseau, à l'initiateur des vols nocturnes, M. Didier Daurat, qu'il dédie son ouvrage. C'est lui qu'il met en scène sous les traits de ce Rivière que nous avons déjà évoqué et dont la figure légendaire et pourtant historique ne pourra plus être modifiée après le portrait qu'il en a tracé (ou alors ce sera bien dommage). Impitoyable pour ses pilotes et pour lui-même, le responsable du réseau dissimule ses moindres réactions humaines, afin d'insuffler à ses hommes la force qui leur permettra de vaincre les montagnes, les orages et la nuit. Nulle défaillance n'est tolérée et pas même les fautes les plus pardonnables. Mais Rivière connaît à chaque voyage, c'est-à-dire quotidiennement, la passion de l'attente. Il ne prend aucun repos et a l'impression « de tirer ses équipages hors de la nuit jusqu'au rivage », à force de sollicitude cachée et sans doute d'amour. C'est donc à cet homme que Saint-Exupéry dédie *Vol de nuit*, mais, plus encore à ceux qui sous sa direction inflexible écrivent dans les ciels de l'Amérique du Sud cette épopée de la volonté et du courage. Le courrier doit passer coûte que coûte ; il faut à ses convoyeurs voler de nuit afin que ne soit pas perdu le temps qui a été gagné le jour sur les bateaux et sur les trains. Mais il s'agit moins de ces lettres d'affaires ou d'amour que des quelques Français qui les transportent au péril de leurs vies ; et moins des Français que de l'homme. Voici le véritable mythe de l'Aéropostale : l'homme vainqueur des éléments et de lui-même, entraîné, à propos d'un prétexte quelconque, aux plus hautes cimes de l'être.

Si *Vol de nuit*, qui a reçu en 1931 le Prix Fémina, remporte auprès du public une sorte de triomphe, il ne reçoit pas des compagnons de l'auteur l'accueil que celui-ci avait espéré. Bien au

contraire eût-on dit, comme l'écrit Jules Roy « que le succès d'un livre qui chantait ses camarades, la noblesse et la beauté de leur métier, avait été considéré par eux comme une trahison. Ils parlaient de son auteur avec froideur et peut-être avec mépris ; ils expulsaient en quelque sorte de leur communauté, l'homme qui venait de conquérir une célébrité qui rejaillissait sur eux-mêmes ». Mais ici il faut laisser la parole à Saint-Exupéry qui écrivait à cette époque ces lignes pathétiques à son plus cher ami :

Guillaumet, il paraît que tu arrives et j'en ai le cœur un peu battant. Si tu savais quelle terrible vie j'ai menée depuis ton départ, et quel immense dégoût de la vie j'ai peu à peu appris à ressentir! Parce que j'avais écrit ce malheureux livre, j'ai été condamné à la misère et à l'inimitié de mes camarades. Mermoz te dira quelle réputation ceux qui ne m'ont pas vu et que j'aimais tant m'ont peu à peu faite. On te dira combien je suis prétentieux! Et pas un, de Toulouse à Dakar, qui en doute.

Son compagnon Étienne ne dit-il pas de lui, qu'il est un poseur? N'est-il pas devenu un scandale qu'il pilote sur les lignes après avoir commis le crime d'écrire *Vol de nuit?* Saint-Exupéry voudrait bien s'expliquer une fois pour toutes. Mais la seule faute dont il ne songe pas à se justifier (à ma connaissance) parce qu'il ne la considère pas comme telle, est peut-être aussi la seule que ses camarades, plus ou moins inconsciemment, ne peuvent lui pardonner : celle d'avoir transmué une simple expérience d'homme en livre d'homme de lettres. Si Saint-Exupéry est traité de prétentieux, de poseur, c'est qu'il s'est fait littérateur et que la littérature est toujours plus ou moins mensonge. Et qu'il ne suffit pas, pour échapper à cette insidieuse déconsidération, de désamorcer ce mensonge en le dénonçant comme tel dans le récit même où il triomphe. Correction dont use souvent Saint-Exupéry, qui est chez lui bien plus exorcisme que procédé d'écriture, mais où ses juges sont tentés de voir un mensonge à la seconde puissance. L'auteur de *Vol de nuit* avait-il prévu l'objection lorsque, dans ce livre même, il écrivait : « Rivière craignait certains admirateurs. Ils ne comprenaient pas le caractère sacré de l'aventure et leurs exclamations en faussaient le sens, diminuaient l'homme. » Feintes trop faciles et que n'acceptent pas ces arbitres sévères : les héros dont on raconte l'épopée ne reconnaissent pas dans les belles phrases sonores et les nobles gestes évoqués leurs humbles, prosaïques, médiocres combats quotidiens — car telle est l'ombre portée de l'héroïsme et qui ensevelit le héros dans sa nuit. Il est certes possible d'en tirer après coup la noble leçon, mais c'est aux yeux de ces purs en souiller la noblesse, précisément, que d'en parler. L'héroïsme, le sacrifice, la grandeur, c'est le domaine des choses tues — et que tue la littérature. Non certes pour les spectateurs du dehors (qui n'en auraient au contraire sans cela aucune connaissance) mais pour les acteurs de l'intérieur. Jules Roy dit mieux encore, après Saint-Exupéry qui a également employé le mot, notamment dans *Pilote de guerre :* pour la communauté.

De cette communauté Saint-Exupéry fait pourtant partie. Il

n'est dans le pouvoir de personne de l'en exclure dans la mesure où il borne ses comptes rendus à des témoignages directs. Sans doute en prend-t-il conscience puisque, à partir du livre suivant, il écrit toujours à la première personne, racontant ses propres souvenirs ou faisant parler au style direct ses camarades, ce qui l'oblige à respecter scrupuleusement ce qu'ils lui ont conté, tel Guillaumet, de leurs aventures personnelles. Et dès ce livre, *Terre des hommes*, à propos de Guillaumet, justement, il fait à des commentateurs étrangers (à la communauté) des reproches analogues à ceux que ses compagnons lui avaient adressés. Façon habile de rejoindre les rangs et de serrer les coudes. (Mais la trahison, pour être beaucoup plus subtile reste de même nature) :

J'ai lu autrefois, Guillaumet, un récit où l'on célébrait ton aventure, et j'ai un vieux compte à régler avec cette image infidèle. On t'y voyait, lançant des boutades de « gavroche », comme si le courage consistait à s'abaisser à des railleries de collégien, au cœur des pires dangers et à l'heure de la mort. On ne te connaissait pas, Guillaumet. Tu n'éprouves pas le besoin, avant de les affronter, de tourner en dérision tes adversaires. En face d'un mauvais orage, tu juges : « Voici un mauvais orage. » Tu l'acceptes et tu le mesures. Je t'apporte ici, Guillaumet, le témoignage de mes souvenirs.

Remarquez que dans *Vol de nuit* déjà, on voyait Rivière, ayant interrogé un pilote au retour d'un vol périlleux, « l'aimer de parler simplement métier, de parler de son vol comme un forgeron de son enclume. » Mais cela participait de la mise en scène précédemment dénoncée. Désormais, Saint-Exupéry va plus loin dans la feinte, écrivant : « Si on lui parlait de son courage, Guillaumet hausserait les épaules. Mais on le trahirait aussi en célébrant sa modestie. Il se situe bien au delà de cette qualité médiocre. » A qui s'ajoute dans *Pilote de guerre* : « Je ne trahirai pas Sagon en exaltant son héroïsme ou sa pudeur. Il ne reconnaîtrait ni cet héroïsme, ni cette pudeur. » Il n'empêche que *Terre des hommes* et *Pilote de guerre* sont tout entiers voués à la consécration de cette modestie au sein de la grandeur. Et que la littérature demeure. Une littérature qui est souvent (pas toujours) de qualité — ou, plus exactement, dont la qualité ne se laisse pas oublier. Et c'est là son plus grand défaut. Le meilleur Saint-Exupéry est celui du témoignage brut, enregistrement direct du meilleur de l'homme. (La phrase célèbre de Guillaumet : « Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.) Le moins bon, celui du témoignage élaboré — et d'autant moins bon qu'il est plus élaboré. Il aime la littérature pour elle-même, ce qui n'est toujours dangereux chez un écrivain : le style est la récompense de celui qui ne pense pas au style. La faiblesse de Saint-Exupéry est d'avoir été trop sensible au prestige des milieux littéraires ; disons : à celui de la *n. r. f.* et d'avoir voulu y jouer un rôle comme dans l'aviation. Ce qui n'était point placer moins bien son ambition, mais peut-être la chercher hors de ses voies naturelles. Non qu'il ne fût doué, bien au contraire : mais le talent est le piège où se prennent les auteurs qui prétendent au génie. « Admirons son

style ailé, mais pour nous répéter qu'il est fait d'une dizaine de versions de plus en plus dépouillées, et non pas coulant sans effort d'une plume abondante, » écrit Jules Roy. Et nous sommes d'accord quant au travail fourni ; nous voulons bien croire aux dix versions d'un même texte : Pierre Chevrier nous apprend que Saint-Exupéry a réduit à 180 les 400 pages de la première version de *Vol de nuit*. Mais nous estimons que le dépouillement qui, humainement sinon toujours littérairement, se trouvait au départ de cet effort, disparaît le plus souvent au point d'arrivée. On le trouve à nu, toujours admirable, dans la correspondance, (que nous importent ici les répétions et autres imperfections littéraires !) mais beaucoup plus rarement dans ces ouvrages trop écrits où, en dehors de quelques exceptionnels bonheurs d'expression, il subsiste seulement, là où Saint-Exupéry embraye directement sur son expérience immédiate, sans chercher à en tirer une philosophie autre que spontanée. Mais ces continuelles méditations qui partent du présent et y retournent, sont presque toujours de la (mauvaise) littérature. Les comparaisons, la multiplication des *comme*, sentent l'artifice. Rien dans tout cela ne coule de source et d'autant moins que l'auteur veut davantage nous donner l'impression de la simplicité. (Beaucoup s'y sont trompés.) D'où cet ennui soudain dont le lecteur se sent envahi : dans *Terre des hommes*, il nous fait subrepticement sauter quelques paragraphes ; sans plus aucun remords, des pages entières dans *Pilote de guerre*. *Lettre à un otage*, malgré la noblesse du propos, souffre de la même contamination : le message a l'air de s'y faire mensonge. (Ce qui n'est pas vrai, bien sûr.) *Le Petit prince* lui-même, si charmant au départ, se perd dans la prétention et seule la brièveté du livre empêche que nous nous y enlisions. Quant à l'immense œuvre inachevée (immense par la longueur), cette *Citadelle* dans laquelle j'avoue n'avoir encore pu pénétrer, c'est, me semble-t-il (mais mon jugement n'est que provisoire) l'exemple même de la fausse simplicité et d'une philosophie que toute la vie de Saint-Exupéry ne suffit pas à garantir. Monnaie fiduciaire : nous savons que l'encaisse-or existe, mais comment la toucher? Et justement parce que Saint-Exupéry est le contraire d'un faux-monnayeur, nous avons tout de même la récompense, dans son œuvre, de beaux passages, et qui font mouche. A cheval sur la meilleure et sur la pire littérature, il occupe fort insolitement une position privilégiée, non pour lui en tant qu'auteur, mais pour le critique qui, de cette frontière, embrasse d'un seul regard deux domaines qui en général s'excluent.

Lui-même doit le sentir de moins en moins confusément, car il met une application accrue à brouiller les pistes. Nous avons déjà noté les feintes de ses premiers livres. Dans *Pilote de guerre* elles revêtent un accent plus véhément encore, comme si l'auteur voulait échapper coûte que coûte à la déconsidération qui touche toute littérature, sans pour autant renoncer à la littérature. Sagon affronte calmement la mort? « Où trouve-t-on cette démence hagarde que, pour nous éblouir, inventent les littérateurs? » Mais Saint-Exupéry cherche, lui aussi, à nous éblouir. (Les littérateurs

font-ils jamais autre chose?) Il se sent vulnérable et multiplie les parades. Voici qu'il en vient à se moquer du mauvais littérateur qu'il lui arrive d'être :

En réalité j'ignore totalement si nous sommes ou non poursuivis, et si l'on nous voit ou non, du sol, traîner derrière nous toute une collection de fils de la Vierge (1)... « *Fil de la Vierge* » *me fait rêver. Il me vient une image que j'estime, d'abord, ravissante :* « ...*inaccessibles comme une trop jolie femme, nous poursuivons notre destinée, traînant lentement notre robe à traîne d'étoiles de glace... Ce virage provoquera le virage entier d'un ciel de soupirants...* » *Du pied gauche... du pied gauche... Faudrait pouvoir! La trop jolie femme rate son virage.*

Nous devinons comment les choses se sont passées. Saint-Exupéry a écrit très sérieusement cette phrase « ravissante ». Car ces belles méditations dans le ciel embrasé d'Arras sur lequel il accomplit en juin 40 une mission sacrifiée, c'est bien sûr après coup qu'il les a faites, tout au moins sous cette forme raffinée, longtemps après, en écrivant son livre, *un livre*. Et puis, à la réflexion, cela lui a paru « faux à vomir ». D'où le reniement qu'il date non de l'instant où il raconte sa mission mais de celui où il la vit. Et cela c'est encore, c'est essentiellement de la littérature. Bien des comparaisons, à peine moins mauvaises, lui viendront par la suite qu'il conservera — ne les jugeant pas déplacées, en quoi il se trompe. Et voici un passage capital où Saint-Exupéry fait enfin l'aveu de son complexe essentiel d'homme de lettres ayant honte de l'avilissement inhérent à la littérature, mais essayant par tous les moyens de recevoir l'absolution sans pour autant être obligé de renoncer à son cher péché :

La paysanne nous a servi un petit vin blanc. Gavoille m'a dit : « *Je lui a acheté ça pour lui faire plaisir. Il faut signer.* » *C'était un de mes livres. Et je n'ai éprouvé aucune gêne. J'ai signé avec plaisir, pour faire plaisir.* (...) *J'étais un peu saoul de ce petit vin blanc, et je ne me sentais pas étranger, malgré que je signasse un livre, ce qui m'a toujours paru un peu ridicule. Je ne me sentais pas refusé. Je ne faisais figure, malgré ce livre, ni d'auteur, ni de spectateur. Je ne venais pas du dehors. Israël, gentiment, me regardait signer. Gavoille, avec simplicité, continuait de se gratter la cuisse. Et j'éprouvais à leur égard une sorte de sourde reconnaissance. Ce livre eût pu me donner l'apparence d'un témoin abstrait. Et cependant je ne faisais figure, malgré lui, ni d'intellectuel, ni de témoin. J'étais des leurs.*

Le voilà donc, un moment, réintroduit dans la communauté — non pas en tant que pilote de ligne ou de guerre (il n'en a jamais été exclu) mais en tant que pilote-écrivain. « Je puis même signer ce livre sans me retrancher d'avec eux. Rien n'abîmera cette fraternité. » Cela restera vrai tant qu'il sera mêlé avec ses cama-

(1) Allusion à la vapeur d'eau cristallisée en glace derrière l'avion volant à haute altitude.

rades à la même action périlleuse. (« Le métier de témoin me fait horreur. Que suis-je si je ne participe pas? ») Mais tout changera dès que les temps du danger vécu en commun seront révolus. Dans le couple pilote-écrivain, l'accent ne sera plus mis sur le premier terme. La célébrité littéraire de Saint-Exupéry le rapprochera de ses autres frères les littérateurs, l'éloignant dans la même mesure des seuls frères dont il se sent fier, malgré le prestige qu'exercent sur lui les premiers. De nouveau Saint-Exupéry sait qu'en se manifestant en tant qu'homme de lettres il a rompu le pacte. Seul prouverait son innocence, comme autrefois, un événement dont nul, et surtout ses camarades de combat, ne puissent ignorer la signification : « Engager sa chair dans l'aventure. Toute sa chair. Et l'engager perdante. » D'où sans doute cet acharnement de Saint-Exupéry, dans la dernière phase de la guerre comme dans la première, pour se trouver à la pointe du danger, au milieu de ses camarades du groupe 2/33, malgré son âge et en dépit de toutes les difficultés que suscitaient ceux qui voulaient le sauver malgré lui. De faux amis, nous assure Jules Roy. Pour les autres, « il s'agissait de l'aider la mort dans l'âme dans sa détermination. » En effet, « nous pensons qu'il n'a plus le droit de risquer inutilement sa vie. Mais que signifie cet « inutilement »? Qu'entendons-nous par là? » Lorsque, en mai 1943, tout de suite après la victoire de Tunis, à Laghouat où son escadrille attendait l'heure de combattre, Jules Roy vit arriver Saint-Exupéry dont l'avait tant touché la *Lettre à un otage,* « l'espérance prit en lui une assise plus solide. »

Le message d'Amérique se chargeait d'un sens particulier. Saint-Exupéry ne se contentait pas de lancer un message sur les ondes, il venait le signer. C'était un de ces hommes qui ne croient à la vertu des mots que lorsqu'ils y engagent leur vie en otage. Il n'y avait pas chez lui de ces nuances dont les grands écrivains s'ennuagent lorsqu'il s'agit de ménager l'avenir de leur plume. Il demandait qu'on prît à la lettre ce qu'il écrivait et qu'il tenait pour rien si l'action n'apportait pas aux mots sa rigueur. Sans doute est-ce là ce qui caractérise le mieux l'homme qu'il fut, toujours solidaire des autres, écartant tout ce qui pouvait être considéré par lui comme un régime de faveur, et, pour tout dire, ne voulant pas de la seule force de l'écriture quand l'action ne fournit pas la preuve.

Mais ici, il faut laisser la parole à Saint-Exupéry lui-même, écrivant de la mission qu'il vient d'accomplir : « Elle me donne un peu plus le droit de m'asseoir à (la) table (de mes camarades) et de me taire avec eux. Ce droit-là s'achète très cher. Mais il vaut très cher : c'est le droit d'être. » Ce qu'il a plus encore acheté que cet éphémère silence, c'est le droit de parler en public, c'est-à-dire d'écrire. Il est mort de n'avoir jamais voulu admettre que ce droit pouvait s'acquérir une fois pour toutes. Avec quelle émotion, connaissant cette mort, ne lisons-nous pas dans *Pilote de guerre :*

J'ai failli, voici dix minutes, disparaître, et je n'ai rien à raconter, sinon ce passage de guêpes minuscules entrevues pendant trois

secondes. L'aventure véritable eût duré un dixième de seconde. Et chez nous, on ne revient pas, on ne revient jamais la dire.

Nous n'avons pas eu le livre où Saint-Exupéry nous aurait raconté la part qu'il prit à la libération. Il est mort d'avoir voulu conquérir à ses propres yeux et à ceux de ses pairs le droit de l'écrire.

CLAUDE MAURIAC.

AMUSANTE DIANE...

Cueillez la fleur de mes visages,
Buvez ma bouche et non ma voix
Et n'en cherchez pas davantage :
Nul n'y vit clair, pas même moi.

Jules LAFORGUE.
(Notre petite compagne.)

Il n'y a rien de bien neuf dans le livre de Mme Françoise d'Eaubonne (1), « digeste » allègre et véhément des thèses du féminisme de choc, et, pour une bonne part, paraphrase du *Deuxième sexe*, de Mme Simone de Beauvoir. Il nous souvient que, jugeant ce dernier (2), Mme Dominique Aury écrivait : *Il serait agressif qu'il serait moins scandaleux...* De quoi voici la preuve faite : renchérissant sur les affirmations les plus subversives de Mme de Beauvoir, l'agressive virulence de Mme d'Eaubonne ramène en fin de compte aux dimensions d'une scène de ménage (intentée à la gent masculine tout entière) la discussion d'un problème dont l'auteur du *Deuxième sexe* serait presque arrivé, à force de sérieux, à donner à penser qu'il se posait vraiment... Nous voici rassurés : il n'y a rien, dans tout cela, que n'ait depuis très longtemps mis au clair le plus modeste des psychanalystes, sans avoir besoin — comme fait Mme d'Eaubonne — d'inventer une bonne demi-douzaine de « complexes » qui n'ont de nouveau que leur nom (complexe de Diane, d'Hippomène, de Prospero, d'Omphale, etc.).

Inventer des « complexes » est un petit jeu qui se pratique beaucoup, depuis Freud. Il a ses agréments, et peut-être son utilité, nous enseignant (ou nous rappelant) quelques vérités toujours bonnes à dire, du genre : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Car, somme toute, il est plutôt rassurant de penser que les drames, les conflits conscients ou inconscients vécus ou subis par chacun de nous l'ont été, avant nous et depuis que le monde est monde, par chacun de nos semblables et sont, depuis des millénaires, une source d'inspiration quasi intarissable pour les littérateurs, puisque c'est aux plus anciens, aux plus respectables, aux plus chevronnés d'entre eux que la psychanalyse, ingénieuse invention du siècle

(1) *Le Complexe de Diane*, éd. Julliard.
(2) D. AURY : *le Visage de Méduse*, in *Contemporains*, janvier 1951.

vingtième, demande de les baptiser et de les illustrer. Il est flatteur, aussi, pour les lectrices de Mme Françoise d'Eaubonne, de se voir comparées à d'aussi attachantes personnes que les susnommées Diane, Hippomène et Omphale — et ne serait-ce pas, au fait, l'une des raisons de la faveur de la psychanalyse, que cette manière discrète mais élégante qu'elle a de faire de chacun de nous une séduisante réincarnation d'Œdipe, d'Electre ou de Don Juan?

Je ne dis pas que lesdits problèmes, lesdits conflits conscients ou inconscients ne soient pas réels. Mais, s'il arrive qu'ils soient tant soit peu élucidés, tout donne à penser qu'ils n'ont jamais été et ne seront jamais tout à fait résolus. Et, après tout, ce serait dommage. Car il semble que l'aventure humaine n'ait de sens et de prix, de valeur et de chaleur, que dans la mesure même où elle est une aventure, un problème *ouvert*, une interrogation perpétuellement posée, perpétuellement sans réponse *définitive*. Ainsi (entre autres) du problème de la condition féminine et des rapports entre les sexes — qui est le type même du faux problème, dès lors qu'il est posé sur le plan « doctrinal ».

★

Laissons aux primaires, aux savants et aux matérialistes-marxistes (ces mystiques fermés au mystère) le soin de répondre à des questions du genre de celles-ci, que pose Mme Françoise d'Eaubonne : *Les chances sont-elles au départ inégales entre homme et femme dans le monde civilisé?... Dans quelle mesure la condition féminine dépend-elle de conditions économiques et sociales, et dans quelle mesure de l'érotisme proprement dit,* donc *de la morale sexuelle?...* Ce *donc* laisse rêveur, soit dit en passant — comme d'ailleurs la désinvolte hardiesse avec laquelle l'auteur du *Complexe de Diane* en appelle tout ensemble à Marx et à James Hadley Chase, à Lénine et à Scarlett O'Hara, à Clara Zetkin et à Maryse Choisy, pour fonder en vérité un féminisme cohérent (?), basé sur un certain nombre de principes dont, si j'ai bien compris, le premier pourrait se formuler ainsi : « La femme est un homme du sexe féminin... »

J'ai cité plus haut Mme Dominique Aury. Il est bien tentant, en l'occurrence, de se retrancher, avec une lâcheté et une mauvaise foi toutes masculines, derrière un jugement *féminin* sur la question. Dans l'étude que j'ai dite sur *le Deuxième sexe*, donc, la plus lucide de nos critiques écrivait : *Poser en principe que ce qui fait le malheur des femmes vient de ce qu'on les considère et qu'elles se sentent inférieures (...) revient finalement à dire que leur malheur disparaîtra le jour où l'oppression millénaire aura pris fin, où l'homme verra dans la femme une créature fraternelle et, au lieu d'une déesse ou d'un objet, un être humain* (c'est exactement ce que dit Mme Françoise d'Eaubonne). *On voudrait bien. Mais, d'abord, où voit-on que l'homme, à qui devrait appartenir le bonheur, puisque lui appartient la liberté, où voit-on qu'il soit heureux? Et combien de femmes, de tout temps par force d'âme ou grâce particulière, de notre temps par*

des conditions de vie nouvelles, n'ont-elles pas atteint cette même liberté, sans pour autant être délivrées d'un malheur plus singulier que le malheur de l'homme — il faudrait dire aussi plus aigu? Et encore : *On ne voit pas quelle révolution dans les lois ou les mœurs pourrait changer les conséquences de conditions purement physiques.* Mais on voit par contre tout de suite ce que nos « féministes » vont répondre, répondent à Dominique Aury. Elle-même le voit, et pare le coup : *Les femmes qui trouvent leur accomplissement et leur autonomie à l'intérieur même de leur condition féminine apparaissent dans ce livre (à quelques exceptions près), malgré l'esprit d'équité de l'auteur, un peu comme ces ouvriers traîtres à leur classe qui ne s'inscrivent pas au syndicat, comme ces jaunes qui travaillent quand le camarade fait grève... Tout donne raison à Simone de Beauvoir, la raison, la générosité, la justice et le plus souvent la réalité; on a cependant le sentiment que si la solution du problème est juste, elle est vaine en même temps, qu'il y a, quelque part, malgré tout, une erreur, que ce n'est pas si simple...*

Ces propos mesurés — qui, s'ils s'adressent, je l'ai dit, à Mme Simone de Beauvoir, le sont aussi bien à Mme Françoise d'Eaubonne — nous font hésiter à passer la parole à son tour à l'un de ces psychanalystes que l'auteur du *Complexe de Diane* aime à citer, et dont le diagnostic, appliqué à son livre et à son cas, tient en peu de mots : complexe d'infériorité surcompensé — ou, pour se livrer comme tout le monde au petit jeu à la mode : complexe de Dalila...

Mais on voit bien que tout cela n'est pas très sérieux.

★

Le sont-ils davantage, les « propos de circonstance » de Jean Giraudoux, réunis et publiés sous le titre : *la Française et la France* (1)? Je n'en suis pas bien sûr (mais il appartiendrait sans doute à l'une des éminentes spécialistes de ces problèmes, que l'on vient de citer, de se prononcer là-dessus).

Il s'agit de trois conférences prononcées à l'Université des Annales en 1934 et d'un message « à propos de sainte Catherine » du Commissaire général à l'Information de 1939. Le brillant jongleur de mots et d'idées (mais surtout de mots) que fut Giraudoux cède tout, dans ces pages, au souci de « charmer » — y compris parfois le refus de se contredire : aussi aisément s'en prend-il, en 1934, aux facilités d'un féminisme simpliste, qu'il s'en fait, en 1939, l'avocat. Au demeurant, attendit-on jamais de l'auteur de *Jérôme Bardini* qu'il fût autre chose qu'un magicien — c'est-à-dire aussi un illusionniste?

Relisons plutôt *Sodome et Gomorrhe,* ou la préface qu'écrivit Giraudoux pour *les Liaisons dangereuses* et qu'on m'autorisera à tenir pour les pages les plus valables qu'il ait signées.

(1) Ed. Gallimard.

★

Si nous sommes, enfin, avides de sérieux, lisons sans ironie le livre où Daniel-Rops a rassemblé, sur *le Couple chrétien* (1), d'excellentes études de Jacques Madaule, Gustave Thibon, R. de Frondeville et XXX (2).

Nous sommes loin ici de toutes vaticinations sur le féminisme érotico-marxiste, comme de la trop séduisante jonglerie giralducienne. Nous sommes — dans un éclairage chrétien dont on ne nous dit pas qu'il soit le seul possible — au cœur même du premier des problèmes humains : le problème du couple, des rapports de tout ordre qui unissent (ou divisent), spirituellement, charnellement, affectivement, socialement, les deux moitiés de cet univers complexe encore que réduit à sa plus simple (?) expression qu'est le couple humain, construction fragile, mystérieuse, à l'équilibre infiniment instable, sans cesse remis en question, sans cesse détruit pour sans cesse renaître, autrement ou ailleurs...

L'analyse de ce livre nous mènerait trop loin. Nous ne l'entreprendrons pas. Ce qui permettra sans doute, à Mme Françoise d'Eaubonne, de nous découvrir à notre tour quelques complexes sournois... Laissons-lui cet inoffensif plaisir. Elle l'a bien mérité.

CLAUDE ELSEN.

L'ILLUSION DU BLASPHÈME

Parler à la première personne est aujourd'hui de rigueur. La faveur que rencontrent des formules d'émissions radiophoniques telles que : *Qui êtes vous?* ou *Entretiens avec un écrivain*, est très significative. Les auditeurs s'y passionnent, et les personnalités qui s'y prêtent sont mal venues de protester ensuite qu'on s'est joué de leur candeur naïve. Ils ont accepté l'épreuve, en toute connaissance de cause. Il existe en chacun de nous un goût secret de la confession publique que les psychanalistes-pour-femmes-désœuvrées ne sont pas les seuls à exploiter. Les éditeurs y trouvent aussi leur compte. Et l'œuvre littéraire cède le pas au document vécu, à « l'expérience », surtout si le récit fait preuve d'un souverain mépris pour la phrase bien écrite. C'est ainsi qu'un trompettiste de jazz qui a la rage de vivre trouve plus d'audience que les réflexions d'Élise, architecte. Ce goût de la marge conduit tout naturellement aux ragots, au chantage, et aux journaux à scandales si fort en honneur ces temps-ci.

Il arrive cependant que certaines de ces confessions permettent,

(1) Éd. Amiot-Dumont.

(2) De ce mystérieux XXX, il faut citer un bref mais remarquable « panorama » intitulé *le Visage de l'amour dans la littérature catholique contemporaine*.

sans que l'auteur l'ait voulu, de faire le point approximatif d'une époque. Ainsi, en écrivant *Malgré le blasphème* (1), Michel Mourre n'avait qu'un dessein : expliquer pourquoi il était monté dans la chaire de Notre-Dame, le jour de Pâques, en criant : Dieu est mort ! Ce fait divers ne présente en lui-même que peu d'intérêt. Le bruit dont on l'a entouré à l'époque, les campagnes de presse, les indignations, les bravos, paraissent aujourd'hui incompréhensibles. Mais il se trouve que Michel Mourre a vingt-trois ans. Et qu'en faisant ce qu'il appelle, naïvement : *le récit de sa vie*, il esquisse à son tour le portrait d'une époque récente, qui paraît essentielle à beaucoup, et qui tient entre les années 1940 et 1950. J'écris *paraît*, car, sacrifiant à mon tour à la mode de la confession publique, je dois avouer que ces événements m'ont toujours semblé un peu lointains. Je l'avoue avec honte, comme une infirmité. Le livre de Michel Mourre n'a fait qu'ajouter à ma confusion. Il avait douze ans en 1940, j'en avais dix-huit. Le 11 juin 1940 nous nous trouvions l'un et l'autre à la gare de Lyon, attendant le dernier train. Les souvenirs que j'ai gardés de cette journée n'ont rien de commun avec les siens. « *Je crois*, écrit-il, *que le souvenir de la peur de ces hommes et de ces femmes... me préservera toujours de croire aux beaux mythes de la démocratie. A mon esprit d'enfant se fit alors une sorte de révélation confuse de la nécessité de l'ordre et du bienfait de l'autorité.* » J'envie la maturité d'esprit de cet enfant de douze ans. De nous deux, il fait nettement figure d'aîné. Car à cette minute je n'avais que des pensées prosaïques du genre : Aurons-nous le dernier train? Cet avion qui tourne au-dessus de nous va-t-il lâcher une bombe? Avons-nous acheté assez de pain? etc... L'essence même de la démocratie m'inquiétait peu. Que l'on ne m'accuse pas d'ironie. Je ressens profondément ce manque. Car les espérances, les réflexions, les angoisses du jeune Michel Mourre sont communes à bien des jeunes gens de son âge. Combien à l'époque sacrifiaient comme lui leur déjeuner pour acheter les œuvres de Maurras. Ils y cherchaient la France et le sens de leur vie. Après avoir découvert Maurras, Mourre écrit : *Je ne me sentis plus seul. Je vécus pendant des mois dans la joie de l'orphelin qui, brusquement, se découvre une famille.* Plus tard, engagé dans les troupes du P. R. L. il passe ses nuits en réunions politiques, prépare les campagnes électorales, discute, riposte, contredit, provoque les bagarres. Et dans les troupes P. R. L. il ne se trouve pas seul. Là, comme dans tous les mouvements politiques, les jeunes gens de dix-huit ans forment un noyau compact. Sans doute ces jeux ont-ils toujours existé. Coller des papillons, tracer des signes à la craie sur les murs, lacérer les affiches, ont toujours été des tâches secondaires confiées aux enfants. Mais, après 1940, ces jeux ont cessé d'être puérils. Ils sont devenus graves. Les enfants ont eu des réactions d'hommes : de passion ou d'amertume. « *Nous n'étions pas*, avoue Michel Mourre, *à la mesure de la vraie paix.* » Quelle est la vraie paix? Où se cache-t-elle? Dans les bagarres politiques, dans

(1) Éd. Julliard.

le goût de cogner ou d'agir? Je n'en suis pas encore convaincu.

Je m'éloigne sensiblement de la littérature. Il est pourtant facile d'y revenir. La nouvelle génération de romanciers que les lecteurs de cette revue connaissent bien, n'est-elle pas (Bernard Pinguaud excepté) profondément marquée par la guerre? Tous leurs livres y trouvent, sinon leur sujet, du moins leur toile de fond. Le père de Merlin, héros de *la Mauvaise carte*, passe son temps à dire « qu'il a fait Verdun, les Éparges ». Et c'est un peu ridicule. Mais les jeunes gens d'aujourd'hui aiment aussi jouer aux anciens combattants. Eux aussi ont « fait leur Verdun, leurs Éparges ». Mais s'ils sourient de leurs papas, c'est avec gravité qu'ils parlent de leurs épreuves. Car ils y ont perdu leurs illusions.

C'est peut-être là notre péché capital. Car nos « papas » ne les avaient pas toutes perdues. Ils étaient fiers de leur guerre, peut-être. Mais ça ne les empêchait pas, un ou deux ans après, de jouer à la paix de tout leur cœur. Et dans cette décade, que Maurice Sachs a baptisé *Décade de l'illusion* (1), celle de 1920 à 1930, l'attitude d'esprit des jeunes gens qui, revenant du service militaire, avaient pour premier désir de rendre visite à André Gide, et, dépensant leurs derniers sous à l'achat d'une cravate, étaient obligés de s'y rendre à pied — ou qui, après la mort de Proust couraient jusqu'au 10 de la rue d'Anjou et, montant en pèlerinage l'escalier qu'il avait coutume de monter, s'asseyaient sur les poufs à frange où il avait l'habitude de reprendre souffle entre deux étages — ou qui regardaient avec vénération Jean Cocteau, enveloppé de tissu éponge, faire ses fumigations matinales — cette attitude d'esprit, malgré sa frivolité apparente, me semble plus « à la mesure de la vraie paix » que la nôtre. Sans doute, nous jetant la pierre d'une génération à l'autre, avons-nous prétendu que ces attitudes, ces préoccupations vaines, nous avaient conduits tout droit à l'angoisse et au blasphème. Sans doute nos aînés sont-ils en partie responsables de notre gravité. Il fallait bien faire contre-poids à leur légèreté. Pourtant de ces deux blasphèmes successifs : celui de Michel Mourre montant en chaire, en habit de dominicain, et celui de Maurice Sachs, alors séminariste, ôtant, sur les plages du Midi, sa soutane, pour apparaître, dit-on, en maillot rose, lequel est le plus grave?

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne souffrent-ils pas d'une crise trop brusque de croissance, n'ont-ils pas déserté trop vite les royaumes secrets de l'enfance, pour se sentir (selon l'aveu de Michel Mourre, qui me paraît à la fois une explication et une condamnation) tout de suite *vieux, très vieux*.

JACQUES TOURNIER.

(1) Éd. Gallimard.

DE LA SOLITUDE A LA GRANDEUR OU L'ART DE FRANÇOIS MAURIAC

Je sais bien que l'on est toujours suspect de politesse, voire de quelque flagornerie, quand on parle de son hôte, et personne ne peut oublier la place que M. François Mauriac occupe dans cette maison. Mais il y aurait une injuste rigueur à s'abstenir alors que partout les témoignages d'intérêt et d'admiration se multiplient. Qu'on se souvienne seulement des discussions passionnées soulevées il y a quelques semaines par les réponses de M. François Mauriac à une émission de radio : de combien, je ne dis pas d'académiciens, mais d'écrivains, mais d'hommes, attendons-nous de cette manière qu'ils répondent à la question : qui êtes-vous? Cela signifie que M. Mauriac a su rester vivant, qu'il est au milieu de nous comme une présence capitale. Rien d'étonnant alors si les études sont nombreuses. Il faut citer d'abord, comme une somme mauriacienne, le gros livre de plus de quatre cents pages que Mme Nelly Cormeau vient de publier, *l'Art de François Mauriac*. A l'autre extrême, on connaît les attaques de M. Jean-Paul Sartre ou les réflexions de Mme Claude-Edmonde Magny. Mais sans remonter aux livres parus depuis quatre ou cinq ans de MM. Joseph Majault ou Alain Palante, ou du P. Rideau, il faut relever encore l'excellente étude de M. Jean-Louis Curtis dans *Haute École* et la thèse anglaise de M. Robert J. North *le Catholicisme dans l'Œuvre de François Mauriac* : qu'en Angleterre, on consacre des thèses à l'œuvre de Mauriac n'est d'ailleurs qu'un signe du succès que cette œuvre connaît actuellement dans ce pays. Enfin coup sur coup, M. François Mauriac vient de publier en volume deux œuvres que les lecteurs de cette revue connaissent déjà, un essai *la Pierre d'achoppement* et un récit *le Sagouin* (1). Ceux qui, comme moi, ont découvert un grand nombre des livres de François Mauriac au fur et à mesure de leur publication, ceux qui ont été marqués par cette fraîcheur ou cette brûlure, ne peuvent que se réjouir et considérer que c'est justice.

Le grand mérite de Mme Cormeau, me semble-t-il, est de nous faire baigner dans l'œuvre mauriacienne. Son travail déborde largement le plan esthétique. Elle nous demande d'examiner d'abord l'homme, sa formation et son caractère ; puis les personnages (les jeunes gens, les femmes, les hommes), puis les grands thèmes, (la religion et la passion) enfin l'art proprement dit, art du roman et art de l'expression. Des centaines et des centaines de citations

(1) François MAURIAC, *Le Sagouin* (Éd. La Palatine) ; *La Pierre d'Achoppement* (Éd. du Rocher).

Nelly CORMEAU, *L'Art de François Mauriac* (Préface de François Mauriac, Éd. Bernard Grasset) ; Jean-Louis CURTIS, *Haute École* (Éd. René Julliard) ; Robert J. NORTH, *Le Catholicisme dans l'Œuvre de François Mauriac* (Éd. du Conquistador).

viennent à chaque instant étayer et nourrir le travail d'analyse. Il ne reste plus qu'à fermer le livre, ou à revenir au beau portrait placé en frontispice, pour voir se former en nous l'image de l'écrivain.

D'ailleurs, comment faire autrement? On se condamnerait à ne rien comprendre à l'œuvre de M. François Mauriac si on voulait l'étudier d'un point de vue purement esthétique ou purement formaliste : tout se tient chez lui, la chair et le sang, le corps et l'esprit, l'homme et l'œuvre. L'écriture n'est qu'un geste, le geste le plus souple, le plus nuancé qu'il ait trouvé pour essayer de s'exprimer. Non qu'il se mette en scène avec complaisance, qu'il abuse de la confidence directe comme le fit parfois André Gide, comme le fait M. Jouhandeau. Il est remarquable au contraire que si les ouvrages de M. François Mauriac nous renseignent abondamment sur ses premières années, jusqu'au début de l'adolescence, ils se taisent ensuite d'une manière presque absolue. De ses amitiés, de ses amours, de sa vie conjugale ou familiale, il n'a pour ainsi dire rien laissé transpirer. Le *Journal* est fait d'articles de journaux, et les cent pages du *Journal d'un Homme de trente ans*, qui s'étendent de 1914 à 1924, laissent beaucoup à rêver sur les notes qui ont sans doute été supprimées. Mais en même temps, il n'y a probablement pas un livre, pas un article qui ne corresponde au chant profond, à la confidence de l'essentiel, il n'y a pas une ligne qui ne puisse être reliée à une sorte d'intuition fondamentale sur la condition humaine.

Cette intuition fondamentale, partout présente, on hésite à en donner une formule simple : est-ce l'intuition de l'amour? est-ce l'intuition de la solitude? peut-être faudrait-il dire que c'est l'intuition de la solitude dans l'amour. *Le Désert de l'Amour, le Pays sans chemin* — il me semble qu'à vingt-cinq ans de distance, ces deux titres se répondent, qu'ils s'accordent, qu'ils sont comme deux formules d'un même tourment, comme deux définitions de cette géographie sentimentale à l'usage de cœurs arides ou brûlants que tout l'effort de M. Mauriac tend à substituer à la carte du Tendre. Le long gémissement d'un cœur solitaire et blessé traverse toute l'œuvre, même dans ses parties en apparence les plus objectives — et ce qui marque peut-être le mieux la grandeur de l'écrivain c'est qu'en d'autres cœurs solitaires, le cri résonne enfin comme pour demander : solitude, où est ta victoire? On pourrait presque dire que M. Mauriac a trouvé là le principe de son art : « Un écrivain, dit-il, est essentiellement un homme qui ne se résigne pas à la solitude ; » et même le principe de sa religion dont il écrit : « Le Christ n'a pas seulement vaincu la mort ; il a vaincu la solitude humaine. »

Il faudrait reprendre ici les pages de Mme Cormeau, en particulier dans les chapitres sur les jeunes gens, sur les femmes et sur la passion, pour mettre en évidence la tonalité particulière de la psychologie mauriacienne de l'amour. Au centre, il y a un problème de possession, c'est-à-dire de connaissance, parce que posséder un être, c'est l'assimiler, c'est le connaître et en être connu : ce que M. Mauriac et ses héros découvrent empiriquement, c'est que

cette possession et cette connaissance sont le plus souvent illusoires. C'est l'incommunicabilité qui fait le désert de l'amour. La cristallisation stendhalienne et une sorte de « décristallisation » par la lucidité se conjuguent pour nous décevoir. « Vous le connaissez puisque vous l'aimez » dit naïvement Élisabeth Gornac dans *Destins*. Mais en fait il faut bien se résigner à ce qu'aimer ne soit pas connaître un être, mais lui faire plus ou moins confiance, ne rien renier *a priori* de ce qu'il est : « Il savait qu'il allait souffrir » dit M. Mauriac d'un de ses personnages, « que plus il avancerait dans la connaissance du cœur, du corps désiré s'en épaissirait le mystère — surtout s'il était aimé. » Et avec une douloureuse et implacable obstination notre auteur explore le désert. Nous ne pouvons être rejoints par ceux qui nous aiment et que nous n'aimons pas (« Ah ! l'importunité de ces êtres à qui notre cœur ne s'intéresse pas, et qui nous ont choisis et que nous n'avons pas choisis... ») et nous ne pouvons être atteints par ceux que nous aimons (« c'est notre douleur de voir l'être aimé composer sous nos yeux l'image qu'il se fait de nous, abolir nos plus précieuses vertus, mettre en lumière ce ridicule, ce vice... ») Tout le malheur de l'amour est là — un seul être est notre aliment et nous découvrons parce que nous nous intéressons à lui plus qu'à tout autre, qu'il est, comme les autres, inaccessible. Plus que Robinson un amant souffre de la solitude humaine parce qu'il la retrouve où précisément il espérait lui échapper. Et tout semble se borner à « cette danse de moustiques, cette course éperdue après un être qui ne nous voit pas, cette indifférence à la créature qui nous poursuit et qui est elle-même poursuivie... »

Parfois la possession charnelle vient interrompre un moment cette danse, masquer ce désespoir : « Mais du moins il nous reste cette misérable chair, ce corps, ces caresses, cette lutte honteuse dans les ténèbres — enfin une possession qui, l'espace de quelques minutes, ne nous leurre pas. » C'est encore l'héroïne de *Destins* qui rêve : « Pour éphémère que soit tout amour, elle pressent qu'il est une évasion hors du temps ; et sans doute il faudra rentrer tôt ou tard dans la geôle commune, mais il reste de pouvoir se dire — au moins une fois, je me suis évadé... une fois cela seul pour moi a mesuré la durée : le battement régulier du sang lorsque je me reposais sur une épaule et que mon oreille se trouvait tout contre le cou. » Mais en cela encore ne montre-t-elle pas sa naïveté, et la réponse de M. François Mauriac n'est-elle pas dans ces lignes admirables et désespérantes : « Pendant des jours, nous avons désiré d'étreindre un corps. Nous nous persuadons qu'un corps peut être possédé. Et le voici enfin contre le nôtre. Nous nous brûlons à ce feu de sang. Par la science des caresses nos mains le voient, nos yeux le touchent, il ne se défend pas, il nous est tout livré. Nous entrons en lui, nous buvons son souffle, nous ne le possédons pas. La marée furieuse assiège, bat ce mur vivant, le traverse, revient et ne le trouve plus. Nous nous étions dit : je me souviendrai de surprendre le mouvement mystérieux des genoux, le secret de ce qui relie le sein à l'épaule. Mais les inventions dernières de la volupté ne sont qu'une poursuite vaine. Nous

ne trouvons jamais ce corps que nous cherchions. » En vérité, la possession charnelle ne peut rien ou presque rien contre ce savant déploiement de souffrances qui dans l'amour dépasse incessamment la part de la chair. Un corps n'est que la plus tangible limite de notre ignorance, et partant de notre solitude : la chair que nos mains parcourent, nous ne savons même pas ce qu'elle sent de nos caresses, notre adoration comme nos baisers ne peuvent se poser qu'à la surface, et le cri que la volupté arrache à ce corps ne nous dit rien, sinon un plaisir qui n'est pas nôtre — cri d'une autre bête, venu d'une autre sphère ; son cœur bat de l'autre côté de la peau et sa pensée nous trahit peut-être au moment que nous étreignons son corps, de l'autre côté du visage : « Ce que je souhaite étreindre en elle » dit un héros mauriacien « dépasse infiniment toutes les apparences. » Et nous marchons dans les ténèbres de la concupiscence « les bras tendus, les mains tâtonnantes, si exténués que nous jouons la vie éternelle contre un instant de repos sur une poitrine. » Instant vite passé : nous croyons que l'amour nous « divertit », au sens pascalien, mais nous retrouvons finalement en lui la vieille souffrance fondamentale, celle d'être homme, celle d'être seul.

Ce que M. François Mauriac a posé ainsi devant nous dans quelques-uns des livres les plus douloureux et les plus beaux de l'entre-deux guerres, ce sont ces simples et éternels problèmes dont nous sommes perpétuellement bouleversés — cet unique problème d'un contact authentique avec un autre être humain. Tout cela est dit avec un somptueux lyrisme par un écrivain qui est un grand artiste, mais on le voit, entre M. Mauriac et M. Sartre, au départ, il n'y a peut-être qu'un malentendu, puisque ce problème, le problème de l'autre, de la relation avec autrui, est également le problème central de bien des développements existentialistes. Paradoxalement c'est chez M. Mauriac que l'expérience est vécue avec le plus de force, sentie avec le plus d'intensité, c'est chez lui qu'elle prend toute sa valeur pour notre existence. Si elle n'aboutit pas au désespoir, c'est parce qu'elle est complétée chez notre auteur par une seconde expérience de l'amour, celle de l'amour divin. La relation avec autrui est résolue dans et par un troisième terme.

On ne dispose pas encore, à ma connaissance, d'un bon « Itinéraire religieux de François Mauriac » depuis *les Mains jointes* jusqu'à *la Pierre d'achoppement* : ce ne serait sans doute pas l'exposé d'une théologie personnelle ou d'une spiritualité entièrement originale, mais l'étude de ce cheminement est indispensable pour comprendre l'homme et l'évolution de l'œuvre. Malheureusement le chapitre de Mme Nelly Cormeau sur la religion n'est pas le meilleur du livre parce que malgré toute sa bonne volonté et son honnêteté, l'auteur semble avoir quelque difficulté à entrer dans cette partie de l'œuvre : Mme Nelly Cormeau n'est pas catholique, toute sa sympathie se montre dans l'insistance avec laquelle elle revient sur le personnage d'Irène de Blénauge de *Ce qui était perdu*, la noble et belle agnostique, et elle préférerait visiblement tirer la religion de M. Mauriac vers un humanisme chrétien que

vers un jansénisme. Et le livre de M. North, consciencieux, scrupuleux, ne répond pas tout à fait à son titre et manque un peu de cette coïncidence intérieure qui est le fruit d'une parfaite sympathie : on retrouve même ici et là, et dans le texte de son préfacier français, des échos de l'incompréhension que l'œuvre de M. Mauriac a longtemps rencontrée dans les milieux « bien-pensants ». Inutile de dire qu'il n'est point question dans cette note de tracer cet itinéraire et d'ailleurs je rencontrerais sans doute certaines difficultés analogues à celles que Mme Cormeau a imparfaitement surmontées. Tout au plus peut-on proposer une hypothèse, un schéma rapide.

Né dans le catholicisme, M. Mauriac en a d'abord connu la fadeur en même temps que la ferveur. Dans l'introduction écrite vers 1926 pour une réimpression des *Mains jointes*, il a lui-même parlé avec sévérité, et peut-être avec trop de sévérité, de la religion de ses jeunes années : « Adolescent, j'ai fait de Dieu le complice de ma lâcheté ; qui sait si ce n'est pas là le péché contre l'esprit... l'homme né, tard, de l'adolescent veule, quel secours trouvera-t-il dans cette religion qui ne lui fut jamais qu'une source de faibles délices? » D'un mot, il y avait au départ, ouvert devant lui, le chemin de Saint-Sulpice. Il prit heureusement, le chemin de Port-Royal — et plus tard, heureusement aussi, il en sortit. N'oublions pas qu'il a eu vingt ans au temps du modernisme et du Sillon et que sa religion subit ces influences : les premiers romans en témoignent, s'ils témoignent aussi d'une certaine liberté d'esprit et d'une certaine ironie à l'égard de ces tendances. En dehors de cela, la religion sucrée des premières années ne pouvait rien apporter à cet homme violemment désireux de connaître la saveur de tout le sel de la terre. La séduction du jansénisme fut pour lui une séduction d'extrême logique, accordée dans une certaine mesure à son tempérament : « Avant d'être une hérésie », a-t-il dit, « le jansénisme est une famille d'esprits... » A mesure que les voix de Mammon, de Cybèle, devenaient plus attirantes, que les tentations étaient plus fortes et peut-être les fautes plus grandes, le problème du péché et du salut devenait plus angoissant ; à mesure que l'usage du monde devenait plus délicieux, le sentiment qu'il est aussi criminel se faisait plus tragique. Le jansénisme de M. Mauriac est d'abord cet écartèlement d'un cœur chrétien et lucide. Cette lucidité chrétienne est un des thèmes favoris de l'écrivain, que ce soit dans les ténèbres, comme lorsque Fabien Dézaymeries invoque cette faible défense : « Je suis en effet un misérable, mais je sais que je le suis ; eux ils ne connaissent pas leur infamie... » ou bien dans la clarté, comme lorsqu'il écrit : « La petite hostie dont le pécheur s'approche épand une lumière égale et terrible sur les actes accomplis à jamais, sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il ne peut pas ne pas avoir fait. Nul homme ne se connaît lorsqu'il ne s'est pas regardé lui-même à la lueur de cette hostie élevée au-dessus du ciboire. » Lorsque les ennemis de M. François Mauriac lui reprochent sa duplicité, invoquent à son propos le nom de Tartufe, comme il le rappelle au début de *la Pierre d'achoppement*, il me semble qu'ils devraient d'abord réfléchir sur cette

conception de la religion : toute duplicité n'est-elle pas impossible à un cœur habité par cette sombre soif de la lucidité? On peut reprocher à M. Mauriac des mouvements impulsifs qui naissent d'une certaine ardeur du sang, et même ses longues rancunes n'ont peut-être pas d'autre source : mais c'est se tromper du tout au tout que de voir duplicité ou contradiction dans les mouvements contrastés de cette sincérité successive, ou plutôt dans les approches de plus en plus rigoureuses, de plus en plus serrées de la vérité, dans ce cœur impatient.

Quant à son évolution religieuse, cette impitoyable lucidité a fait son drame : il ne pouvait se séparer de ce catholicisme dans lequel il est né; il ne pouvait pas ne pas se reconnaître, dans la lumière chrétienne, comme un pécheur. Une grande partie de son œuvre est faite de ce déchirement dans la lumière. La crise la plus douloureuse se manifeste probablement dans les écrits des années 1928 et 1929, comme si le démon contre lequel il avait eu à soutenir les plus rudes combats était un démon de midi. Il lui faut aller tout au fond de sa solitude humaine, au centre de l'amour désert, à l'endroit où il s'arrête fourbu, perdu, parce qu'il faut reconnaître que toute passion est un pays sans chemin. Et là, l'évasion se fait à la verticale : la lumière éclaire le désert, mais c'est la lumière ; l'amour se brise contre la créature, même la plus aimée, comme contre un mur, mais c'est l'amour. Il n'y a pas là une recherche apologétique, mais pour le romancier, pour le poète, pour l'homme, une certitude du cœur, une vérité substantielle au sens du pain de vie. Tout n'est pas fini, et aujourd'hui encore M. Mauriac sait bien qu'il peut répéter ce qu'il disait il y a déjà bien longtemps : « Ce que nous quittons ne nous quitte pas. Il faudra être talonné jusqu'à la mort par ce vieux mendiant affamé... » La grande transformation c'est que désormais, avant d'être un moyen d'atteindre une créature, l'amour est considéré comme un moyen de vivre avec le créateur, et mieux encore comme une fin. M. Mauriac reprend dans son dernier livre le mot de Kierkegaard : Dieu n'est pas quelqu'un de qui on parle, mais quelqu'un à qui l'on parle. La joie de la foi c'est sans doute que l'homme solitaire trouve à qui parler. Cela rejoint chez lui une tendance très ancienne : « Certains enfants ont une conscience très nette de l'incommunicable. C'était il m'en souvient bien un des éléments de ma piété... Un Dieu qui savait tout sans qu'il fût besoin de lui rien dire ! Le Désert de l'Amour ! Je suis né avec la connaissance de ce désert... » On comprend ainsi de mieux en mieux tout le sens, toute la portée comme clé d'une grande partie de l'œuvre mauriacienne du mot que nous citions tout à l'heure : « Le Christ n'a pas seulement vaincu la mort ; il a vaincu la solitude humaine. »

Et la solitude vaincue, le chemin de la grandeur est ouvert, tous les chemins sont ouverts et les eaux recommencent à ruisseler. Un ordre de la nature et un ordre des créatures humaines se révèle — un ordre, c'est-à-dire ce qui peut le mieux préparer à une paix. Par comparaison aux romans des époques précédentes, il serait intéressant d'étudier par exemple la place du catholi-

cisme dans le très beau récit qui a paru dans cette revue, *le Sagouin* : la place de la religion reste en creux pour le père et le fils, les déchirantes victimes du double suicide ; en creux dans les souffrances et l'agonie de Paule, dans le cœur de Robert Bordas. Il y a vingt ou vingt-cinq ans un tel récit aurait provoqué bien des colères chez les bien-pensants. Aujourd'hui, il ne provoque plus que notre admiration : mais peut-être M. Mauriac l'a-t-il écrit différemment, peut-être l'innervation spirituelle du récit est-elle si profonde et si efficace qu'il n'est pas besoin d'en rien laisser paraître. Ce ne sont pas ceux qui disent tout le temps : Dieu, Dieu, qui parlent le mieux de l'amour de Dieu. Cette chaleur intérieure qu'un lecteur attentif distinguera dans *le Sagouin*, on la retrouverait sans doute dans toutes les manifestations de M. François Mauriac depuis longtemps, dans son théâtre (dont sa commentatrice parle trop peu) comme dans ses articles et dans les manifestations de la vie publique. Peut-être avec le temps, d'autres orages ont-ils pris plus d'importance que les orages de la passion. Mais qui ne sait avec quelle attention frémissante, il suit du bord tous les mouvements de la jeunesse, attentifs aux courants et aux écueils des navigations passionnées, se retenant avec peine de se jeter au milieu des dangers de cette jeune postérité. Il n'est rien qui ne témoigne chez lui d'une ardente attention à la vie et le catholicisme de cet académicien de choc a toujours été une méditation de la vie chrétienne, de la vie vécue par le chrétien, même dans le péché, plus qu'une méditation de la mort. Il s'est fait ainsi une figure singulière, au sens fort, et on a presque envie de dire, une figure héroïque.

On pensera peut-être que comme Mme Corneau au lieu de parler de l'art de François Mauriac, je me suis égaré et j'ai touché à bien d'autres sujets. Mais je n'en suis pas sûr. Tous ceux qui ont longuement lu l'œuvre de M. Mauriac, tous ceux qui ont une sensibilité accordée à la sienne ou qui se sont laissés imprégner par ses manières de sentir, tous ceux qui ont vécu fraternellement avec le troupeau palpitant de ses héros et de ses héroïnes savent bien que pour grand que soit l'artiste, il n'est cependant pas de ceux auxquels on demande d'abord des satisfactions esthétiques. L'art de François Mauriac pour bien des garçons d'une certaine famille d'esprits, c'est d'abord un art de sentir et d'aimer, un art de vivre. Qu'à travers ses romans, en particulier, il nous ait communiqué cet art, qu'il nous ait fait partager ces tourments et ces frémissements, qu'il nous ait fait entendre comme si elles jaillissaient de notre propre cœur certaines plaintes et certains gémissements, cela suffit et aucune critique ne peut prévaloir contre cette communion réussie. Je suis de ceux pour lesquels un adieu à François Mauriac équivaudrait à un impossible adieu à leur adolescence.

C'est pourquoi il n'est peut-être pas utile de revenir par exemple sur les critiques formulées par M. Sartre à propos de *la Fin de la nuit* et reprises dans *Situations II*. On sait qu'elles procèdent d'une manière presque mécanique d'une philosophie de la liberté dans l'univers romanesque et qu'elles ne pouvaient naître que

dans l'esprit d'un homme très intelligent et totalement dénué de sensibilité esthétique. M. Sartre, qui a chassé Dieu de l'univers voudrait chasser du roman « ce singe de Dieu », le romancier. Malheureusement si l'univers subsiste même pour les athées, les romans, créations particulières, mondes privés, ne peuvent se faire tout seuls, et le créateur s'avère indispensable. Mme Cormeau discute fort bien cette opinion de M. Jean-Paul Sartre dans un appendice de son livre et la réfutation a été exposée d'une manière encore beaucoup plus forte et, me semble-t-il, définitive par M. Jean-Louis Curtis dans *Haute École* aussi bien à propos de M. Mauriac que dans le chapitre consacré à Sartre lui-même.

Les professionnels de la critique ne sont pas dangereux, a écrit un jour M. Mauriac dans *Dieu et Mammon* : « D'abord il faut répéter à propos de quelques-uns d'entre eux, ce que disait Malebranche de son chien : cela ne sent pas... » Si cela s'applique assez bien à M. Sartre critique, rien de plus injuste si l'on pense à Mme Nelly Cormeau. Son livre est un livre de sentiment autant que d'intelligence. C'est une exploration minutieuse du monde mauriacien conduite avec méthode, avec un amour comme le maître l'entend, c'est-à-dire lucide et fervent. Il faut le lire si on veut se rendre compte de l'organisation de ce petit univers et comprendre ce qui en fait un univers important. Vingt grandes pages de bibliographie donnent une idée des commentaires suscités en toute langue par l'œuvre de Mauriac — encore ce travail s'arrête-t-il en 1947. Nous avons donc là une considérable œuvre d'exégèse, un excellent moyen d'approcher un des plus grands écrivains français de ce temps, et Mme Nelly Cormeau doit en être félicitée. Elle connaît minutieusement toute l'œuvre de l'écrivain qu'elle aime et qu'elle admire. Elle a écrit très consciencieusement le guide bleu du désert de l'amour.

Peut-être pourrait-on lui adresser deux reproches, ou mieux formuler deux regrets : elle ne semble pas attacher beaucoup d'importance au développement chronologique de l'œuvre, à l'évolution de M. Mauriac à son cheminement, alors que la chronologie pourrait sans doute éclairer certains petits problèmes. Et d'autre part on ne trouve pas dans son livre un effort pour sortir de l'œuvre et indiquer la place de l'écrivain dans la littérature et dans le monde : rien de plus éloigné d'une critique de situation, au sens sartrien ou non. Mais ce n'était évidemment pas le propos de l'auteur. A nous d'y rêver en refermant le livre. Si cette œuvre est une œuvre d'amour, M. Mauriac a connu et connaît encore bien d'autres critiques, parfois haineuses. Je songeais aux multiples combats que ce grand combattant a dû soutenir, à ses dialogues et à ses polémiques. Que de luttes autour du roman chrétien, que d'efforts nécessaires pour justifier sa conception. Que de luttes aussi autour des préjugés à la mode : en art et en politique, combien d'autres ont flirté en vingt manières et ont cru vingt fois avoir raison pour toujours parce qu'ils épousaient les modes d'un temps. Querelles avec les bien-pensants, discussions avec Gide, rapports méfiants avec la psychanalyse mondaine et littéraire, querelles politiques au moment de la guerre

d'Espagne, pendant et depuis la seconde guerre mondiale, querelles avec les communistes, querelles avec les existentialistes — François Mauriac est peut-être resté toujours « un auteur à scandale » comme disait en 1923 un rédacteur de la *Revue Catholique des Idées et des Faits*. Mais si nous revenons sur tout cela nous voyons que les modes politiques et littéraires ont passé et que Mauriac et son œuvre restent. Il a une place à part, comme si, dans la grandeur, sa vieille ennemie la solitude voulait lui rester fidèle, et peut-être parfois la retrouve-t-il au coin de son foyer, dans un moment d'ennui ou de froid. Contre elle, toutes les victoires ne sont-elles pas des victoires à la Pyrrhus? Mais il peut se regarder comme vainqueur sur tous les autres fronts, comme une sorte de prince d'Aquitaine. Et si la grandeur et la solitude se séparent mal chez lui, c'est parce que sa grandeur que rien ne lui arrachera, est dans sa fidélité intérieure, dans son art d'être un fidèle au sens de Dieu en même temps que d'être fidèle à soi-même.

ROBERT KANTERS.

LES ROMANS

LES ROMANCIERS SE VENGENT

Depuis plus de cinquante ans que les poèmes sont en prose, il est bien étonnant que les romanciers n'aient pas écrit leurs œuvres en vers réguliers. Cet oubli est réparé par la vertu d'un bon auteur, qui s'appelle M. Raymond Rabiniaux et qui a composé à la gloire de sa ville natale, Pédonzigue, un volume de cent quatre-vingts pages, édité sous une couverture jaune. *L'Honneur de Pédonzigue* (1) est à la fois un roman, une épopée et un conte satirique. Mon éminent collègue, M. Brunetière, ne s'y retrouverait pas lui-même. Il essuierait en vain la buée de ses lorgnons, en vain mordillerait-il nerveusement ses moustaches. Il verrait tour à tour des alexandrins, des octosyllabes, des vers de six ou sept syllabes, parfaitement rimés, mais disposés à la queue-leu-leu et sans majuscules pour prévenir le passant.

Ce procédé, illustré jadis par Paul Fort, trouve ici une bonne justification et donne l'occasion d'une découverte. Le langage de M. Raymond Rabiniaux, en effet, est assez cru. On s'aperçoit alors que l'argot, les gros mots ont une tendance naturelle à rimer et à constituer un langage épique. Cette fameuse tête épique, refusée au Français depuis des siècles, nous nous apercevons qu'il la possède. Au vrai, nous le savions depuis Céline.

(1) Éd. Corrêa

L'éditeur souligne, dans sa publicité, ce qu'il y a de français, dans « cette tradition de l'irrespect ». Nous y voilà. M. Rabiniaux est un successeur de Saint-Amant et de Scarron. Il n'a pas à se plaindre du fonds de commerce que les siècles lui ont légué. Depuis *Falourdin* de Fernand Fleuret, on n'avait sans doute rien publié qui approchât ce secteur de la littérature. *Falourdin* était une satire de la presse, *Pédonzigue* s'en prend à une sous-préfecture (institution moins néfaste que celle de la presse). Dans les deux cas, c'est la même verve.

Cette bonne humeur ennemie de la niaiserie, cette gaieté sans optimisme surprendront, après les romans tragiques dont nous faisons chaque jour pénitence, je veux dire lecture. Rappelons-nous ici que les grotesques étaient les contemporains de Corneille et que Fernand Fleuret fut le grand ami de Malraux. Les individus ne sont pas tout entiers prisonniers de leur génie. Les affinités entre les êtres n'ont pas ce caractère un peu schématique, un peu obligatoire, que leur prête mon éminent collègue M. Brunetière.

Il n'est pas d'ailleurs que luxure et gourmandise dans l'épopée de M. Raymond Rabiniaux. Écoutez ces vers auxquels je rends leur forme habituelle :

...Ou le chant des tanneurs de bique
Dans les brumes du vollespir
Quand s'élèvent les nuits moudjiques
Et que la vie est à mourir
Douce comme un agneau magique.

C'est l'accent d'Apollinaire.

Quant à parier que *l'Homme de Pédonzigue* ne soit pas dans l'ensemble, un rien longuet, on ne le jurerait pas.

ROGER NIMIER.

LES LETTRES AMÉRICAINES

LE DIABLE AU COLLÈGE

Le Diable au collège (1), de John Horne Burns, est un réquisitoire contre la sclérose de l'enseignement aux États-Unis, et d'une façon plus générale, une mise en question des idéologies américaines. On se souvient du premier ouvrage de Burns, *On meurt toujours seul*, où l'on voyait le G. I., débarquant à Naples, découvrir avec émerveillement, à travers la crasse du vieux monde

(1) Éd. La Table Ronde.

ravagé par la guerre, le visage radieux de la civilisation européenne. Burns saisissait l'antinomie de « l'efficacité », du « confort », fondements de la supériorité américaine, d'une part, et d'autre part, des valeurs spirituelles : l'art, le sentiment de la faute et de l'échec, l'amour.

La conscience d'une telle antinomie ne date pas d'hier ; elle est éparse dans toute la littérature européenne du demi-siècle. Voici vingt ans, A. Huxley publiait une fiction virulente et inoubliable, *Brave New World*, qui n'était pas autre chose qu'un long débat sur ce thème. J'ai relu récemment le dernier chapitre de cet ouvrage — une scène entre Mustapha Mond, l'administrateur du monde occidental, soit M. Truman à la n[e] puissance, et le sauvage issu d'une Réserve californienne, soit vous ou moi. Les méditations qui constituent l'objet du premier livre de Burns se retrouvent là, ramassées dans un dialogue d'une grande force et d'une grande concision. J'ai même relevé des formules que l'on peut lire aussi, presque inchangées, dans le livre de Burns et dans une vingtaine d'autres livres tels que, par exemple, *le Zéro et l'Infini*, ou *l'Étoile de ceux qui ne sont pas nés*, ou autres fictions transparentes. Le grand mérite de Burns est que *The Gallery* et *Lucifer with a book*, sont, plutôt que des fictions, des témoignages vécus. Ils ont un intérêt documentaire immédiat. Un jeune Américain intelligent et de sang vif découvre à Naples la noble misère, les haillons, le pathétique, la grandeur de l'Europe, d'un « monde ancien » dont il soupçonnait à peine l'existence. Il découvre en même temps que, ces haillons, cette misère, cette grandeur, cet art menacé, cette beauté, ces larmes, c'est la vraie patrie de son esprit et de son cœur. Voilà le sujet de *The Gallery*. Très grave sujet, on le voit, et très urgent problème. Nanti d'une pareille révélation, le jeune Américain retourne en Amérique, à son métier de professeur ; il travaille dans un collège privé, qui lui offre un microcosme du Nouveau Monde, avec son optimisme officiel, son ignorance de la vraie culture, des vraies sources vivantes, avec ses vertus sclérosées et ses vices hypocrites, son conformisme bêtifiant, son inhumanité profonde, sa philosophie de pacotille... L'ex G. I. se révolte ; il blâme, il critique, il condamne ; il sème l'inquiétude et le désordre ; il trouble les consciences ; c'est le Diable ; on le chasse. Voilà le sujet du *Diable au collège*, suite et complément de *The Gallery*.

Ce second ouvrage s'inscrit, littérairement, dans une tradition frondeuse et anarchisante où se sont illustrés beaucoup de romanciers anglo-saxons entre 1900 et 1940. C'est ainsi qu'il m'a rappelé le très beau *Death of a Hero* de Richard Aldington, tant par le ton et la manière que par le choix des objets de la satire. La verve d'Aldington était plus sombre, plus grave, celle de Burns a plus de primesaut, de piquant et de drôlerie. Il n'est pas jusqu'au personnage de Philbrick Grimes, l'esthète impuissant et desséché de Burns, qui n'évoque une caricature analogue chez Aldington et, en vérité, toute une famille de grotesques Anglo-Saxons, parmi lesquels le Jeremy Pordage de *After Many a Summer*, de Huxley. Les écrivains anglais s'acharnent volontiers sur un type d'intel-

lectuel assez répandu parmi eux : le vieil esthète oxonien, asexué, éternellement inadapté, à la culture « exquise » et aux manières surannées. Ils lui intentent un procès d'autant plus féroce qu'il s'agit, en fait, d'une orgie masochiste d'autocritique et d'autochâtiment. Je ne serais pas trop surpris d'apprendre qu'en Philbrick Grimes, John Horne Burns s'est par avance puni dans ce qu'il craignait de devenir. Ce qui me confirmerait dans cette hypothèse, c'est l'outrance, parfois puérile et naïve, avec laquelle son héros et son double, Guy Hudson, se pose en mâle frénétique, poussant des hurlements de brute préhistorique lorsqu'il trousse une de ses collègues du collège de jeunes filles... Ces protestations de virilité me semblent excessives. *Superman* n'est pas loin, et comme on sait, Superman est le mythe compensateur qu'ont inventé les Américains moyens brimés, châtrés par la législation, le travail forcé et le matriarcat. Oui, je regrette que Guy Hudson joue au dur. Il y a du matamore chez lui, du vantard sexuel ; et cette vantardise est parfois même un peu pénible. Par exemple, je crois difficilement que Guy Hudson soit le seul homme sain, normal, équilibré, dans ce curieux collège. Mais Burns nous assure que tous les autres professeurs sont ou des imbéciles, comme le directeur, ou des impuissants teintés d'inversion, comme Grimes. Je ne connais pas les milieux universitaires américains. Je doute cependant que les élèves soient si précocement avertis des faiblesses de leurs maîtres, et si prompts à les exploiter, avec un cynisme assez terrifiant. Le collège que nous montre Burns est une « sentine de tous les vices », pour parler comme le P. Dupanloup (le vrai, celui de l'Oratoire, pas celui de la chanson). Comme nos lycées font vertueux, à côté ! Mais je suppose que, sur ce point, la vision de Burns est un peu déformée, à la fois par le zèle prédicant du pamphlétaire et l'obsession sexuelle de l'ex-puritain récemment converti au paganisme. Tout cela donne un livre haut en couleur, un peu improbable, un peu irritant, et dont la verve est peut-être plus divertissante que roborative. On a l'impression d'une grande force brute qui aurait été mal employée, mal canalisée. On a l'impression que John Horne Burns, à son retour d'Europe, aurait pu diriger les feux convergents de son ironie, de sa révolte et de sa haine sur des objets de plus grand poids. Mais il a choisi pour cible les méthodes éducatives qui ont cours dans certains collèges privés. On regrette sa modestie. L'auteur de *On meurt toujours seul* était capable d'entreprendre une croisade plus significative et plus efficace. Il a du mordant, de la patte, et même de la puissance. Il a un grand talent de satiriste. En dépit des quelques faiblesses que j'ai signalées, son second livre se lit avec l'agrément le plus vif, d'autant plus qu'il est extrêmement bien traduit (1), dans une langue ferme et souple où l'on peut humer, à travers l'élégance de la phrase française, la saveur du texte original.

Jean-Louis Curtis.

(1) Par Jacques et Jean Tournier.

LE THÉATRE

MÉLANGES

J'oublie toujours qu'un « critique dramatique » est obligé d'aller trop souvent au théâtre pour avoir le droit de se plaindre des spectacles auxquels il assiste. L'ensemble des chefs-d'œuvre du passé doit à peine égaler le nombre des pièces montées en cinq ans à Paris. Et qui s'étonnerait de ne pas rencontrer dans chaque théâtre où il pénètre un Shakespeare, un Racine, un Claudel ou un Pirandello? On me dira cependant que chaque auteur doit tendre, sinon à ressembler, du moins à égaler ses prédécesseurs les plus grands et que, sauf pour des raisons commerciales, il est inutile d'écrire autre chose que des chefs-d'œuvre.

D'autre part, le goût et la vitalité du théâtre sont à Paris trop grands pour que nous ne nous réjouissions pas chaque saison d'avoir été abondamment nourri. Cette année, il suffirait de citer les noms de Montherlant, Anouilh, Mauriac, Gide, de penser aux reprises de Pirandello, à la création du *Conte d'hiver*, au merveilleux *Monsieur Bob'le* pour satisfaire les plus difficiles. Après une telle liste, il est sans importance de se trouver un peu las. L'amateur de théâtre a encore de quoi nourrir sa passion et il me suffira pour cette fois d'évoquer l'*Oncle Vania* de Tchekov (Studio des Champs-Élysées) *Magie rouge* de Ghelderode (Mardis de l'Œuvre) et enfin le spectacle XVIIIe siècle (Diderot, J.-B. Rousseau, Marivaux) de la merveilleuse troupe de la S. N. C. F. qui, au cœur de la gare d'Austerlitz, dissipe la fumée des trains. Ces pièces feront l'objet, je l'espère, d'une prochaine chronique.

Pour l'instant, je me trouve en retard pour parler d'un nouvel auteur dont je prévois l'importance future. Il s'agit d'Eugène Ionesco dont la pièce : *la Leçon*, donnée récemment au Théâtre de Poche est passée à peu près inaperçue. Il est vrai que cet acte très parfait était trop court pour constituer un véritable spectacle, et que la pièce qui l'accompagnait, *les Assassins*, de Max Frantel, n'offrait pas le même intérêt. Que n'a-t-on donné en même temps *la Cantatrice chauve* qui fut la première pièce de Ionesco créée au printemps dernier par l'excellente troupe de Nicolas Bataille.

Ces deux pièces, d'inspiration et de dimensions semblables, ne sont pas sans me laisser craindre que Ionesco ne se limite à ce qu'il a nommé des anti-pièces, c'est-à-dire des pièces où le langage est pris hors de sa signification habituelle, comme l'a très joliment fait Jean Tardieu pour *Un mot pour un autre* et plus lointainement Tristan Tzara ou Robert Desnos.

La Cantatrice chauve met en scène quelques personnages absurdement anglais qui, pour soutenir une conversation, se livrent à une gymnastique verbale absurde et vide où le langage conven-

tionnel d'un salon petit-bourgeois est pris à l'envers, exagéré, rendu incompréhensible par l'abus de sa trop stupide compréhension.

Dans *la Leçon*, nous assistons aux efforts désespérés d'un professeur qui veut enseigner à sa jeune élève candidate à un « doctorat total de philosophie », comment on soustrait le nombre trois du nombre quatre ou bien comment on dit en plusieurs langues une phrase qu'il répète de la même façon, etc... Le professeur que gagne, avec l'impatience, une sorte d'excitation bizarre finit par assassiner son élève au cours d'une crise du plus parfait sadisme.

Les sujets de ces deux pièces ne peuvent, bien entendu, rendre compte de leur exceptionnelle richesse. Au cours de ces deux actes, nous assistons à un continuel renouvellement des situations comiques. L'imagination verbale de Ionesco paraît illimitée. Le dialogue, d'une précision extrême — et c'est, en grande partie, ce qui me permet d'avoir une confiance certaine dans le talent de Ionesco —, est riche en subtilités que cette sorte d'inspiration rend nécessaire, sous peine de glisser dans la facilité des sketches de music-hall.

Il y a plus. Ce qui différencie Ionesco de Jean Tardieu, de Tzara ou de Desnos et le rapproche plutôt de Raymond Queneau, est cette prédisposition à l'humour noir — puisqu'il faut l'appeler par son nom — dont on peut penser qu'il importe davantage à Ionesco qu'une recherche esthétique déjà dépassée. Telle est l'originalité profonde de cet auteur qui se trouve, de toute évidence, hésitant à aborder, sous une forme qui lui serait personnelle, la tragédie, alors qu'il lui serait possible de rejoindre Tchekov ou Pirandello qui ont écrit pour le théâtre avec le même scepticisme.

Il est visible que Ionesco a le sens et le goût de l'insolite, l'envie de voir ce qui se passe derrière les choses. A ce point de vue, *la Leçon* est en progrès sur *la Cantatrice chauve*. On se souvient de cette pièce comme d'une farce. Mais de *la Leçon*, comme d'un cauchemar.

★

P. A. Bréal, lui, s'il a choisi aussi la farce, l'a fait sans les préoccupations de Ionesco ou de Ghelderode. Il est resté sagement dans la tradition de Labiche, Feydeau et Courteline auxquels on peut ajouter, puisque cela a été dit, Roger Martin du Gard. A l'exemple de ce film anglais : *Noblesse oblige* et, plus récemment de *Last holidays*, Bréal a voulu que l'on rie de tentatives de meurtres répétées tout au long de la pièce. Comme il ne s'agit plus ici de lords ou de bourgeois anglais, mais de paysans normands ou bretons, Bréal ne s'est refusé, dans cette *Edmée*, aucune des ressources du vaudeville paysan : le vieux mari impuissant, le garçon de ferme balourd, le gendarme idiot, la vieille tante à héritage et Edmée, la fermière qui tuerait avec la même facilité qu'elle met les hommes dans son lit, si chaque fois sa victime n'était par hasard sauvée — victimes interchangeables qui sont à d'autres moments complices.

Comme l'action ne porte que sur ces tentatives de meurtres multipliées, il est certain qu'il a fallu beaucoup d'imagination pour

qu'elles fassent rire chaque fois. Mais comme d'autre part, le dialogue n'est pas assez serré, Bréal n'a pu éviter la monotonie et je ne crois pas que le public rie aussi facilement qu'on le croirait.

Nous connaissons déjà la troupe de Georges Vitaly. Habituée aux difficultés du théâtre d'Audiberti ou de Schéhadé, elle paraît ici un peu trop détendue — prête à céder à toutes les facilités de la farce. Jacques Fabbri, autant que les autres ; Jacques Grello, Jouanneau et Claude Gensac (qui fut la Pucelle d'Audiberti) dépassent leur personnage. Mais ils n'ont pu dissimuler leur jeunesse sous le maquillage et, au dernier acte, la scène prend des allures de fête de collège, ce qui est le défaut des jeunes troupes auquel je n'ai jamais pu m'habituer. Mais les spectateurs aiment généralement que soit rompue à leur profit l'illusion théâtrale.

*

L'*événement* fut sans conteste la *Maguelonne* de Maurice Clavel, depuis longtemps attendue, et représentée au théâtre Marigny par Jean-Louis Barrault, avec l'*Œdipe* de Gide, joué et mis en scène par Jean Vilar.

Je dirai tout de suite que ce spectacle me paraît mal composé. La clarté, la logique de l'œuvre de Gide nuit au lyrisme touffu de l'œuvre de Clavel. Et comme il s'agit de pièces de deux « intellectuels » (qu'on me pardonne le mot), le public choisit à trop bon compte ce qui lui est le plus aisé à comprendre, oubliant qu'il a négligé pendant plus de vingt ans le théâtre de Gide. Jean-Louis Barrault n'avait certes pas pensé que l'on pourrait utiliser des phrases de la pièce de Gide contre celle de Clavel qu'il a eu le courage de monter dans un théâtre qui avait pris l'habitude de succès plus faciles.

Une fois de plus, la critique s'est montrée bien légère en jugeant *Maguelonne*. Le point de vue de ces professionnels du théâtre s'efforce toujours d'être semblable à celui du spectateur moyen. Est-ce là le but de la critique? Dans ce cas précis, la valeur de Maurice Clavel, déjà éprouvée sur plusieurs scènes, mérite un effort de réflexion que la simple honnêteté commande.

Je dois avouer cependant, à ma confusion, que je suis resté très étranger au « poème dramatique » de Maurice Clavel la première fois que je l'ai vu. Il m'a fallu une seconde représentation pour que je m'identifie aux intentions de l'auteur.

La première fois, il me semblait que je revenais à l'âge de dix ans, âge auquel j'avais assisté à ma première représentation classique (on jouait *Nicomède*) : à peine avais-je pu comprendre le sujet, encore moins avais-je saisi la beauté des vers ; mais je ne puis dire que c'était la faute de Corneille.

La même chose m'est donc arrivée avec Maurice Clavel. Cette expérience directe d'un théâtre que le lyrisme éloigne de toute réalité, nous n'avons jamais pu la faire. Nous savions par cœur les pièces de Claudel avant de les voir représenter. Quant au théâtre d'Audiberti ou de Pichette (auteurs qui ont du moins en commun cette richesse du langage), nous y entendions une voix

à laquelle la littérature du XXe siècle nous avait habitués. Maurice Clavel, lui, a voulu renouer avec un classicisme que Valéry, le dernier, avait voulu construire dans le scepticisme.

Clavel se montre plus généreux. Il écrit des alexandrins, mais avec l'accent, les images de Claudel. Est-ce parce que leurs noms se ressemblent? Est-ce parce que, né à Sète, primé au Concours général, il eut ainsi le droit, à quatorze ans, de s'asseoir à côté de Valéry?

Je suis obligé d'avoir recours à des correspondances mystérieuses et invérifiables pour m'expliquer le goût de cette recherche poétique que deux ou trois générations de poètes avaient vigoureusement condamné. Henri Pichette prépare également une pièce dont un acte au moins sera « en alexandrins ». A quoi cela peut-il correspondre? Ces deux écrivains oublient-ils si facilement que, dans l'histoire de la poésie et de la tragédie françaises, le vers de douze pieds répondait à l'articulation, à la préciosité, à la rigueur d'un langage qui se retrouvaient dans la prose, dans la correspondance et, sans doute, dans le langage parlé des salons? Ainsi Molière ou Voltaire si peu poètes, pouvaient-ils prétendre écrire en vers afin de rendre leur langage plus précis.

De nos jours, l'alexandrin a un goût de passé. Aucun poète, fût-ce Valéry, ne peut prétendre, s'il écrit de cette façon, triompher de l'académisme, d'un anachronisme injustifiable. L'expérience de Maurice Clavel ne laisse aucun doute à ce sujet : son propre lyrisme n'a pu le défendre de l'anthologie des poètes français. Une recherche aussi artificielle ne pouvait l'empêcher, malgré un immense effort, de retrouver sans cesse la structure de vers déjà écrits. L'obligation de conserver quelque logique à l'action fait le reste du mal : certains vers n'obéissent plus qu'aux tristes nécessités de la rime, des chevilles, et brisent la continuité poétique de son drame.

Car, en dehors de tout procédé rythmique, de toute prosodie, il y a dans *Maguelonne* une qualité d'inspiration que peuvent envier la plupart des auteurs dramatiques. Le premier tableau et la fin du dernier sont d'une beauté que je regrette, encore une fois, de n'avoir perçu qu'à la seconde fois. Nous sommes en présence d'un talent de grande race, à coup sûr mal employé.

On sait, d'autre part, que Maurice Clavel a choisi un sujet semi-politique, c'est-à-dire empreint de réalisme, ce qui l'oblige à justifier son lyrisme par une noblesse de ton qui ne peut émouvoir constamment.

C'était jouer avec bien des difficultés : faire parler en vers un tribun politique ressemblant à Léon Blum, sous le feu des mitrailleuses ; le faire injurier, menacer par un jeune anarchiste de droite qui lui reproche les malheurs de la France en juin 40 et finalement l'aide à passer en Afrique du Nord où il ira le rejoindre... Il y avait déjà le troisième acte de *Partage de midi*. Mais la tragédie moderne peut-elle s'exprimer en vers? Racine, Hugo ont-ils osé faire parler en vers les gens de leurs temps? Il y a longtemps que je crois à la vérité de la préface de *Bajazet*, où il est question de « l'éloignement des héros ».

Si l'on est ému par *Maguelonne*, si l'on croit à la tragédie de ces deux hommes, de cette jeune fille traquée, de cette bohémienne muette et dansante, ce n'est pas à cause des vers. Maurice Clavel est assez riche, assez violent pour se passer de ces artifices qui dissimulent son vrai visage.

L'interprétation, elle aussi fidèle à une détestable manière de dire les vers, n'a rien fait pour simplifier le problème. *Les acteurs en rajoutent.* Pourtant, j'ai aimé la voix de Jean-Louis Barrault, comme celle de Sylvia Montfort. Jean Servais dit « faux ». Elina Labourdette, dans un rôle muet, a de beaux mouvements de corps, dont Barrault, lui, gagnerait à se passer.

★

Avec *Œdipe*, le public respire. On a déjà tout dit sur cette œuvre de Gide qui, comme il l'a dit lui-même : « s'adresse à l'intelligence. » Exceptionnellement mise en scène par Jean Vilar dans de merveilleux décors et costumes de Léon Gischia, cette œuvre nous rappelle à bon escient la valeur exemplaire de la morale de Gide. Morale de l'effort, de la contrainte sans lesquels aucune liberté n'est possible.

Au dernier tableau, ce n'est pas la tragédie antique que rejoint Gide, mais la tragédie chrétienne, avec un sens très précis du remords et du rachat. Jean Vilar a su montrer cela au delà même des intentions de l'auteur. Une fois de plus roi déchu, il a chargé de douleur son beau visage roman, ses longues mains expressives. Ce très grand acteur n'a plus le droit maintenant de nous priver des tragédies qu'il est le seul à pouvoir interpréter.

Guy Dumur.

LE CINÉMA

IL S'EST TRAMÉ CONTRE LE CINÉMA...

Il s'est tramé, contre le cinéma, une complicité de l'argent et du nombre. La jeune critique proteste contre ce complot, mais, malheureusement, en vain. Ce n'est pas faire des articles qu'il faut, ni organiser des débats, mais faire des films, qui, d'une part, concèdent le moins possible à l'*adversaire* et, d'autre part, assurent très exactement l'existence des quelque soixante ou soixante-dix ouvriers et techniciens indispensables à leur réalisation. Il n'est pas permis encore de parler du cinéma, comme s'il n'entraînait pas de redoutables problèmes économiques et financiers. Adopter le point de vue de Sirius reviendrait à faire le jeu de l'*adversaire*, à lui donner raison, à lui abandonner le terrain. Il n'y a pas de cinéma de la Tour d'ivoire.

Faire du cinéma c'est toujours, en quelque manière, faire la part du feu. L'heure qui tourne ne compte pas pour un romancier, ni pour un peintre, ni pour un poète. Le temps ne fait rien à l'affaire, a-t-on dit. Cela n'est pas vrai pour le cinéma, qui est une lutte contre la montre. Cet acteur n'est pas le bon. Trop tard. Tant pis. Il est là. Il faut le prendre, l'accepter, avec ses défauts. Et ainsi du reste. Ce ciel est un peu trop gris. Un peintre plierait son chevalet, attendrait une heure meilleure. Un opérateur ne le peut pas. L'heure tourne. Il faut tourner. C'est pourquoi les créateurs d'un film regardent les critiques qui leur sont faites d'un tout autre œil qu'un romancier, par exemple. Les critiques, installés dans Sirius, ont la partie beaucoup trop belle.

Ces réserves faites, il reste que le cinéma a pris de mauvaises habitudes. Pour de nombreuses raisons, — dont certaines tiennent au long mépris dont il a été l'objet et la victime — une de ses lois pourrait être appelée celle de « l'avachissement ». Le cinéma considère par exemple, que dire tout naturellement *il fait beau* trahit de déplorables manières littéraires (retardatrices, conservatrices, voire réactionnaires !) Le cinéma préférera toujours dire *Fait beau, hein?* considéré comme plus vrai. Le cinéma redoute beaucoup l'Académie française. Cette peur l'entraîne à des excès opposés aux excès de rigueur académique, mais non moins graves. Il a remplacé des artifices par d'autres artifices, une rhétorique par une autre. Cette substitution a des conséquences innombrables. On n'avachit pas les mots impunément.

Le récent film de Duvivier constitue une des plus belles illustrations de ce phénomène, et à ce titre il est exemplaire. Duvivier (est-ce propos délibéré ou est-ce déformation professionnelle?) a eu des ambitions, mais sans nulle fierté. Il a choisi un sujet difficile mais a choisi en même temps, pour le traiter, les moyens les plus vulgaires. Que l'on s'entende bien : je ne reproche pas à ses personnages de ne pas parler comme on parle dans le faubourg Saint-Honoré (le bellâtre protecteur des arts, dans la comédie de Becker, nous rappelle assez bien quels pièges il faut éviter de ce côté-là). Les personnages de Marcel Aymé, de Céline, ont l'accent de Paris. Leur accent, leurs mots de la rue agissent comme un engrais, fument la terre. Duvivier procède tout autrement. Il se situe aussi bas que possible et ne décolle jamais. Il rampe. A ce niveau, il espère rencontrer le public. Mais il ne rencontre que les vieux journaux que les Parisiens laissent tomber dans les couloirs du métro et que la foule piétine. Les sentiments élémentaires, ou même les sentiments bas, ne se développent que très au-dessus de ce niveau. Le résultat de cette tentative est que l'histoire banale, ou vulgaire qu'a voulu raconter Duvivier devient invraisemblable : je croirai beaucoup plus volontiers aux aventures de Jupiter et de Léda, si on me demandait de croire qu'elles se déroulèrent de nos jours, sur les berges du grand lac du Bois de Boulogne, qu'à la sordide existence du sculpteur Mathias. Voilà le péché du cinéma, et la menace qu'il fait peser contre lui-même : il devient incrédible dans la mesure où il a honte de ses mensonges. On était parti de Méliès, pour aboutir, de victoires en défaites, de défaites

en victoires, et finalement de concessions en concessions, à *Sous le ciel de Paris*.

On aurait tort de tenir le cinéma italien (occupé à réagir contre ses propres habitudes) pour responsable de cet état de choses. Mais il est bien vrai que le succès commercial et la réussite cinématographique du *Voleur de bicyclette* n'ont pas fini d'encourager de malheureuses expériences.

MICHEL BRASPART.

LA MUSIQUE

LITTÉRATURE MUSICALE

LA MUSIQUE MÉDIÈVALE
de JACQUES CHAILLEY.

« Si les mots avaient un sens, le Moyen Age s'appellerait la Renaissance. » C'est sur cette judicieuse constatation que M. Jacques Chailley conclut son introduction au dernier ouvrage qu'il vient de publier, *la Musique médiévale* (1).

L'auteur commence d'abord par rappeler ce qu'a été, à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, la réhabilitation des études médiévales, réhabilitation qui, en musique comme ailleurs, avait à triompher des préjugés séculaires suivant lesquels le Moyen Age n'était qu'une période d'obscurité spirituelle, le mot « gothique » étant synonyme de « barbare », préjugés dont J.-J. Rousseau fut une des plus réjouissantes illustrations en proclamant que les cathédrales n'étaient que des « restes de barbarie et de mauvais goût qui ne subsistent que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire ! »

Jacques Chailley s'attache ensuite à restituer aux quinze premiers siècles de notre ère leur signification et leur place véritable dans l'évolution historique : à la vérité, c'était là une tâche qui avait déjà été réalisée par les musicographes ses aînés ; mais ces travaux restaient un peu confidentiels, et n'étaient guère à la portée que des spécialistes. C'est donc déjà l'un des mérites de son ouvrage que de porter ce vaste sujet à la connaissance du grand public.

Mais là ne se borne pas son ambition. Il va observer que le mot *Renaissance* constitue un abus de langage puisque dans l'esprit même de ceux qui l'ont choisi il ne désignait nullement une résurrection de l'activité intellectuelle, mais seulement une remise à l'honneur des études de l'Antiquité ; il remarque que, sur le plan musical en particulier, il n'y a pas coupure, que ce que l'on appelle la Renaissance sort tout naturellement de l'évolution des quinze siècles précédents lesquels, loin de constituer un « âge moyen »

(1) Coll. *Les grands musiciens*, dirigée par Jean Witold. (Éd. du Coudrier).

sont une véritable renaissance après l'effondrement de la civilisation antique. La filiation s'établit donc parfaitement entre les premiers siècles de notre ère et la période contemporaine, il n'y a pas de solution de continuité, et c'est précisément la découverte de cette continuité qui constitue l'objectif essentiel et final de son travail. Cela est d'ailleurs bien dans l'esprit de la collection *Les grands musiciens* que dirige M. Jean Witold, collection dont le souci principal semble être de réactualiser le passé, de lui rendre une vie réelle dans le cadre de l'évolution historique, de le défossiliser.

Tâche ambitieuse sans doute, mais combien nécessaire s'agissant de la musique, et dépassant largement le cadre musical pur, la musique ayant jadis revêtu une importance infiniment plus grande qu'aujourd'hui, et son évolution ayant accompagné la naissance de la poésie lyrique, du théâtre, du roman, ayant au surplus influé parfois sur ces différents genres.

Dans une première partie intitulée « Survol chronologique », Jacques Chailley passe successivement en revue les quatre siècles de préhistoire (Ier à IVe) et les débuts de la musique chrétienne, l'âge d'or dans les ténèbres (Ve-VIIIe) et l'ère grégorienne, la première renaissance (IXe) et l'ère carolingienne, les deux siècles de nouvelles gestations (Xe-XIe), l'ère parisienne (XIIe), le siècle classique (XIIIe), la crise de modernisme de l'Ars Nova (XIVe), le renouveau classique (XVe).

Ayant ainsi fixé le cadre historique, il va, dans une seconde partie, rapprocher la musique médiévale de notre sensibilité en la confrontant avec la musique qui lui a succédé dans les temps modernes. Cette seconde partie intitulée « Le Moyen Age et la naissance de la technique musicale moderne » va lui permettre d'examiner un certain nombre de points essentiels tels que la tonalité, l'accord parfait, la formation du sentiment harmonique, la forme musicale, la mesure, l'écriture, l'instrumentation, etc... C'est la partie constructive de cet ouvrage qui se complète de bibliographie, discographie, glossaire, etc...

Analyse historique, synthèse d'idées, voici un travail qui, en dépit de ses proportions relativement réduites, jette toute la lumière souhaitable sur un sujet aussi important qu'il est mal connu, et cela tant au profit du lecteur averti qu'à celui du profane.

CLAUDIO MONTEVERDI
de MAURICE LE ROUX.

C'est à un même souci de réactualiser le sujet par confrontation historique qu'obéit le remarquable *Monteverdi* (1) de Maurice Le Roux, jeune musicographe et compositeur récemment sorti du Conservatoire où il fut l'élève d'Olivier Messiaen et que ses tendances et ses préoccupations placent à l'avant-garde de la pensée musicale de sa génération. Analyse et synthèse se font d'ailleurs ici simultanément, l'auteur ayant adopté pour plan la

(1) Coll. *Les grands musiciens*, dirigée par Jean Witold. (Éd. du Coudrier).

succession chronologique des faits constituant la biographie du compositeur, ce qui détermine les quatre chapitres de son ouvrage : le musicien des madrigaux, le musicien de Cour, le musicien d'église, le musicien de théâtre.

Réglons tout de suite la question des critiques que cette étude inspire : elles sont peu nombreuses d'ailleurs, toutes de détail. et ne se rapportent, en fait, qu'à des points de vue et à des opinions. « Ainsi l'ennuyeux Orphée de Glück, à la voix équivoque de contralto, rejoindra pour longtemps son Eurydice au pays des Morts, et la triste Pénélope décrite par G. Fauré sera trop contente si elle trouve encore un prétendant qui en veuille à sa vertu. » C'est là un genre de jugement rapide, ou plutôt de condamnation sans jugement, qui aurait cependant demandé quelque développement supplémentaire.

De même certaines suggestions auraient nécessité un examen plus approfondi que, d'ailleurs, les dimensions de l'ouvrage ne permettaient pas d'entreprendre.

La partie purement historique de l'ouvrage ne prétend rien nous apporter de nouveau, l'auteur précisant lui-même n'avoir pas voulu faire œuvre de musicologue et s'en être tenu à la documentation traditionnelle établie par ses prédécesseurs. Ce qu'il a voulu c'est, d'une part, communiquer au public son admiration pour le compositeur, d'autre part, lui restituer le rôle considérable qu'il a joué dans l'histoire de la musique en lui faisant rejouer ce rôle de façon vivante avec tous ses tenants et aboutissants, bref rendre au musicien son *visage d'actualité*.

L'entreprise était tout particulièrement nécessaire s'agissant d'un génie tel que Monteverdi « qui est vraiment le précurseur immédiat de toute notre époque », dont toutes les trouvailles n'ont pas encore été exploitées à fond par les musiciens modernes, et dont la position en un point critique de l'histoire de la musique permet une confrontation singulièrement favorable avec les autres grands tournants de cette histoire, notamment le tournant du XXe siècle.

Tout cela Maurice Le Roux l'a fait avec beaucoup d'intelligence, avec un grand sens de la signification et de la raison profonde des faits, des choses, des formes, des tendances, des intentions, et cela en une *méthode d'esthétique comparée* qui fait toute la valeur de son travail. Sans doute, là aussi, certains points auraient gagné à être plus amplement développés : la « parenté » existant entre *L'Incoronazione* et *Boris Godounow* « ce grand-papa de *Pelléas* » ; la comparaison entre la façon dont Monteverdi et Alban Berg utilisent leur appareil musical pour caractériser les personnages et leur action dans le drame lyrique, pour ne citer que ces deux exemples.

Quoi qu'il en soit, il y a dans ce volume un ensemble de suggestions fort judicieuses qui dénotent un esprit ouvert et dynamique, suggestions qui enrichissent et rafraichissent le sujet, et ouvrent à la science musicologue, parfois un peu desséchante, une voie nouvelle.

Claude Rostand

LES BEAUX-ARTS

GAUGUIN, AVANT QU'EN LUI-MÊME...

Dans les grands créateurs, peintres, sculpteurs, musiciens, écrivains, l'artiste compte plus que l'homme : c'est une vérité qu'on ne saurait trop rappeler. Impérissable, l'œuvre est plus vraie que l'individu mortel, qu'elle rejette dans son ombre, et il nous est légitimement loisible de dédaigner l'un pour ne vouloir considérer que l'autre.

Mais, à agir ainsi, ne risque-t-on pas non seulement d'ignorer celui-là, mais encore — qui pis est — de le méconnaître? En le modelant à son image, en faisant devenir

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change

celui qui fut tout différent, avant qu'en lui-même l'éternité ne le changeât (ou ne le métamorphosât), l'œuvre toujours présente trompe sur son auteur absent, et ce mensonge inévitable peut — juste retour! — nous amener à nous tromper nous-mêmes et sur elle et sur lui. D'autant que fréquemment — et c'est le cas dans la plupart des œuvres déterminantes — créations et créateurs sont tellement imbriqués les uns dans les autres qu'il est impossible de les dissocier.

Ce n'est donc pas sous l'effet d'une curiosité gratuite que l'histoire et la critique ont, depuis un siècle singulièrement, aimé à étudier l'individu, sa vie privée, sa pensée intime, afin de trouver là la clef qui peut ouvrir sa production. L'affaire est, pour les écrivains, à l'ordinaire, assez facile ; mais il n'en va pas de même, généralement, des peintres. Disposés, la plupart, à reprendre pour leur compte le mot d'un des plus grands des leurs, Poussin : « Nous faisons un art muet, » bien rares sont ceux qui ont, comme Delacroix et Odilon Redon, tenu un journal intime. Aussi n'est-ce bien souvent que dans leurs lettres qu'ils se sont livrés d'une façon plus explicite que dans leurs toiles ou leurs dessins. De là, le prix de correspondances comme celles de Van Gogh — le modèle du genre — de Cézanne et de Degas, qui constituent pour nous l'unique voie d'accès jusqu'au cœur même de leurs auteurs ; de là, le prix de celle que Gauguin entretint douze années durant avec son grand ami, Georges-Daniel de Monfreid ; que, pour la première fois, publia en 1919 Victor Ségalen ; et dont une nouvelle édition vient d'être faite par les soins de sa fille, Mme Joly-Ségalen, précédant de peu l'exposition Gauguin-Monfreid qu'organise actuellement le Musée d'Art moderne et où, à côté de dix belles toiles de Monfreid offertes par sa fille à cet établissement, l'on peut voir quinze ouvrages de Gauguin : cinq d'entre eux sont d'ores et déjà donnés au Louvre par la même Mme Huc de Mon-

reid, dont l'extrême générosité a cédé à nos collections nationales .eux peintures : *les Meules jaunes* et l'*Autoportrait* dédicacé à 'Ami Daniel, un pastel, *la Bretonne* et deux sculptures, *l'Idole* et 'admirable, l'incomparable *Masque de Tehoura*, un des plus beaux hefs-d'œuvre de son auteur.

★

Certes, l'édition de 1919 — remarquable et digne du savant ue fut aussi Victor Ségalen, faite avec la méthode la plus scru-uleuse, ne comprenait presque rien à reprendre ou à compléter. A eine peut-on relever qu'il y manquait deux lettres, et que dans eux autres, tout un passage avait été, on ne sait trop pourquoi, mis. Mme Joly-Ségalen les a restitués dans l'édition présente. Mais elle offrait, pourtant, un très grave défaut, qu'elle ne ouvait pas, aussi bien, ne pas offrir, étant donné sa date : la lupart des noms propres y avaient été remplacés par des ini-iales : Z, X, R, L, F, B, etc... derrière lesquelles on avait caché e nom de personnages, alors vivants, morts aujourd'hui, et que ien n'empêche donc plus de faire connaître en clair. L'évocation n est devenue, ainsi, plus précise, plus vivante, du petit monde l'artistes, de critiques, de marchands, parmi lequel a vécu Gau-uin, et avec qui, de sa lointaine Océanie, il conservait des rela-ions — généralement détestables. Comme, dans *l'Odyssée*, les mbres de la Nekuia, à reprendre un peu plus de consistance par a seule substitution de leur nom à des initiales (souvent arbi-raires, pour brouiller les pistes), les acteurs qui jouèrent leur ôle dans le drame de Gauguin, de fantômes redeviennent des ommes — et les voici qui se pressent tous, comme les mouches lu vieil Homère, harcelants, bruyants, bien vains parfois, parfois nsupportables, autour de Gauguin, qui a souvent trouvé en eux es Érinnyes — ou seulement, et plus prosaïquement, ses « casse-ieds », comme on dit de nos jours.

D'un bout à l'autre de cette correspondance, s'agitent ainsi Morice, prétentieux et fuyant, d'une honnêteté discutable, fré-quemment entre deux vins ; Schuffenecker, si malmené par Gau-uin, réduit — comme dans le fameux tableau que le Maître fit le sa famille — à la figure falote d'un petit bourgeois de Mau-assant ; Leclerc, traîné par Gauguin dans la boue ; Émile Bernard u'il ne traite pas mieux ; Vollard, chat ronronnant, dont le soli-aire du Pacifique flaire — à quelle distance ! — l'hypocrisie auteleuse... Et en face de tous — dont Gauguin a sans doute xagéré beaucoup, et injustement, les imperfections, les vices, les idicules (aussi ne faudrait-il pas les juger sur son seul témoi-gnage et ne les voir que par ses yeux), c'est l'ange — l'ange gardien — l'ami incomparable, le serviteur au grand cœur, que 'on met sans cesse à contribution, avec un cynisme éhonté, une ranquille inconscience, que l'on sollicite, que l'on harcèle, qu'on ne aye que de rebuffades, de cadeaux donnés par une lettre et repris ar la suivante (ainsi cette *Barque* dont il est parlé dans la lettre du 4 juillet 1897) et qui n'en persiste pas moins dans son dévouement naltérable et son égale amitié, Georges-Daniel de Monfreid.

C'est, tout de même, afin de rendre plus vivante cette correspondance qu'il reçut de Gauguin, que Mme Joly-Ségalen a ajouté à la fin du volume nouvellement édité, des lettres inédites des correspondants du Maître — réponses à des demandes antérieures de l'artiste, ou questions auxquelles il répondra à son tour. L'intelligence en est facilitée, de sa correspondance, et en même temps, de son milieu, de tout ce contexte, si je puis dire, de ses écrits et de ses œuvres qu'il nous importe chaque jour davantage de comprendre plus profondément.

Dans la même intention, des documents, également inédits pour la plupart, ont été reproduits dans cette nouvelle édition, choisis à cause des relations qu'ils soutiennent avec le texte, et propres, de ce fait, à le rendre plus vivant. C'est ainsi qu'une photographie d'une jeune Maorie dans la case de Gauguin, non seulement concrétise les indications cursives que, dans ses lettres, il donne de sa maison, mais nous révèle qu'il y avait accroché sur les murs des reproductions de cette *Espérance* de Puvis de Chavannes dont il parle dans une lettre de février 1898 ; d'un *Arlequin* de ce Degas qu'il traite avec plus de ménagements, de respect, d'admiration que la plupart des autres peintres ; du portrait que fit Holbein, époux et père oublieux, lui aussi, d'après sa femme et ses enfants, en un style souverain dont la pureté graphique devait enchanter l'auteur de *Manao Tupapau*. On a également plaisir à voir l'image d'un dessin inédit, un *Christ bénissant*, projet, sans doute, d'un des vitraux dont une lettre conservait, seule jusqu'à présent, le souvenir. Et quelle aubaine pour ceux qui n'ont pas le privilège de pouvoir manier les feuillets de papier eux-mêmes que Gauguin avait maniés, quelle chance de voir reproduits pour la première fois, les croquis qu'il avait tracés lui-même sur ses lettres du 11 mars 1892, d'avril 1896 et de février 1898, afin de donner à Monfreid une idée de ces chefs-d'œuvre, alors à peine nés, et dont le nom est maintenant dans toutes les mémoires : *Ia Orana Maria, la Femme aux mangos, D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* enfin. Ainsi nous est rendue encore plus précieuse cette source inappréciable qu'est pour laconnaissance de Gauguin et de son art sa correspondance avec G.-D. de Monfreid.

★

Où trouver, en effet, des renseignements plus autorisés sur les toiles du Maître — celles, du moins de l'époque océanienne, la plus belle, à notre gré? Grâce à ces lettres, nous savons avec une précision rare à quelle époque elles furent peintes, dans quelles circonstances, parfois même — fait d'autant plus précieux qu'il est moins fréquent — quelle en fut la cause, de même que la genèse : ainsi pour le fameux tableau de *Manao Tupapau*. Bien plus, nous assistons aux débuts dans la vie de ces enfants, vite exilés loin de leur père, à leurs vicissitudes parmi les hommes, leurs entrées, assez rares, dans les collections ou les fonds de marchands, bref les premières aventures d'une histoire qui, pour bon nombre d'entre eux, devait vite prendre fin avec leur accession

à l'immortalité des musées : que d'indications, ainsi, sur le « pedigree » de *Nevermore*, par exemple, ou de *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?*

Celles que nous trouvons sur l'esthétique de Gauguin sont, naturellement, encore plus précieuses. Çà et là, elles foisonnent, parfois cursives, parfois développées. Une conviction : la nocivité de tout art réaliste, s'y exprime, immuable, formulée en septembre 1893 à l'occasion d'un voyage à Bruges, d'une comparaison entre Memling et Rubens, et intacte quatre ans plus tard, lorsque le correspondant de Daniel de Monfreid oppose aux Grecs, les Persans, les Cambodgiens, les Égyptiens, dans sa fameuse lettre d'octobre 1897. Son hostilité n'est pas moins tenace, envers l'imitation fidèle de la réalité. « C'est un beau morceau de peinture, quoi qu'il ne soit pas fait d'après nature, » écrit-il ironiquement dans sa lettre du 8 décembre 1892, pour reprendre le même thème en octobre 1897 quand il reproche à la sculpture d'être « très facile, quand on regarde la nature, très difficile quand on veut (...) trouver des formes », et qu'il écrit en mars 1895 : « Vous sortez de la vraisemblance pour arriver à la fable, ce qui n'est pas un mal. » Il dénonce dans la même lettre cette « précision stupide qui nous rive à la chaîne de la réalité matérielle ». Rien d'intellectuel, du reste, dans cette attitude : si les peintres de tempérament, réalistes impénitents et incapables de transposition, fermés à l'irréalisme, sont fréquemment des esprits obtus, les peintres de réflexion, par contre, plus complets et plus vastes, sont ouverts, eux, et largement, aux préoccupations de la technique.

C'est ainsi que la lettre de juin 1892 nous révèle un Gauguin extraordinairement docile à la matière, habile à capter les indications d'une planche de sapin. Et que dire de ce passage, écrit en octobre 1893 : « Mélangez avec votre terre beaucoup, beaucoup de sable fin, cela vous donnera des difficultés utiles, puis vous empêchera de voir la surface, de tomber dans ces atroces mièvreries de l'école des Beaux-Arts. » Que de fois il entretient, tout de même, Monfreid de problèmes purement techniques — façon de tendre la toile, de la préparer, besoin d'avoir de *bonnes couleurs*, ainsi que dans la lettre de janvier 1900. Sa façon de travailler — tout de jet, de passion — nous est aussi connue par l'épître fameuse de février 1898 sur le tableau *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* Intelligent, oui; intellectuel, non.

Si peu qu'il refuse de s'enfermer dans une doctrine, ne manque jamais une occasion de railler les théories, fût-ce celles de peintres qui se réclament de lui, comme les Nabis, qu'il juge sans aménité, bref se targue de l'indépendance la plus intransigeante : « Peindre à ma guise, clair aujourd'hui, foncé demain, etc... Du reste l'artiste doit être libre ou il n'est pas artiste, » écrit-il le 14 juillet 1897.

L'on pourrait, sans grande peine, retirer de la correspondance à Daniel de Monfreid toute une esthétique de Gauguin — appuyée par ses œuvres, cela va de soi, ainsi que par les admirations et les animosités artistiques que ces lettres nous font aussi connaître. Horreur, évidemment, des peintres académiques, symbo-

lisés souvent par Bouguereau, qu'il crible de ses sarcasmes ; indifférence vis-à-vis des impressionnistes, même du vieil ami Pissaro dont, le 12 janvier 1899, il juge bien dangereux l'adage : « Se tenir au courant » ; respect envers Degas, Cézanne, Odilon Redon ; estime —sujette à des éclipses — pour Serusier, les Nabis, Maillol. Bref un instinct fort juste de ses affinités et une parfaite logique dans ses admirations ou ses aversions artistiques. La jalousie elle-même n'agit que peu sur elles, qu'il n'éprouve guère qu'envers Émile Bernard — mais c'est pour rappeler alors, à chaque occasion (et avec quelle rigueur !) le différend qui l'opposa définitivement à son ancien ami : Gauguin tient — (un peu trop peut-être) — à son originalité et à l'influence qu'il exerce.

Relever ces faits, c'est laver la correspondance de Gauguin à Monfreid d'un reproche qu'on lui a adressé quelquefois : celui de ne rouler que sur la question d'argent. Sans doute celle-ci y occupe-t-elle une grande place. Mais ce serait une erreur que de se fonder là-dessus pour déprécier l'intérêt de ces lettres. D'abord parce qu'il n'est pas indifférent à la connaissance de l'homme qu'il ait tant pensé au problème financier : Van Gogh, plus pauvre, plus incompris, le dédaignait. Serait-ce que Gauguin serait intéressé? On ne saurait sans témérité affirmer le contraire. Mais il faut surtout reconnaître qu'il avait des besoins prodigieux d'argent. Il crie misère, mais est-il bien certain qu'il soit toujours fondé à le faire? La succession de l'oncle Isidore, qui le transforme, un moment, en capitaliste, et qu'il traite dédaigneusement de « tout petit héritage » dans sa lettre du 4 septembre 1893, était une somme de 13 000 francs, rondelette à cette époque de francs-or, et qui, dans d'autres mains, eût pu longtemps épargner la gêne à son heureux possesseur. Gauguin la dévore, lui, en quelques semaines, et le voilà réduit à vivre de ses pinceaux. Mais cela encore, il aurait pu le faire assez convenablement. Sa correspondance nous le fait savoir, et c'est un de ses intérêts. Il vendait plus et plus cher que beaucoup de ses contemporains. Que l'on pense à Cézanne, à Van Gogh, à Toulouse-Lautrec qui n'eurent jamais — ou presque — de clients ; et que l'on mesure après la chance de Gauguin qui obtient 1 200 francs (des francs 1900) de deux tableaux achetés par M. Fayet. Je connais bon nombre de jeunes peintres qui seraient bien contents si leurs acheteurs payaient aussi généreusement leurs toiles. Prodigue et passablement cupide, tel apparaît Gauguin dans le miroir sans défaillance de sa correspondance — et le fait n'est pas sans intérêt pour l'intelligence de l'homme et de l'art.

D'autant qu'il met bien en lumière le caractère essentiel de ces lettres, ce que j'appellerai leur *absolue sincérité*. A la différence de tant d'épistoliers, Gauguin, qui n'en est, aussi bien pas un et ne songe guère à l'être, ne pense pas à la galerie, tandis qu'il couvre de sa fine écriture, nette, lisible, soignée, les feuillets qu'il destine à Georges-Daniel de Monfreid. Il n'y prend pas d'attitude destinée à donner de lui une certaine idée flatteuse à la postérité. Il ne se compose pas un visage avantageux. Ses défauts au contraire, ses petitesses, il les étale — et souvent avec un

cynisme qui peut faire sourire, tant il paraît naïf. Il veut être affranchi et libre des usages de la morale commune. L'amant se plaît à être « mufle », et à écrire des phrases comme celle-ci : « La pauvre fille n'est pas heureuse. Enfin je ne peux rien faire pour elle (lettre de mai 1892). » Le mari n'est pas moins dépourvu de délicatesse, qui ne parle de l'épouse abandonnée à Copenhague que pour dénoncer ses besoins d'argent, pester contre le mariage « cette stupide institution » (lettre de novembre 1895), et mettre à nu son cœur, où, contrairement à ce qu'on a souvent dit, tout amour est tari, définitivement. Le père, lui aussi, n'est guère étouffé par la passion. Non seulement il parle de ses bâtards avec indifférence, de la « petite » qu'il a eue de cette « pauvre Juliette », la « demi-jaune » que s'est décidée à lui « pondre » sa « charmante dulcinée » tahitienne, mais encore ses enfants légitimes eux-mêmes ne tiennent guère de place dans son affection. Si, en avril 1897, la mort de sa fille Aline lui arrache une plainte : « La blessure s'ouvre profonde de plus en plus (...). J'ai décidément là-haut quelque part un ennemi qui ne me laisse pas une minute de repos, » celle qui la suit, en mai 1897, le montre consolé — avec quelle promptitude ! — et capable de tracer des lignes aussi affreuses que celles-ci, où il n'est pas un mot qui ne sonne l'égoïsme le plus antipathique. « J'ai reçu, le courrier dernier, lettre de ma femme avec la mauvaise nouvelle *(sic)*. Je vous l'ai écrit du reste, et aujourd'hui je tâche de m'y habituer. » Que Gauguin ose faire à Monfreid cet aveu — un aveu que beaucoup auraient honte et scrupule à se faire à eux-mêmes — voilà qui établit la valeur singulière de cette correspondance où un homme parle à un ami avec autant et plus de sincérité qu'à soi.

Comment s'étonner, après cela, d'y entendre sans cesse d'autres confidences dont la candeur pourrait, en d'autres cas, et s'il ne s'agissait pas de Gauguin, faire sourire? Naïveté désarmante de l'extraordinaire lettre du 11 mars 1892 ! « Vous avez raison, mon cher, je suis un homme fort qui sait faire plier le sort à mes goûts (...). Je vais vous donner un peu mon secret. Il consiste en une grande logique et j'agis avec beaucoup de méthode. » M. Diafoirus ne parle de son Thomas avec plus de suffisante candeur : il y a du Tartarin dans le peintre de Tahiti. Mais, du coup cependant, nous voici désarmés, réduits à être, comme Monfreid, fraternels, et à peine moins émus, que lorsque nous entendrons, plus tard, des cris de désespoir, de longues plaintes poignantes de découragement : « Avouez que ma vie est bien cruelle (...). A quoi suis-je arrivé? A une défaite complète (lettre d'avril 1896). » « Oui, je suis par terre et n'ai aucune énergie, quand je vois la situation d'avenir et présente (...). Si fortement trempé qu'on soit, il y a des limites qu'on ne sait franchir (lettre de juin 1896). » « Je suis tellement démoralisé, découragé, que je ne crois pas que des malheurs plus grands peuvent survenir (lettre d'octobre 1890). » « Plus de cerveau, plus de travail, et sans aucune espérance (lettre du 14 juillet 1897). » « Folle, mais triste et méchante aventure que mon voyage à Tahiti (lettre du 10 septembre 1897). » « Je désire le silence, le silence, et encore le

silence. Qu'on me laisse mourir tranquille, oublié (lettre de novembre 1897). » Et ce « lamento » constant se fait de plus en plus pressant à mesure que les années passent, que la vieillesse arrive, jusqu'à culminer dans l'ultime appel, dans le bouleversant S. O. S. d'avril 1903, dont la dernière phrase déclare, prophétique : « Toutes ces préoccupations me tuent. » C'est souvent un atroce *De profundis* que clame Gauguin vers l'ami absent, et en qui, foulant toute fierté, abdiquant toute forfanterie, sincère, implacablement, son pauvre désespoir met toute son espérance. Découragement, révolte, vanité, orgueil, égoïsme, indifférence, cupidité, jalousies et mesquineries, inconscience et candeur, prodigalité et faiblesse de grand enfant mal défendu contre la vie, passion surtout, passion dévorante de l'art, tous les mille sentiments qui animaient Gauguin, déterminant souvent une conduite contradictoire, s'expriment dans ses lettres inexorablement, sans affectation ni retouches : il est peu de correspondance qui soit moins apprêtée, plus directe, plus intime — et cette loyauté envers Monfreid et envers soi-même lui donne un prix infini.



Mais il y a plus — et ces lettres, ne nous expliquent pas seulement la pensée de Gauguin, le cœur de Gauguin, l'âme même de Gauguin, elles nous livrent aussi la clef de son mystère, la raison de cette force secrète qui le poussait à peindre et faisait que sa peinture était ce qu'elle est. Comment, en effet, ne pas être frappé par le contraste qui existe entre les toiles du peintre et le ton de ses lettres? Ici une fiévreuse versatilité, des sautes d'humeur brusques, l'assurance alternant avec le découragement, et — leitmotiv lancinant — une plainte incessante d'homme blessé, amer, traqué, aux abois, s'abîmant de plus en plus dans la désespérance. Et, au contraire, là, une sérénité un peu triste, sans doute, accablée, voilée, de mélancolie, mais toute empreinte d'un mystérieux bonheur. Regarder le tableau de Boston *D'où venons-nous? Que sommes-nous? Où allons-nous?* et lire la lettre de février 1898, où Gauguin raconte à Monfreid dans quelles circonstances il l'a peint, une lettre haletante où brûlent encore la fièvre, l'accablement, le désespoir du Maître, c'est saisir sur le vif cette opposition fondamentale entre la vie et l'œuvre de Gauguin (par ailleurs, cependant, si étroitement solidaires), et découvrir que la création artistique fut pour lui son seul havre de félicité. Au comble de la souffrance, décidé au suicide, il peint ce grand oratorio, d'une majesté pacifique : c'était nous confesser qu'il avait trouvé, à l'exécuter, cet apaisement, cet oasis de calme, qu'il devait aussitôt quitter, une fois l'ouvrage fini.

Impossible d'en douter après cette expérience ; Gauguin n'eut de bonheur qu'en face de son chevalet, arraché à sa détresse par son travail, par la douleur joyeuse de l'enfantement. L'individu fut malheureux, l'artiste connut la joie. Les îles circulaires de Tahiti et de la Dominique furent, peut-être, les *bolge* où l'homme maudit vécut son dur supplice ; le peintre n'y trouva pas moins

son paradis pendant les heures, où, tout à sa création, il goûtait la sérénité du démiurge sous la main de qui naissent la vie, l'ordre et la beauté.

Capitales par ce qu'elles disent, ces lettres de Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid ne le sont pas moins par ce qu'elles taisent et nous laissent à découvrir. C'est en dire d'un seul mot le prix. Tout Gauguin y demeure, tel qu'il fut, tel qu'il est.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

LE COMPLEXE DES CAVES

Je n'ai pas bénéficié d'une éducation spartiate. Mes parents n'éprouvèrent jamais le besoin pour me « tremper » le caractère, de m'envoyer chercher un arrosoir au fond du jardin par des nuits sans lune ; encore moins de me faire descendre à la cave sans lumière, pour y chercher... Au fait, que peut-on chercher dans une cave, sans lumière, quand on a trois ans, six ans, et même plus, sinon une raison valable à la stupidité des adultes.

Le résultat d'une si complète méconnaissance de ce qui fait l'âme forte, c'est que je n'ai et n'eus jamais le complexe des caves, que je me refuse à les peupler de mânes, de spectres, de garous, et de concierges assassinées, et que lorsque je suis conviée à quelque cérémonie dont le siège, pour des raisons de pittoresque, est souterrain, je n'éprouve d'autre appréhension, et légitime on en conviendra, que de me rompre les os en descendant l'escalier. Cela tombe bien parce que l'amour des caves que l'on croyait passager persiste, s'installe, fait tache d'encre, et que de plus en plus dans notre existence contemporaine, Phœbus cède le pas à Pluton.

Certes il est paradoxal de se dire que dans la ville la plus charmante du monde il existe autant de possibilités de l'ignorer, et que l'on trouve plus plaisant de préférer des piliers de crypte à la colonnade du Louvre, et le sous-sol du Palais Royal à ses jardins, mais la mode ne date pas d'aujourd'hui, et l'on peut affirmer sans risque de s'égarer beaucoup, que depuis deux mille ans que Paris est Paris, les Parisiens, périodiquement éprouvent à s'enfoncer sous terre pour s'amuser, autant de ravissement que la famille Fenouillard à s'évader en direction du Mont-Saint-Michel.

Cela tient peut-être à un lointain atavisme hérité de l'âge des cavernes et qui reparaît dans certains instincts, dans certains gestes, dans certains cauchemars. Au goût du risque, de la découverte, du mystère et pour tout dire de la clandestinité (où rencontrer cela de façon plus évidente qu'en parcourant les dédales

de la nuit?) Au besoin « d'avoir peur » qui travaille les gens assurés jusqu'à la nausée, de leur sécurité. Au désir de compenser par des actes délibérés et sous couleur de distraction, ce qui fut autrefois punition, humiliation, terreur... A moins que la littérature n'assume une large part de responsabilité dans l'orientation des modes surtout depuis le début du XIXe siècle. A moins surtout qu'il ne paraisse plus simple de descendre que de monter... Autant de caves que de maisons, à Paris, et autant de secrets que de caves. Sans omettre sous les caves, les labyrinthes, les galeries, les cours d'eau détournés, les rivières aveugles, les nappes d'eau... Je me souviens de mon angoisse juvénile en lisant un livre très étrange de Gaston Leroux : *Le fantôme de l'Opéra*. Mais ce n'est pas parce que l'Opéra était hanté que je tremblais. C'était d'apprendre que sous sa masse de pierre s'étend, obscur et vaste, aussi funèbre que le Styx, et sans doute navigable pour qui se soucierait de troubler d'une cadence de rames ce miroir immobile, un lac.

La Danse macabre.

Les Parisiens se soucieraient peut-être moins de leurs caves, si le préromantisme, reprenant les superstitions du Moyen-Age, n'avait peuplé les imaginations dormantes, de rêveries agréablement lugubres, tournoyant ainsi que des chauves-souris, autour de sépulcres, de sarcophages entr'ouverts, d'ossements.

Paris si gai (encore que pour être au goût du jour il se soit voué au noir) repose (et voilà de quoi plaire aux meneurs de ses jeux), sur d'immenses nécropoles. Pas un coup de pioche de terrassier qui n'étale quelques crânes sur les bords du trottoir. Pas un trémoussement dans une cave de Saint-Germain des Prés qui ne suscite le même trémoussement dans les squelettes tapissant l'intérieur de ses épaisses murailles ou son sol salpêtré. On peut bien dire de tout bal souterrain qu'il déclenche une manière de danse macabre, le vif saisissant le mort, et l'entraînant dans ses farandoles. Y pense-t-on? Peut-être pas. On y eût pensé davantage au début du XIXe siècle. La vie des caves a connu là son apogée. Il semble que la littérature du temps se soit complu dans ce que l'on peut appeler les entrailles du sol. Il n'est que de consulter le Dictionnaire des Romans paru en 1820 et qui propose au lecteur un choix d'ouvrages édités au cours des trois années précédentes. Je n'y relève pas moins de neuf caves... *La Caverne d'Astolphe*, *La Caverne de la Mort*, la *Caverne de Wahley ou La Famille*, la *Caverne de Strozzi*, la *Caverne du Malheur ou les Repaires*, la *Caverne Galloise ou Rosabelle*, *La Caverne Infernale ou le Château*, *La Caverne Sainte-Marguerite*.

Suivent de près, les Châteaux, et il est bien entendu qu'un château préromantique repose sur des souterrains. Voici donc : *Le Cercle du Château d'Églantine ou le Secret*, le *Château des Pyrénées ou les Visions*, le *Château de Barfort ou l'Abbaye*, le *Château de Bellinde ou le Souterrain*, le *Château de Holberg ou la Caverne Infernale*, les *Souterrains du Château*, *le château de Thorbey ou les Grottes*... J'en passe, il y en a quarante-cinq, sans parler d'Ab-

bayes, lesquelles, croulantes, croulaient elles aussi sur des dédales de pierre où le « gémissement » des trépassés, vrai ou faux, menait grand bruit. Plus douze Abbayes sonorisées par l'au-delà, auxquelles s'adjoignent à leur tour ces personnages dont l'existence exige la caverne, la grotte, l'antre et le souterrain, comme le son d'une pièce d'aluminium frappant une autre pièce d'aluminium, appelle les bataillons du fisc. Ce sont les Hermites, menés tambour battant (c'est avec des tibias que de préférence l'hermite bat du tambour) menés, dis-je, par leur chef vénéré : *L'Hermite de la Tombe mystérieuse ou le Fantôme du vieux château* après quoi s'ébranle le cortège des « Orphelins » réfugiés dans d'autres antres, d'autres trous, d'autres grottes, d'autres caves, d'où il est assez difficile de les extraire, d'une part parce que n'étant pas véritablement orphelins, mais la plupart du temps volés, leur identité se perd dans des ténèbres au moins aussi épaisses que celles qui constituent leur climat naturel, et aussi parce qu'un orphelin qui n'a jamais respiré que des miasmes, et auquel seul le fantôme de sa mère a donné le sein, n'est fait ni pour aimer le jour, ni pour aimer le bonheur, ni pour vivre vieux, ni en un mot pour cesser d'être orphelin.

J'ai, en mon jeune temps, beaucoup goûté Baculard d'Arnauld, Ducray-Duminil, Lamothe Houdancourt, et il n'est pas beaucoup de leurs ouvrages encore accessibles que je ne me sois procurés sans parler de ce qu'on nommait « les romans de fantômes ». Je leur dois de n'avoir jamais perdu de vue la vie souterraine. En quoi consiste-t-elle au juste? Les femmes y sont toujours des « infortunées », les guerriers leurs époux, à la fois « absents et vaillants », et l'on ne peut pas dire que leurs paroles présentent beaucoup plus de sens que les échos répercutés par les voûtes et la lueur spectrale des flambeaux promenés de main en main sans qu'on sache à quel corps appartient cette main... Un couvre-pieds, à la campagne étend sur mon sommeil sans le troubler, les épisodes affreux du *Solitaire du Pont du Torrent,* lequel, vieillard semblable aux prophètes de Blake, lève une torche à la faveur de laquelle s'illuminent tour à tour des galeries souterraines, des arceaux brisés, une sorte de troubadour en pourpoint Charles IX, et la dame de ses pensées qui à force de rentrer dans des tombeaux ou d'en sortir à la force du poignet, ne parvient pas à se départir d'une rigidité cadavérique, laquelle l'incite régulièrement à tomber de côté tout d'une pièce, en balayant la poussière des ossements avec le blanc panache de sa toque. Je me demande pourquoi la Rose Rouge ne reprend pas ce genre d'ouvrages. Non que je n'aime pas Fantômas, mais l'impunité à haute dose déchaîne une sorte de bâillement mental. Dans ce que je voudrais nommer pour les grouper tous, *Les Romans Souterrains*, si le coupable est puni, les victimes délivrées trop tard le sont aussi. Et quel bruitage, comme dit la Radiodiffusion française. Quel bruitage ! Les soupirs déchirants, les chaînes, le cri de la chouette, le ricanement sépulcral du traître, le chant des nonnes maudites et des moines bourrus, la divagation des chevaliers déments, quel concert pour charmer les murs d'une cave dans laquelle il

n'y aurait peut-être personne, si entre 1800 et 1820 les chefs-d'œuvre de l'ombre n'avaient pas vu le jour.

Les enfants de la nuit.

D'ailleurs ils ont fait école. Depuis 1800 les livres ténébreux se sont succédé sans répit. Il suffit de lire Balzac, de lire Hugo, de lire Sue. A tout instant nous sommes priés de pousser la porte basse, de décrocher le lumignon, de descendre les marches suintantes, de pénétrer dans ces caves de mauvais garçons, de tortionnaires, de faux monnayeurs. Que nous suivions Melmoth après Rélif, que nous suivions Rodolphe ou Vautrin, il faut descendre. Il faut nous aventurer sans fil dans le dédale, avec Pétrus Borel, avec les fanandels, les Carbonari, les clochards, les révolutionnaires et tous les proscrits et tous les traqués, avec Jean Valjean comme avec Javert, avec le crime comme avec la police, avec la misère comme avec la fortune qui réclame pour se distraire un cadre de misère. Si évoluée que soit notre époque avec son mépris des « sentiers battus » ne suit-elle pas comme les autres ce sentier-là. Ne marque-t-elle pas le même penchant pour les profondeurs sans paix où ne circulent plus les esprits, mais l'Esprit qui est bien le plus insatisfait de tous les fantômes et qui au rebours des autres ne se couche pas à minuit.

Scaphandriers de l'ennui, que rapportons-nous de ces plongées, quel fruit d'ombre, quelle pomme de cendre? De quels raisins, nocturnes nos dents sont-elles agacées? Marchons-nous sur les pas des Quinette ou de Lafcadio, ou du commissaire Maigret? Cherchons-nous à rejoindre Nerval, à leurrer Eurydice, à nous mêler aux jeux de ces terribles enfants de la nuit qui ont de longs cheveux sombres, le teint pâle et au front la marque de leur enfer particulier. Des voûtes grossièrement arrondies, tombe sans arrêt, une impalpable poudre qui adhère à la chevelure, à la peau, aux vêtements, de même que se répand sur tout le corps l'indéfinissable odeur des gouffres, non point méphitique, mais douce comme l'eau qui dort, stagnante et froide comme la vapeur qui se forme au-dessus des charniers. Ce n'est pas l'odeur de la mort, mais celle d'une absence de vie, l'odeur inerte de la stérilité.

Les romans noirs de notre époque, bien plus noirs que le crime dont le signe rougeoie ; la neurasthénie amère et désabusée de notre époque, ne sont pas la fleur des lendemains de guerre, ni celle des incertitudes, mais de cette terre fine, comme blutée par des doigts de squelettes, émiettée comme un terreau de crypte et dans laquelle ses pâles racines cherchent non pas le suc de leur vie mais celui de leur condamnation.

GERMAINE BEAUMONT.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1951. 62631.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE

★

Rédaction et Administration :
8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e)
Téléphone : DAN. 04-50

★

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois.	780 fr.	*Étranger. Union postale*	Six mois.	900 fr.
	Un an . .	1 500 fr.		Un an . .	1 750 fr.

★

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue " LA TABLE RONDE " dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.
BELGIQUE : Coopérative du Livre : 44, rue du Marais à BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 162; un an, francs belges : 315
BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 100; un an, cruzeiros : 180.
CANADA : Palatine limitée : 1460 avenue Union à MONTRÉAL.
Abonnement de six mois, dollars canadiens : 4,50; un an, dollars canadiens : 8,50
CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.
ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 90; un an, piastres : 175.
FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.
Abonnement de six mois, marks finlandais : 775; un an, marks finlandais : 1 410.
GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street LONDON W. I.
Abonnement de six mois, shillings : 20; un an, shillings : 39.
HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3; un an, dollars : 5,75.
HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.
Abonnement de six mois, florins : 12,95; un an, florins : 25,20.
LIBAN : Librairie Antoine Naufal, B. P. 656, BEYROUTH.
Abonnement de six mois, livres libanaises : 10; un an, livres libanaises : 19.
NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.
PORTUGAL : A Bibliofila : 102, Rua da Misericordia, LISBONNE
Abonnement de six mois, escudos : 80; un an, escudos : 150.
SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 a STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 17,10; un an, couronnes suédoises, 33,25.
SUISSE : La Palatine, 6, rue de la Mairie à GENÈVE.
Abonnement de six mois, francs suisses : 13,15; un an, francs suisses : 24,80.
TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 9, un an, livres turques : 17,50.

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir au dos du bulletin d'abonnement.